This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

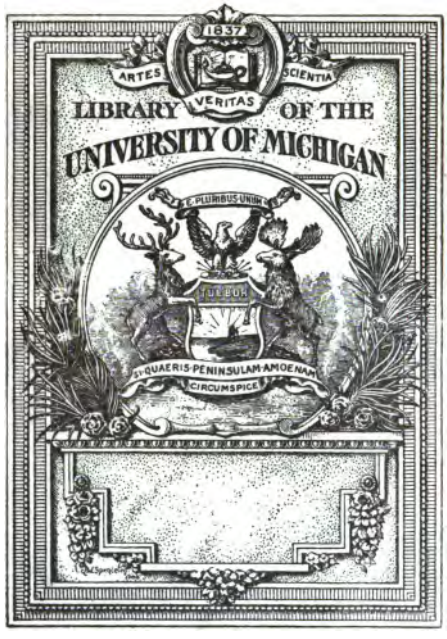
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
C134
F81

THÉATRE

DE

M. CAILHAVA.

TOME SECOND.

THÉATRE

DE

M. CAILHAVA.

TOME SECOND.

Prix, 6 liv. les deux volumes brochés.

A PARIS,

Chez { la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques;
ESPRIT, Libraire, au Palais-Royal;
THÉOPH. BARROIS jeune, Libraire, Quai des Auguſt.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

ARLEQUIN MAHOMET,

OU

LE CABRIOLET VOLANT;

DRAME

PHILOSOPHI-COMI-TRAGIQU'-EXTRAVAGANT,

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE,

Joué pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, en 1770.

249724

PRÉFACE.

VIVENT les *Drames!* Hors les *Drames*, point de ſalut pour les gens du bel air & les perſonnes de goût.

Je n'ai pas toujours eu pour les Drames la vénération qu'ils méritent; j'en demande mille pardons à mon ſiécle éclairé. Je trouvois la maniere des Comiques qui font rire, préférable à celle des Comiques qui font pleurer: il me paroiſſoit même ridicule qu'on osât ſoutenir le contraire; & d'après *Voltaire*, je regardois les *Drames* comme *des monſtres nés de la ſatiété du Public, & de l'impuiſſance des Auteurs.*

Prophane que j'étois! Mes yeux fermés à la lumiere n'appercevoient pas la ſublimité du *Comique larmoyant.* Heureux & mille fois heureux le jour où le Génie qui préſide à ce genre eut pitié de mon aveu-

glement ! Il a laiſſé tomber ſur moi une étincelle de ſon divin flambeau ; lui-même a daigné me dicter les regles de ſon art ; je me ſuis pénétré de l'excellence de ſes leçons : j'ai amené, tant bien que mal, un grand nombre de tableaux, & ſur-tout, beaucoup de reconnoiſſances.

Aimez-vous la muſcade ? on en a mis par-tout.

J'ai marié le pathétique au bouffon ; pour peindre les petites choſes, j'ai employé de grands mots ; les choſes giganteſques, je les ai meſquinement rendues ; j'ai mis du niais à la place du naturel ; j'ai fait contraſter les plus grands perſonnages avec des gredins ; &, comme le preſcrit fort judicieuſement *Scarron*, notre maître dans l'Art Tragi-comique, *j'ai mêlé la crême à la moutarde.*

Que n'ai-je pas tenté pour me rendre digne de lutter avec les fameux *Dramaturges* de ce ſiécle ! J'ai tâché d'imiter les

génies de tous les ſiécles & de toutes les Nations.

Comme *Ariſtophane*, chez les Grecs, j'ai appellé à mon ſecours la Muſe de la Parodie : mais en lui défendant les perſonnalités, & en lui ordonnant de parodier des choſes & non des mots.

Comme *Plaute* & *Térence*, chez les Latins, j'ai ménagé l'amour-propre de mes Compatriotes ; & j'ai ſouvent mis ſur le compte des Nations étrangeres, les ridicules, les travers, les vices de ma patrie.

Comme *Lopez de Vega* & *Calderon de la Barca*, chez les Eſpagnols, j'ai fait ma grande affaire de la pompe théâtrale ; j'ai couvert la Scène de Tours, de Forts, de Citadelles, de Trônes, qui, ſemblables à nos Pieces de théâtre, tombent au coup de ſifflet. Si je n'ai mis en préſence que deux armées, il faut s'en prendre à nos malheureux Théâtres, bien moins vaſtes

que la plaine de *Pharſale*, ou celle des *Sablons*.

Comme *Shakeſpear*, chez les Anglois, j'ai compris que la magie produiſoit toujours un effet merveilleux. Si des Magiciennes, en danſant autour de *Macbeck*, lui diſent ſa bonne & ſa mauvaiſe fortune, mon *Arlequin* s'eſt fait tirer les cartes; & les cartes, en France, valent bien les ſorcieres Britanniques pour jetter un intérêt preſſant ſur le ſort d'un principal perſonnage.

Comme les *Italiens*, j'ai réjoui la vue des Spectateurs, en donnant à mon Héros un habit de pluſieurs couleurs. Le coſtume eſt une partie auſſi eſſentielle dans la Comédie que dans la Tragédie; & c'eſt avec raiſon que les Auteurs modernes en font leur principal reſſort.

Enfin, comme *les Comiques larmoyans* de mon pays, je me ſuis bien gardé d'ima-

giner une fable ; les Arabes m'ont fourni le fond de celle-ci (1).

Hélas ! le croiroit-on ? malgré tant de ſoins, tant de recherches, tant d'imitations qui ont valu à mon *Drame* plus de quatre-vingts repréſentations, je n'ai pas eu le plaiſir de voir répandre une ſeule larme : mais il faut en accuſer *Arlequin* ; ce diable de *Carlin* a toujours pris ſon rôle à gauche. Ne perdra-t-il jamais la malheureuſe habitude de faire rire ?

(1) Voyez les mille & une Nuits.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, ancien Directeur de Comédie.
PIERROT, Valet d'Arlequin.
PANTALON.
SCAPIN.
MUSCO, Méchanicien.
BAHAMAN, Roi.
CASSEM, Roi voisin des Etats de Bahaman.
IBRAHIM, Confident de Cassem.
La PRINCESSE, Fille de Bahaman.
ARGENTINE, Suivante de la Princesse.
Un GUERRIER des Troupes de Bahaman.
TROUPES de Bahaman.
TROUPES de Cassem.
Les FEMMES de la Princesse, Danseuses.
Plusieurs CRÉANCIERS d'Arlequin.
PEUPLE des Etats de Bahaman.

La Scène se passe d'abord à Paris, & ensuite dans les Etats de Bahaman.

ARLEQUIN MAHOMET,

OU

LE CABRIOLET VOLANT;

DRAME

PHILOSOPHI-COMI-TRAGIQU'-EXTRAVAGANT.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un jardin avec deux pavillons; d'un côté eſt un gazon couvert d'un feuillage.

ARLEQUIN, *ſeul* (1). *Il paroît, en ſoupirant, la tête baiſſée, & d'un air fort rêveur; il a des aſſignations à chacune de ſes boutonnieres, autour de ſon ceinturon, ſur ſon chapeau & aux boucles de ſes ſouliers.*

OUF! ouf! je ſoupire, & ce n'eſt pas ſans raiſon. J'ai la louable coutume de dormir juſqu'à dix heu-

(1) Dans les Troupes où il n'y a point d'Arlequin, un Criſpin peut jouer le rôle.

res, afin de conſerver la fraîcheur de mon teint: on eſt venu m'éveiller à ſept; & pourquoi? Pour me remettre une aſſignation. Je me ſuis rendormi: on m'a réveillé; pourquoi encore? Pour me prier de recevoir une autre aſſignation: enfin, je n'ai fait autre choſe toute la journée; je les ai arrangées ainſi, parceque j'ai oui dire qu'un galant homme doit être continuellement vis-à-vis de ſes affaires: me voilà en regle. (*Il examine toutes ces aſſignations*). La belle bibliotheque! J'ai reçu à moi ſeul plus de papier timbré que toute la Garonne: un Gaſcon ſe conſoleroit, en faiſant accroire que ce ſont des billets-doux, ou des titres de nobleſſe; mais je n'ai pas l'eſprit tourné à la bagatelle: mes créanciers ont tous obtenu ſentence contre moi, & je n'ai pas un ſou pour les payer. Que faire? Il faut commencer par ſoulager mon cœur, en racontant mes chagrins à quelqu'un: cela eſt bien imaginé. Mais à qui? Au propriétaire de la maiſon? Oui... Non... Depuis quelques jours il eſt renfermé dans ſon attelier, & ne répond à perſonne. Parbleu, me voilà bien embarraſſé; je n'ai qu'à prendre mon valet Pierrot pour mon confident. Il eſt bête; juſtement c'eſt ce qu'il faut, il fera fort bien le confident. Eh! Pierrot! (*il appelle*)

SCENE II.

PIERROT, ARLEQUIN.

PIERROT, *en bâillant & se rendormant sur la Coulisse.*

Qui m'appelle?

ARLEQUIN.

Eh bien! ne s'est-il pas rendormi? Pierrot! Oh là, Pierrot!

PIERROT *quitte la coulisse, & s'endort ensuite sur l'épaule de son maître.*

Me voilà, me voilà.

ARLEQUIN.

Ce drôle-là s'attache à moi comme une assignation.

PIERROT *fait des efforts pour ouvrir les yeux.*

Parlez, parlez.

ARLEQUIN.

Tu peux te dispenser d'ouvrir les yeux, je n'ai besoin que des oreilles.

PIERROT.

Les voilà ouvertes.

ARLEQUIN.

Je te fais mon confident: en conséquence, je

vais te raconter mes malheurs, afin de devenir plus intéreſſant.

PIERROT.

Oh! je ſais votre hiſtoire par cœur; vous me l'avez racontée ſi ſouvent.

ARLEQUIN.

Eh bien! ſi tu la ſais, d'autres ne la ſavent pas; fais comme ſi tu l'ignorois.

PIERROT *bâille.*

Ah!...

ARLEQUIN.

Bâille, ne te gêne pas: ce ſont les menus plaiſirs du confident. D'ailleurs les bâillements lui font venir la larme à l'œil, & il a l'air plus touché.

PIERROT *bâille plus fort.*

Ah.... Ah!...

ARLEQUIN, *bâillant.*

Ce confident bâille de ſi bon appétit, qu'il en donne envie au héros; c'eſt ce qu'il ne faut pas.

PIERROT.

Commencez donc votre hiſtoire.

ARLEQUIN.

Je ſuis du pays où l'on fait les tapiſſeries de Bergame; je n'ai connu ni mon pere, ni ma mere.

PIERROT.

Comme bien d'autres.

ARLEQUIN.

Oui, comme toi, par exemple. J'ai été élevé par

mon parrain, qui avoit un fils, un petit poliſſon de mon âge. Un jour .... non, c'étoit une nuit... un jour, ou une nuit, n'importe, nous trouvâmes de la poudre à canon : nous fîmes des pétards, des fuſées ; nous mîmes le feu aux rideaux du lit : la flamme gagna les matelats, la paillaſſe, la tapiſſerie, le plancher. Nous eûmes peur d'être brûlés, & d'avoir enſuite les étrivieres. Nous prîmes la fuite chacun de notre côté, & nous ne nous ſommes pas revus.

PIERROT *rit.*

Ah, que cela eſt drôle ! Ah ! ah !

ARLEQUIN.

Non : cela eſt triſte.

PIERROT.

Oui ! Eh bien, attendez (*il pleure*) que je m'arrange pour pleurer.

ARLEQUIN.

Voilà le ton.

PIERROT.

Dites-moi....

ARLEQUIN.

Tout beau, mon confident, je vous devine ; vous allez me demander le nom de mes parents, de mon parrain, de ſon fils : c'eſt une indiſcrétion de votre part, je ne veux m'en reſſouvenir qu'après avoir filé des reconnoiſſances bien touchantes, ſi nous nous retrouvons.

PIERROT, *pleurant.*

Des reconnoiſſances ! Ah !

ARLEQUIN.

Je vins en France, où, pour vivre, je jouai la comédie. Malheureuſement je ne ſavois que copier la nature ; on ne voulut pas m'écouter. On m'accorda pourtant une direction ; mais les Auteurs, les Acteurs & les Actrices s'étoient, je crois, donné le mot pour me ruiner.

PIERROT, *bêtement.*

Ba !...

ARLEQUIN.

Les auteurs ne firent que des Tragédies où il falloit plus de décorations qu'à dix Opéra, & plus de ſoldats qu'à une revue.

PIERROT.

Ba !

ARLEQUIN.

Les Acteurs, à force de crier & de s'éloigner du naturel, devinrent tous pulmoniques.

PIERROT.

Ba ! Et les Actrices ?

ARLEQUIN.

On s'apperçut qu'elles avoient toutes la taille rondelette, apparemment pour ſuivre le coſtume ; parcequ'il y a des pieces où une taille ronde eſt néceſſaire : mais à meſure que les tailles & les voix groſſiſſoient, la recette diminuoit. Je fus obligé

d'avoir recours aux uſuriers : pour eux, ils ont très-bien fait leur métier, témoin ce recueil d'aſſignations. Il ne me reſte qu'un parti à prendre.

PIERROT.

Quel ?

ARLEQUIN.

De payer tous mes créanciers, en leur ſouhaitant le bon ſoir. Va vîte faire notre paquet.

PIERROT.

Allons.... Mais que mettrai-je dans notre paquet ? Nous n'avons rien.

ARLEQUIN.

Il nous reſte un peu de fromage de Parmeſan, des macaronis, quelques bouteilles de vin, des choux, des carottes, une marmite. Va tôt.

SCENE III.

ARLEQUIN, *ſeul.*

PARTONS... doucement. L'uſage veut que je faſſe des adieux touchants à tout ce qui m'environne : n'y manquons point. Adieu cuiſine, où la broche a ſi ſouvent tourné pour moi : adieu, cave ſi fraîche l'été, & ſi chaude l'hiver : adieu, allée ſombre, ſous laquelle je ſuis venu ronfler ſi ſouvent, en pet-en-l'air : adieu, petits oiſeaux, qui avez charmé mes

ennuis par votre mélodieux *pirlichichi* : (*il imite le chant des oiſeaux*) adieu, il faut nous ſéparer. Quelle ſéparation ! ô Dieux ! ô Cieux ! ô Terre ! ô Mer ! elle eſt plus cruelle que celle de Dindon & d'Enée, de Titus & de Berlénice : il n'étoit queſtion entr'eux que d'amour, & il s'agit ici de cave, de cuiſine, d'allée, de *pirlichichi !*.... Adieu. (*il fait les beaux bras, ſoupire, regarde le ciel, & s'arrache avec effort de ſa place.*

SCENE IV.

PIERROT, ARLEQUIN.

PIERROT *accourt tout troublé.*

AH, mon maître !

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce ?

PIERROT.

J'ai vu....

ARLEQUIN.

Qui ? le diable ?

PIERROT.

Pis que le diable.... vos créanciers qui viennent avec des ſoldats.

ARLEQUIN.

Ah, malheureux adieux ! vous me coûterez ma liberté.

liberté. Pourquoi me ſuis-je amuſé à bavarder dans un temps où il falloit agir ? Va vîte.

PIERROT.

Où ?

ARLEQUIN.

Fermer....

PIERROT.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Les portes, les fenêtres ; bouche les chatieres ; les trous des ſerrures.

PIERROT.

Mais....

ARLEQUIN.

Vous verrez que je ſerai obligé de donner des coups de pied dans le derriere de mon confident, pour le faire marcher. Eh ! pars donc, bourreau, dépêche-toi, & reviens vîte me faire compagnie, je ſuis las de faire des moinologues.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, *ſeul.*

AH ! pauvre Arlequin ! pauvre Arlequin ! te voilà dans une cruelle ſituation : ſans bien, ſans argent, ſans reſſource, aſſiégé par des créanciers qui vont te traîner dans une priſon où tu mourras... Mourir

en priſon ! non, avec du courage, on peut.... oui; mais tu es un poltron.... N'importe, faiſons parler de nous dans l'hiſtoire Romaine de Bergame ; & qu'on diſe : Arlequin, l'illuſtre, le brave Arlequin a privé la Juſtice du plaiſir de le faire mourir, en s'expédiant lui-même. Ah ! quelle gloire ! Allons... (*il tremble*) dé..pê..chons..nous... Mais comment me tuer ? d'un coup de canon, ſangoidini... Eh ! je n'ai point de canon. — Il faut ſe jetter dans la riviere ; oui, dans la ri... Eh ! je ne puis ſortir. D'ailleurs, je ſais trop bien nager ; je ne pourrois jamais prendre ſur moi d'aller au fond. — Il faut donc s'empoiſonner : tirons mon flacon ; mourons d'une mort à la mode. (*il prend le flacon, le porte à ſa bouche en tremblant, fait des grimaces, comme ſi ce qu'il boit étoit mauvais*) Quoi ! tu trembles, poltron ! n'as-tu pas pris ton parti ? Allons, avale. Eh ! avale donc. Voilà qui eſt fait... Fi ! voilà une mort bien dégoûtante. (*il fait des lazis, pour marquer qu'il ſent l'effet du poiſon, & qu'il meurt en détail*) Ahi, ahi ! je ſens le ravage du poiſon : il eſt bien ſubtil, il attaque les boyaux, je les entends qui jouent du flageolet. — Voilà un bras mort ; votre ſerviteur ce bras. — Voilà un autre bras paralytique ; votre ſerviteur cet autre bras. — Mes deux jambes s'affoibliſſent, votre ſerviteur mes deux jambes. — La parole s'embarraſſe dans mon gozier. — Mes deux yeux ont tiré les rideaux. — Si j'avois

au moins un fauteuil pour faire des contorſions à mon aiſe ! (*il fait des pirouettes*) Ahi ! ahi ! voilà les grandes douleurs — ouf ! qu'il eſt pénible de mourir ! oh ! cela ne m'arrivera plus. — Eh ! allons donc, meurs : (*il ſe donne de petits coups ſur le derriere*). dépêche-toi. Suis-je mort ? pas encore. Vous verrez que ce poiſon s'entend avec mes créanciers. (*il ſe tâte, il eſſaye ſes forces, il porte ſouvent la main à ſa bouche, & enſuite à ſon nez, pour ſentir l'odeur du poiſon qu'il a pris*). Que veut dire ceci ? Je ne me ſuis jamais ſenti ſi vigoureux ; ſangoidimi ! je le crois bien : je ne devinois pas que je duſſe m'empoiſonner, & je n'avois mis dans mon flacon que de l'eau de méliſſe. — Quoi ! ſerai-je aſſez malheureux, pour ne pouvoir pas réuſſir à mourir ? Il le faut pourtant. — Eh ! n'ai-je pas ici mon ſabre, ce ſabre qui a remporté tant de victoires ? (*il fait mine de vouloir ſe jetter ſur le bout de ſa batte.*) Allons, perce l'habit, la doublure, la veſte, la chemiſe, la .... l'eſſentiel eſt de percer la peau, & voilà le difficile..... N'importe. (*il va ſe percer, il voit quelque choſe ſur un gazon, il fait des lazis, fait tomber avec le bout de ſa batte quelques feuilles, & voit ſon chat qui dort.*) Mais que vois-je là ? Hélas ! c'eſt mon ami Minet, je ne ſongeois pas à lui, & j'avois l'indignité de le laiſſer en proie aux chagrins que je veux éviter. Qui le nourrira, quand je ne ſerai plus ? Il

mourra quatre fois par jour, parcequ'il eſt accoutumé à faire quatre repas; il vaut mieux qu'il ne meure qu'une ſeule fois. Je lui ai des obligations, il a garanti des ſouris mes ſauciſſons de Boulogne, mon fromage de Parmeſan; prouvons lui ma reconnoiſſance, en le tuant bravement, tandis qu'il dort. Il ſera ſurpris en ſe réveillant de ſe trouver mort! n'importe. (*il leve le bras, il imite le cri plaintif d'un chat, il recule, & ſon bras reſte ſuſpendu.*) Miaou.... Voilà le cri de la nature! Il me perce le cœur, il me déſarme. — N'importe, frappons; mais avant de te tuer, mon cher minet, je veux te donner la ſatisfaction de t'embraſſer: viens dans mes bras. (*il va pour l'embraſſer, il imite le cri d'un chat en colere, on tire le chat, & il feint d'avoir été égratigné*) Rrrniau, pfou! pfou! — Ahi! ahi! comme il m'a égratigné! le perfide! l'ingrat! le ..... non: toute réflexion faite, il n'a pas tort; je voulois lui rendre un très-mauvais ſervice.

SCENE VI.

ARLEQUIN, PIERROT.

PIERROT *court, se jette à terre, & s'approche de son maître en roulant.*

HOLA!

ARLEQUIN.

Qu'est-ce?

PIERROT.

Les créanciers travaillent à enfoncer les portes.

ARLEQUIN.

Le bourreau m'assassine depuis deux heures, dans toutes les regles de la gradation!

PIERROT.

Les verroux tremblent déjà de peur.

ARLEQUIN.

Eh! messager de malheur, sois du moins bon à quelque chose. Détermine-moi sur le genre de mort que je dois choisir.

PIERROT, *alarmé.*

Aucun.

ARLEQUIN.

Je veux mourir absolument. — (*il rêve*) Ah, la bonne idée! va chercher le reste des provisions que

nous voulions mettre dans le paquet, & apporte tout ici : je veux mourir d'une indigeſtion.

PIERROT.

D'une indigeſtion ? (*tendrement*) Ah, mon cher maître, je vous ai toujours donné des preuves de ma fidélité, de mon zele, de mon attachement, je veux continuer juſqu'à ma derniere heure ; & puiſque vous voulez mourir d'une indigeſtion, je veux mourir avec vous de deux indigeſtions, s'il le faut.

ARLEQUIN, *gravement.*

Je te reconnois là : embraſſons-nous : tu es digne de moi.

PIERROT.

Ah, mon cher maître ! (*ils s'embraſſent comiquement*)

ARLEQUIN.

C'eſt aſſez nous attendrir ; va chercher les inſtruments de notre mort.

PIERROT *apporte une table.*

Les voilà ſur une table, où je les avois mis pour les empaqueter.

ARLEQUIN.

Allons, dépêchons-nous, j'ai appétit de mourir.

PIERROT.

Prenez cette ſerviette blanche, afin de mourir plus proprement. (*Pierrot porte la main ſur un plat de macaronis.*

ARLEQUIN, *l'arrêtant gravement.*

Attends... c'eſt à moi à te donner l'exemple.

PIERROT.

Non, c'eſt à moi, je ſuis le valet.

ARLEQUIN.

Et moi je ſuis le maître.

PIERROT.

Eh bien! mourons tous deux enſemble.

ARLEQUIN.

Je t'accorde cette faveur. (*ils ſe jettent goulument ſur le plat, s'arrachent les morceaux*) Ne te dépêche pas tant; tu mourras avant moi.

PIERROT.

Etes-vous mort, mon cher maître?

ARLEQUIN.

Pas encore.

PIERROT.

Buvons un coup, pour nous expédier plus vite.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MUSCO.

MUSCO *ſe met entr'eux.*

COURAGE, mes amis, je ſuis charmé de vous voir en ſi bonne diſpoſition.

ARLEQUIN, *effrayé.*

Qui va là ? les créanciers ?

PIERROT, *ſe raſſurant.*

C'eſt Monſieur Muſco, le propriétaire de la maiſon.

ARLEQUIN.

Viens-tu me demander les termes ? Attends, & tu ſeras payé comme les autres. Pierrot, remettons-nous bien vîte à la beſogne.

MUSCO.

Tu t'étrangles, mon ami.

ARLEQUIN.

Tant mieux, ne vois-tu pas que je cherche à mourir ?

MUSCO.

Pourquoi cela ?

ARLEQUIN.

Je te le dirai quand je ſerai mort.

MUSCO.

Je veux le ſavoir préſentement ; as-tu des ſecrets pour ton ami ?

ARLEQUIN.

Mes créanciers ſont à la porte, pour me traîner en priſon.

MUSCO.

Je viens te donner de nouvelles preuves de ma tendre amitié, en te dérobant à leurs perſécutions ; & c'eſt pour te rendre ce ſervice que je me ſuis enfermé pendant huit jours dans ce pavillon.

ARLEQUIN.

Ah, le bon ami ! voyons ; que veux-tu faire pour moi ?

MUSCO.

Tu ſais bien que je ſuis un fameux méchanicien?

ARLEQUIN.

Oui, j'ai vu ta Sirene, ta pendule de ſympathie.

MUSCO.

J'ai imaginé un cabriolet ſingulier, qui me fera le plus grand honneur, & qui te délivrera de tes créanciers.

ARLEQUIN.

Ils m'arrêteront au paſſage.

MUSCO.

Je les en défie, ta voiture ira comme le vent.

ARLEQUIN.

Où prendre des chevaux ?

MUSCO.

Toi ſeul la conduiras, tu n'auras pas beſoin d'autre animal; en un mot, mon cabriolet vole & fend les airs avec une vîteſſe extraordinaire, par le moyen de quelques reſſorts très-faciles à mouvoir.

ARLEQUIN.

Ah, la belle invention!

PIERROT.

Pourrai-je ſuivre mon maître?

MUSCO.

Oui, il y a place pour toi.

ARLEQUIN.

Tu monteras en croupe. Où eſt-il ce divin cabriolet?

MUSCO.

(*On voit le bout du cabriolet.*)

Le voilà ſous cet arbre.

ARLEQUIN.

Pierrot, dépêche-toi: va porter dans le cabriolet le reſte de nos proviſions. N'oublie pas, ſurtout, le pot aux macaroni.

MUSCO.

Fort bien; pendant ce temps-là, je vais t'apprendre à conduire ta voiture, ſans riſquer de te caſſer le cou. (*ils vont vers le cabriolet.*) En baiſſant ce reſſort, tu t'éleveras; en le hauſſant, tu deſcendras; & tu gagneras la droite ou la gauche,

en le dirigeant vers l'endroit où tu voudras aller. (*On voit Pierrot voiturer les proviſions.*)

ARLEQUIN.

Ah! la bonne voiture! la bonne voiture! Viens, que je t'embraſſe.

MUSCO.

J'eſpere que mon préſent ne te ſervira pas ſeulement à fuir tes créanciers : mais qu'il te procurera encore une fortune des plus brillantes.

ARLEQUIN.

Je l'eſpere auſſi, mon cher ami. Ecoute ; il faut que je te confie un ſecret.... (*d'un ton bien myſtérieux*) Tu ſais que les cartes ſont ſorcieres dans ce pays-ci.

MUSCO.

Oui : bien des perſonnes ajoutent foi à leurs prédictions.

ARLEQUIN.

On m'a tiré les cartes : on m'a prédit que je voyagerois en l'air, & que j'épouſerois une grande Princeſſe : je n'oſois pas m'en vanter, parceque la premiere partie de l'oracle m'alarmoit ; je craignois de voyager en l'air dans une place publique, les pieds à la hauteur de la tête des aſſiſtants.

MUSCO.

J'entends.

ARLEQUIN.

Mais à préſent je compte ſur la Princeſſe : adieu,

mon cher ami ; quand je l'aurai trouvée, je te ferai grand Seigneur.

MUSCO.

Je te souhaite un bon voyage ; porte-toi bien.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN.

PIERROT, fais entrer mes Créanciers.

PIERROT.

Pourquoi faire ?

ARLEQUIN.

Pour les payer.

PIERROT.

Avec quelle monnoie ?

ARLEQUIN.

Que cela ne t'embarrasse pas ; fais entrer.

SCENE IX.

ARLEQUIN, PIERROT, TROUPE DE CRÉANCIERS.

PIERROT.

ENTREZ, Meſſieurs, entrez : on va vous payer.

PREMIER CRÉANCIER.

On a bien de la peine à vous parler, Monſieur; vous ne vous êtes pas fait céler, quand nous vous avons apporté notre argent.

ARLEQUIN.

Ne faites pas tant de bruit ; je vais vous payer. Ah! voilà mon honnête maquignon : il m'a vendu cent chevaux de fiacre à deux louis la piece ; j'ai été obligé de les donner à douze francs, encore ai-je été heureux de trouver de vieux Gentilshommes campagnards, qui remontoient leur équipage pour aller figurer dans leurs terres, & de jeunes petits-maîtres qui vouloient paroître revenir de l'armée.

SECOND CRÉANCIER.

De quoi vous plaignez-vous? Nos jeunes gens ſeroient bien contents s'ils faiſoient tous d'auſſi bonnes affaires.

ARLEQUIN.

Elle eſt excellente, en effet, pour vous. Autre faiſeur de bonnes affaires, qui, en me prêtant cent louis, m'a forcé de prendre pour cent piſtoles d'éventails, de rouge, de rubans; j'en ai vendu une partie à de jeunes Robins: mais j'ai été obligé de donner l'autre.

TROISIEME CRÉANCIER.

Tant pis pour vous: il falloit vous adreſſer à des Abbés, vous auriez tout débité.

ARLEQUIN.

Enfin, Meſſieurs, vous êtes tous des gens d'une probité reconnue, & vous méritez bien que je vous paie comme je vais faire.

LES CRÉANCIERS.

A la bonne-heure: il eſt temps.

ARLEQUIN.

Pierrot, viens m'aider à ouvrir mon coffre fort. Attendez-là un moment, je ſuis à vous dans la minute. (*Arlequin monte dans le cabriolet; Pierrot, ou un faux Pierrot, eſt derriere, un para-ſol à la main; le cabriolet s'éleve: les Créanciers veulent l'arrêter; Arlequin les roſſe, en leur diſant:*) Vous êtes tous des frippons; vous m'avez volé en me prêtant; je vous paie, en volant. (*Il s'envole: les Créanciers courent après en criant.*)

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente un Bois.

SCENE I.

ARLEQUIN, PIERROT, *une paire de pigeons à la main.*

ARLEQUIN.

As-tu bien caché le cabriolet dans le bois?

PIERROT.

Oh, que oui!

ARLEQUIN.

Perſonne ne peut le voir?

PIERROT.

Oh, que non!

ARLEQUIN.

Parbleu, il eſt bien commode de voyager en l'air: on ne rencontre aucune ornière, aucune pierre, aucun étourdi qui ſe faſſe un plaiſir de vous accrocher.

PIERROT, *montrant ſes pigeons.*

Comptez-vous pour rien le droit de chaſſe?

ARLEQUIN.

Diable, c'eſt un grand privilege ! on prend le gibier à la volée. Qu'as-tu là ?

PIERROT.

Ce ſont deux Faiſands ; ils ſont gras, voyez.

ARLEQUIN.

Oui, je vois bien que ce ſont des Faiſands bizets. Il faut vîte en faire une compote. J'entends quelqu'un, je crois ?

PIERROT, *effrayé.*

Hola ! ſi c'étoient vos créanciers ?

ARLEQUIN.

Imbécille ! nous avons traverſé tant de terres & tant de mers ! Ce ſont deux habitants de ce pays.

PIERROT.

Oh ! comme ils ſont habillés ! ils ſont en robe de chambre.

ARLEQUIN.

J'en vois un qui porte une barbe de chevre ; cachons-nous, ils parlent, nous apprendrons peut-être dans quel pays nous ſommes.

SCENE

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, *qui écoutent, à part*; PANTALON, SCAPIN, *avec un paquet qu'il met à terre.*

PANTALON.

PUIS-JE vous demander, Seigneur Scapin, pourquoi vous m'avez fait venir dans ces lieux écartés?

SCAPIN.

Pour vous y confier un secret de la derniere importance, Seigneur Pantalon, une affaire d'état.

PANTALON.

Une affaire d'état! Parlez vîte, vous m'intriguez.

SCAPIN.

Du moment que je vous vis, du moment que je vous fus de mon pays, je conçus pour vous l'estime la plus grande: votre barbe me donna dans l'œil.

PANTALON.

Je me reſſouviendrai toujours que je vous dois le gouvernement de la Tour, où le Roi tient la Princeſſe, ſa fille, enfermée. Puis-je ſans indiſcrétion, vous demander pourquoi cette ſévérité? (*Sca-*

pin regarde de tous côtés. Lazis d'Arlequin & de Pierrot, pour n'être pas ſurpris)

SCAPIN.

Le Roi Caſſem, dont les Etats ſont voiſins de ceux de Bahaman, voyageant l'année derniere, s'arrêta quelque temps dans cette Cour; il fut frappé des charmes de la Princeſſe, il la demanda en mariage : mais la Princeſſe le refuſa avec le dernier mépris. Caſſem partit, la rage, le déſeſpoir dans le cœur, & en jurant de ſe venger. Il a raſſemblé une armée formidable, il marche vers notre Capitale. Le Roi, qui craint moins pour lui que pour ſa fille, l'a fait enfermer dans cette Tour. Savez-vous maintenant quels ſont les grands projets que j'ai formés ?

PANTALON.

Je les ignore encore.

SCAPIN.

Les voici : je veux appaiſer Caſſem, & faire la paix entre les deux Rois.

PANTALON.

Vous rendrez un grand ſervice à l'Etat : mais la choſe me paroit bien difficile.

SCAPIN.

Dans tout ce pays, on tremble au nom de Mahomet : on ſe le figure avec un grand turban, une barbe vénérable, une robe parſemée d'étoiles....

PANTALON.

Eh bien ! que trouve tout cela ?

SCAPIN.

Chut. J'entends quelqu'un. (*Il regarde. Lazzis de Pierrot & d'Arlequin*)

PANTALON.

Non : parlez ; vous redoublez ma curiosité.

SCAPIN.

Voyez-vous ce paquet ? Il renferme un trésor. (*Lazzis d'Arlequin, en entendant parler du trésor.*)

PANTALON.

Un trésor ?

SCAPIN.

Mieux que cela, Mahomet est là-dedans.

PANTALON.

Vous voulez rire, Seigneur Scapin.

SCAPIN.

Point du tout : j'ai mis dans ce paquet tout ce qui est nécessaire pour jouer le personnage de Mahomet : il faut qu'un homme adroit s'en revêtisse ; (*Arlequin & Pierrot emportent le paquet*) qu'il aille ordonner à la Princesse d'épouser le Roi Cassem ; elle obéira : le Roi Cassem sera content, & la paix se fera.

PANTALON.

C'est fort bien imaginé : mais qui jouera le personnage de Mahomet ?

SCAPIN.

Moi.

PANTALON.

Vous ?

SCAPIN.

Moi, vous dis-je : vous avez les clefs de la Tour : vous m'introduirez dans le donjon où eſt l'appartement de la Princeſſe, je me charge du reſte. (*Arlequin a mis la robe, la barbe, le turban. Il a entouré le croiſſant de petites bougies ; il paroît entre Pantalon & Scapin, & leur fait peur*)

SCAPIN.

Miſéricorde !

PANTALON.

Au ſecours : c'eſt le diable. (*Ils prennent la fuite*)

SCENE III.

ARLEQUIN, PIERROT, *qui rient.*

ARLEQUIN.

VOILA de mes eſprits forts ; ils ſe mocquent des gens qui croient à Mahomet ; & ils m'ont pris pour le diable.

PIERROT.

Oh, oh ! comme ils courent !

ARLEQUIN.

Allons, Pierrot, ne nous amuſons pas ici à la bagatelle, gagnons vîte la Tour.

PIERROT.

Pourquoi faire?

ARLEQUIN.

Ne vois-tu pas que les cartes continuent d'être ſorcieres? Voilà la Princeſſe toute trouvée, allons vîte *lui* faire une viſite; nous laiſſerons le cabriolet ſur le toit: zeſte, nous paſſerons par la fenêtre du donjon.

PIERROT.

Oui, mais ſi on nous jette par la même fenêtre, ſans nous donner le temps de rejoindre notre voiture?

ARLEQUIN.

Ne crains rien; & puis, pour épouſer une Princeſſe, ne faut-il pas riſquer quelque choſe? Viens, la Princeſſe aura ſurement une confidente qui te reviendra.

PIERROT.

Allons, & que le ciel nous préſerve du ſaut.

SCENE IV.

Chambre de la Princesse.

LA PRINCESSE, ARGENTINE.

ARGENTINE.

Helas! partager votre esclavage est tout ce que je puis; mais, Madame, permettez-moi de vous dire que vous pouvez le faire cesser. Donnez la main au Roi Cassem, & d'abord....

LA PRINCESSE.

Moi! que j'épouse un Roi barbare, qui ravage les Etats de mon pere, & qui est cause de ma captivité!

ARGENTINE.

Songez que sa tendresse seule l'a rendu coupable.

LA PRINCESSE.

Je l'abhorre. Son nom seul me fait horreur; & je mourrai avant.... mais quel éclat!...

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, ARLEQUIN, PIERROT *ſur la fenêtre, imite les éclairs avec de la poudre.*

ARGENTINE.

J'AI cru voir des éclairs... (*Arlequin ſaute par la fenêtre*)

LA PRINCESSE (*voyant Arlequin, ſe jette dans les bras d'Argentine.*)

Ah! Mahomet!

ARLEQUIN.

Princeſſe, vous êtes étonnée de me voir entrer par la fenêtre; j'ai une bonne raiſon pour cela, c'eſt que la porte eſt fermée, mais ne vous troublez pas: vous venez de me nommer dans votre exclamation, je ſuis Mahomet.

LA PRINCESSE.

Vous, Mahomet?

ARGENTINE.

Vous, notre grand Prophete?

ARLEQUIN.

Lui-même: ne ſoyez pas ſurpriſe de voir votre grand Prophete un peu brun, c'eſt qu'il voyage ſouvent dans le ſoleil, & ſon teint s'en reſſent.

PIERROT, *à part.*

Mahomet, la confidente eſt jolie.

ARLEQUIN.

Paix : arrange-toi de ton mieux avec elle ; c'eſt le lot du confident. (*Argentine & Pierrot ſe font des révérences*)

LA PRINCESSE.

Ah, grand Mahomet ! quel eſt mon bonheur ? Et comment ai-je pu mériter l'honneur que vous me faites ?

ARLEQUIN.

J'ai entendu parler de votre beauté dans le firmament ; les houris en ont pâli ; j'ai ouvert la trape des Cieux, j'ai pris ma lorgnette, & tout en vous lorgnant de loin, j'ai reconnu que vous méritiez d'être lorgnée de près ; je ſuis vîte monté à califourchon ſur un rayon du ſoleil, je lui ai ordonné d'aller à toute bride & ventre à terre ; je viens pour vous offrir ma main matrimoniale, ſi elle vous plaît.

LA PRINCESSE.

Grand Mahomet ! n'eſt-ce pas une illuſion ?

ARLEQUIN.

Non, la peſte m'étouffe ; vous n'avez qu'à parler, & je répudie toutes les houris.

LA PRINCESSE.

Ah ! pere des croyants, excuſez-moi, ſi je ne puis vous peindre l'excès de ma joie ; mais vous liſez dans mon cœur.

ARLEQUIN.

Tout couramment; c'eſt un très-joli livre, j'en aime juſqu'à la reliure.

ARGENTINE.

Pardonnez-moi auſſi, ſi j'oſe vous faire une queſtion ſur votre ſuivant; il refuſe de me dire ce qu'il eſt.

PIERROT *lui fait des ſignes.*

Euh!

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte avec tes queſtions.

PIERROT.

Que va-t-il répondre?

ARLEQUIN.

Il eſt fort aiſé de vous dire quel eſt ce perſonnage.

LA PRINCESSE.

Eh! nous vous en prions.

ARLEQUIN.

Eh bien! vous voyez....

ARGENTINE.

Nous voyons...

ARLEQUIN.

Un Génie.

PIERROT, *ſérieuſement.*

Oui, un Génie....

ARLEQUIN.

Le Génie de l'innocence; auſſi eſt-il vêtu de

blanc. Mais revenons à notre amour, belle Princeſſe : oui, le grand Mahomet grille pour vos appas. (*on entend une fanfare très-bruyante, & Arlequin tremble : Pierrot veut ſe cacher ſous ſa robe*) (*à part*) Attendez ; le grand Mahomet a peur... Qu'eſt-ce que c'eſt que cela ? D'où vient ce bruit.

LA PRINCESSE.

Ah, quel bonheur ! ces inſtruments m'annoncent l'arrivée du Roi mon pere.

ARGENTINE.

Qu'il arrive à propos !

ARLEQUIN.

Au contraire, il prend très-mal ſon temps.

PIERROT, *bas.*

Mahomet, gare la fenêtre.

ARLEQUIN, *tâchant de ſe raſſurer.*

C'eſt donc votre cher papa qui vient vous voir ?

LA PRINCESSE.

Oui, tous les jours il a cette complaiſance.

ARLEQUIN, *tremblant.*

J'en ſuis bien-aiſe, en vérité ; ſouhaitez-lui bien le bon jour de ma part.

LA PRINCESSE, *l'arrêtant.*

Quoi ! vous me fuyez déjà ?

PIERROT, *entraînant Arlequin, bas.*

La fenêtre eſt élevée de cent toiſes.

ARGENTINE, *arrêtant Pierrot.*

Le Génie de l'innocence veut auſſi me quitter ?

LA PRINCESSE, *attendrie.*

Le grand Mahomet dit qu'il m'aime; & il m'abandonne !

ARLEQUIN.

Non, Princeſſe de mon ame, arc-en-ciel de mon cœur.... Mais le Roi ſeroit ſurpris de me voir ici.... & dans le premier moment de ſa ſurpriſe...., il ne voudroit pas croire que je ſuis Mahomet : je ſerois obligé de punir mon beau-pere futur ; & il ne ſeroit pas galant de commencer la fête par-là.

PIERROT.

Voilà une bonne raiſon ; partons donc.

ARLEQUIN.

Dites à votre chepere ce qui m'a amené : préparez-le à me bien recevoir, quand je reviendrai. Je ſerai de retour dans un inſtant : je vais ſeulement prendre une taſſe de chocolat chez Jupiter.

ARGENTINE.

Et le Génie de l'innocence reviendra auſſi ?

PIERROT.

Oui, oui. Marchez donc vîte.

ARLEQUIN, *ſur la fenêtre.*

Mes complimens au papa.

SCENE VI.

ARGENTINE, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

Eh bien, Argentine! me blâmeras-tu présentement d'avoir refusé ma main & mon cœur au Roi Cassem?

ARGENTINE.

Je m'en garderai bien. Je vous félicite, au contraire, d'avoir conservé l'un & l'autre pour un Prophete, & pour un Prophete encore qui vous prouve la sincérité de ses vœux, en se faisant accompagner par le Génie de l'innocence. Voici le Roi.

SCENE VII.

LA PRINCESSE, ARGENTINE, LE ROI, PANTALON, SCAPIN.

LE ROI.

Embrassez-moi, ma chere fille.

LA PRINCESSE.

Ah, mon pere! prenez part à ma félicité. Mahomet a eu pitié de mes maux; il est venu me consoler lui-même.

SCAPIN.

Mahomet !

PANTALON.

Que veut dire ceci ?

LE ROI, *surpris.*

Ma fille ! êtes-vous bien éveillée ? Songez à ce que vous dites ; & ne me rapportez pas un ſonge pour une vérité.

LA PRINCESSE.

Non, Seigneur : mon bonheur eſt réel ; j'ai vu Mahomet : il m'a parlé de la façon la plus tendre : il m'a offert ſa main.

ARGENTINE.

Je l'ai vu auſſi ; il étoit accompagné du Génie de l'innocence, un Génie charmant.

LE ROI.

Pantalon, vous ne dites rien. D'où naît l'erreur de la Princeſſe ? Quel eſt le fourbe qui l'a ſéduite ?

PANTALON.

Je l'ignore, Seigneur ; vous me voyez dans le plus grand étonnement.

LE ROI, *furieux.*

Tu l'ignores, traître ; ne crois pas échapper à ma vengeance. Je t'ai confié la garde de ma fille ; je t'ai confié mon honneur & le ſien ; j'ai remis en tes mains ce que j'ai de plus cher au monde, & tu abuſes de ma confiance pour ouvrir les portes de la tour à un ſcélérat qui me déshonore ? Tremble :

je ſacrifierai à ma juſte vengeance, & toi & celui qui m'a conſeillé de laiſſer tomber mon choix ſur le plus indigne des mortels. Malheureux! vous étiez donc d'accord pour me percer le cœur ?

SCAPIN.

Seigneur, je vous jure....

LE ROI.

Tais-toi.

PANTALON.

Je proteſte que je n'ai ouvert les portes à perſonne.

LA PRINCESSE.

Eh ! Seigneur ! Mahomet a-t-il beſoin qu'on lui ouvre les portes ? Il eſt venu par les airs ; il eſt entré par la fenêtre ; & vous allez le voir revenir par la même route.

LE ROI.

Ah! fille trop crédule ! que je te plains ! Mais ce cimeterre ſaura me venger de l'infâme qui me déshonore ; il a beau ſe cacher, il ne m'échappera pas, & je laverai mon affront dans ſon ſang.

SCAPIN *met le ſabre à la main*

Seigneur, notre bras eſt à vous.

PANTALON.

Périſſe l'indigne mortel qui vous offenſe, & qui me fait paroître coupable à vos yeux. (*Pierrot fait des éclairs à la fenêtre.*)

LA PRINCESSE.

Voyez-vous ces éclairs ? Ce ſont les portes du Ciel qui s'ouvrent pour laiſſer ſortir Mahomet.

LE ROI.

Qu'il paroiſſe, le fourbe ; & ſa mort.... Ciel ! que vois-je ?

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ARLEQUIN, PIERROT.

Arlequin ſaute, Pierrot ſe campe ſur la fenêtre ; Scapin, Pantalon & le Roi, ſont étonnés. Ce dernier laiſſe tomber le ſabre de ſa main, & ſe proſterne. Arlequin, qui a d'abord eu peur, prend un air impoſant.

SCAPIN, *à part à Pantalon.*

MA robe ! & ma barbe !

PANTALON.

Comment cet impoſteur peut-il paſſer par la fenêtre ?

LA PRINCESSE.

Eh bien ! mon pere, doutez à-préſent de mon bonheur !

ARLEQUIN.

Quoi ! Prince, vous oſiez tourner votre épée

contre votre Prophete, & vous n'avez pas peur d'être changé en cornichon ?

LE ROI.

Grand Mahomet ! l'honneur que vous nous faites eſt ſi grand que je n'oſois m'en flatter. J'ai cru ma fille la dupe d'un fourbe ; mais je vois bien préſentement qu'à moins d'être notre Prophete, on ne peut franchir l'immenſité des airs.

ARLEQUIN.

Cet aveu me fait plaiſir. Et vous, ma divine Princeſſe, mon cher petit morceau de ſucre, vous avez dit à votre papa, que je voulois vous épouſer : que répond-il ?

LE ROI.

Que je ſuis pénétré de vos bontés, & que vous êtes le maître d'ordonner.

SCAPIN, *à part à Pantalon.*

Quoi, le fourbe auroit l'inſolence d'épouſer la Princeſſe !

PANTALON, *bas à Scapin.*

Il faut abſolument rompre ce mariage.

ARLEQUIN, *au Roi.*

Je ſuis content de vous : mais vous avez là deux ſuivants qui ſont incrédules ; demandez-leur ce qu'ils penſent de moi ? ils vous diront, je parie, que je ſuis un impoſteur.

LE ROI.

Ah ! Seigneur, cela n'eſt pas poſſible.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Oh, que ſi. Je connois les pélerins. Queſtionnez-les un peu; vous verrez que je ſais lire dans les cœurs.

LE ROI.

Vous l'ordonnez, j'obéis. (*à Pantalon & Scapin*) Que penſez-vous tous les deux de Mahomet, & de l'honneur qu'il me fait?

PANTALON.

Seigneur, ce n'eſt pas Mahomet.

SCAPIN.

C'eſt un fourbe, un ſcélérat.

LE ROI.

Quoi! n'avez-vous pas vu avec quelle agilité il a traverſé les airs?

PANTALON.

N'importe, Seigneur: je ne puis concevoir comment il a fait; il me ſurprend à la vérité, mais je ne le regarde pas moins comme un impoſteur, digne du dernier ſupplice, &...

LE ROI.

Arrêtez: vos blaſphêmes me font frémir. Seigneur, ils oſent douter; mais je vous demande grace pour eux, ne les puniſſez pas de leur aveuglement.

ARLEQUIN.

Par rapport à vous & à ma chere Princeſſe, je

veux bien leur pardonner; mais d'un ſeul mot, je vais les éclairer & les faire changer d'avis.

LE ROI.

Ah! je vous en ſupplie.

ARLEQUIN.

Vous allez voir, vous allez voir... (*à Scapin & Pantalon, il ſe met entr'eux*) Avancez ici... (*bas*) Vous êtes deux impoſteurs, vous le ſavez bien: cette robe & cette barbe le prouvent.

PANTALON, *bas.*

Impertinent!

SCAPIN, *bas.*

C'eſt toi qui es un impoſteur.

ARLEQUIN, *bas.*

Eh bien, oui, nous ſommes trois; qui vous le diſpute? Mais je ſuis un impoſteur plus adroit & plus heureux que vous; je veux en profiter.

PANTALON, *bas.*

Nous t'en empêcherons bien.

ARLEQUIN, *bas.*

Tout doucement: on me regarde ici comme le pere des croyants; j'ai la puiſſance en main: ſi vous ne faites pas ſemblant de me croire Mahomet, je dis au Roi les complots que vous aviez formés, & je vous fais empaler.

SCAPIN, *bas*

Empaler!

PANTALON, *bas.*

Oh ciel, empaler !

ARLEQUIN, *bas.*

Oui, empaler. A mes pieds, tout à l'heure : ou gare l'empalement.

SCAPIN, *à genoux, haut.*

Ah, grand Mahomet ! pardon & mille fois pardon.

PANTALON, *à genoux.*

Oui, nous ne pouvons douter préſentement que vous ne ſoyez notre grand Prophete.

ARLEQUIN, *fiérement au Roi.*

Eh bien, vous voyez.... (*à Pantalon*) baiſe ma main, (*à Scapin*) & toi, mon pied.

SCAPIN, *à part.*

Le frippon, comme il triomphe !

PANTALON, *à part.*

Patience ! ſi nous pouvons nous venger !

ARGENTINE.

Princeſſe, la fête eſt prête.

ARLEQUIN.

Quelle eſt cette fête ?

LA PRINCESSE.

C'eſt une danſe que mes femmes exécutent devant mon pere, toutes les fois qu'il vient me voir. Vous daignerez, j'eſpere, l'honorer de votre préſence.

ARLEQUIN.

Très-volontiers. (*Les Negres portent des carreaux ſur leſquels ſe placent, le Roi, la Princeſſe & Mahomet : ce dernier roule en s'aſſeyant, on le relève. Les Danſeuſes viennent préſenter des bouquets, & danſent. Tout-à-coup elles ſont interrompues par un guerrier.*

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, UN GUERRIER *entrant bruſquement, & avec la gauche emphaſe d'un faiſeur de récits.*

LE GUERRIER *au Roi.*

SEIGNEUR, ſi vous aimez la danſe, l'ennemi vous en prépare une qui ne ſera pas de paille. Il s'avance & répand par-tout le déſordre. Ah, quel déſordre! Des hommes qui vont ſe cacher, des femmes qui courent après, des chevaux qui galopent, tout cela qui prend le mords aux dents & tombe pêle-mêle. Ces femmes... ces chevaux... ces hommes... Ah, Seigneur!

Tout ce déſordre affreux eſt encor dans mon cœur!

Ouf! (*il veut tout peindre, comme cela ſe pratique parmi les faiſeurs de récits, & s'applique deux grands coups de poing dans l'eſtomac.*

ARLEQUIN.

Bon ! voilà le faiſeur de récirtitatif, pouffif.

LE GUERRIER.

Tant y a... ouf !... Seigneur, que... ouf !... l'enne-mi.... ouf !... (*il ramaſſe ſes forces, & dit fort vîte*) eſt aux pieds de la tour, & qu'il va donner l'aſſaut. (*Lazzis de peur, d'Arlequin & de Pierrot.*)

ARLEQUIN.

En voici bien d'une autre.

PIERROT.

Mahomet, détalons bien vîte.

LE ROI, *au Guerrier.*

Je vais dans l'inſtant donner mes ordres.

LA PRINCESSE *à Arlequin.*

Seigneur, avec votre ſecours, nous n'avons rien à craindre.

ARLEQUIN, *tremblant.*

Non ſans doute, pas plus que moi.

LE ROI.

Nous ſerons protégés par votre bras invincible.

ARLEQUIN.

Je vous le promets; ne laiſſez pourtant pas de vous battre de votre mieux.

LE ROI.

Seigneur, je ſerai digne de mon protecteur : Pantalon, Scapin, ſuivez-moi.

PANTALON.

Que je le plains de compter sur un pareil secours!

ARLEQUIN, *à part.*

Allons nous fourrer dans quelque coin où il n'y ait rien à risquer. Oh! les cartes ne m'avoient pas prédit cette batterie-là, & c'est fort mal à elles.

ACTE TROISIEME.

Chambre de la Princeſſe.

SCENE I.

ARLEQUIN, *ſeul.*

AHI ! ahi ! je crains bien de ne pas épouſer la Princeſſe ; ces diables de cartes ne ſeroient-elles pas auſſi ſorcieres qu'on le dit ? ... Aſſeyons-nous pour faire plus commodément nos petites réflexions ; auſſi-bien, ſuis-je fatigué du voyage. Voyons, raiſonnons. Il peut ſe faire que Caſſem fuira.... Oh oui, il fuira ; oui, il fuira.... (*il bâille*) Il peut ſe faire encore qu'il ne fuira pas.... car..., mais qu'eſt-ce que c'eſt ! voilà les réflexions qui font leur effet : elles m'endorment.... Oui, il fuira, ou il ne fuira pas, l'un ou l'autre.... Oh ! par ma foi, je ne puis plus réſiſter au ſommeil. Eh bien, il n'y a qu'à faire comme les héros des romans ou de l'opéra, qui s'endorment quand ils ſe trouvent dans une ſituation trop embarraſſante. D'ailleurs, je rêverai peut-être, & un ſonge n'eſt pas indifférent. (*il gliſſe au bas du carreau, s'endort, & dit, en rêvant :*) Oh oui, le Roi Caſſem fuira.... oui....il fuira pour me faire plaiſir.... il fuira.

SCENE II.

ARLEQUIN *endormi*, LA PRINCESSE *troublée.*

LA PRINCESSE.

Ah, puiſſant Mahomet, l'incrédule Caſſem a ri des ordres que mon pere lui a donnés en votre nom. Si vous ne volez à notre ſecours, tout eſt perdu.... Il dort.... Cette ſécurité devroit me raſſurer... mais je tremble pour mon pere, pour ſes Etats.... Mahomet!.... Je n'oſe troubler ſon ſommeil.... il le faut cependant. Grand Prophete!

ARLEQUIN, *rêvant.*

Caſſem fuira.

LA PRINCESSE.

Au contraire, il avance à grands pas vers la Tour, Tout cede à ſes coups, tout diſparoît devant lui.

ARLEQUIN, *rêvant.*

Ah! Princeſſe ſucculente! ſucculentiſſime!

LA PRINCESSE.

Quel bonheur! il s'occupe de moi!

ARLEQUIN.

Elle eſt à croquer.

LA PRINCESSE.

Ah! grand Mahomet!

ARLEQUIN.

C'eſt la plus jolie petite voiture, la plus douce, la plus commode !...

LA PRINCESSE, *ſurpriſe.*

Que dit-il ?

ARLEQUIN, *rêvant toujours.*

Oui, mon cabriolet.... la Princeſſe.... Muſco.... le Roi Caſſem ; oh ! il fuira. Pourſuivez-le donc ; vous voyez bien qu'il prend la fuite. Ah, ah ! comme il détale. (*il rit.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, PIERROT *ſe jette ſur Arlequin.*

PIERROT.

MAHOMET, l'ennemi ! l'ennemi !

ARLEQUIN, *troublé.*

Qui va-là ?

PIERROT.

L'ennemi.

ARLEQUIN.

Où eſt-il ?

PIERROT.

Il eſt victorieux au pied de la Tour.

LA PRINCESSE.

Oui, grand Prophete, tout eſt perdu, ſi vous ne nous ſecourez au plutôt.

ARLEQUIN *dans le plus grand déſordre, parlant tantôt à la Princeſſe, tantôt à Pierrot.*

Le cabriolet... ne tremblez pas, belle Princeſſe... eſt-il prêt ?.... Comptez ſur moi.... Suis-moi vîte.... Ah ! Monſieur Caſſem, on vous apprendra ! Je pars ; mais ſoyez tranquille, vous aurez de mes nouvelles. Adieu ; adieu.

SCENE IV.

LA PRINCESSE, ARGENTINE, *entrant toute effarée & toute échevelée.*

LA PRINCESSE.

QU'EST-CE, Argentine ? te voilà bien en déſordre.

ARGENTINE.

Ah ! Madame, que ne ſuis-je auſſi bavarde que mes camarades les confidentes ! j'aurois un beau récit à vous faire ; mais comme j'ai perdu aſſez de temps à ôter mon rouge & à déranger mes boucles, & que vous n'auriez peut-être pas la patience de m'écouter, je vous dirai tout uniment que nous

allons tomber dans les mains de votre ennemi. Votre amant vous abandonnera-t-il à ſon rival ?

LA PRINCESSE.

Ah ! chere Argentine, j'ignore le ſort qu'il me prépare : quel qu'il ſoit, allons le partager avec mon pere.

SCENE V.

CASSEM, IBRAHIM. *Une toile ſe leve : on voit la Tour ; des ſoldats ſont ſur le rempart ; l'armée ennemie défile ; enſuite Caſſem paroît avec ſon Confident.*

CASSEM.

IBRAHIM, me voilà enfin parvenu aux pieds de cette Tour qui dérobe à mes yeux la plus ingrate des Princeſſes ; mais bientôt, guidé par ma colere, je vais la punir de ſes injuſtes caprices. — La punir ! que dis-je ? à préſent que je ſuis auprès d'elle, je ſens mon courroux s'évanouir, & faire place à l'amour le plus tendre.

IBRAHIM.

Quoi, Prince ! vous ſeriez aſſez foible ?...

CASSEM, *d'un ton bien doucereux.*

Ah ! Ibrahim, la Princeſſe eſt ſi belle !

IBRAHIM.

N'importe : oubliez ſa beauté, pour ne vous ſouvenir que du mépris qu'elle a fait voir pour vous.

CASSEM.

Du mépris !

IBRAHIM.

Oui, Seigneur, du mépris. Vous chercheriez en vain à vous le déguiſer : vous ne le ſentez que trop dans le fond de votre cœur ; & votre honneur offenſé vous demande vengeance.

CASSEM.

Tu as raiſon. Soldats, préparez-vous à eſcalader cette Tour ; ſouvenez-vous que votre maître remet entre vos mains ſa gloire & ſa vengeance ; périſſent les ſoldats de Bahaman : que rien de ce qui vous réſiſtera n'échappe à votre fer ; mais reſpectez les jours de la Princeſſe & de ſon pere.

IBRAHIM.

Quoi, Seigneur ! ne ſauriez-vous triompher de votre foibleſſe ; & quitter cet air doucereux que vous reprenez toujours ? Fi ! que le ton françois ſied mal ſous un turban.

CASSEM.

Ibrahim, ne crains plus pour la gloire de ton Maître, je hais préſentement la Princeſſe autant que je l'ai aimée.

IBRAHIM.

Pourquoi donc ordonner qu'on épargne ſes jours, & ceux de ſon pere ?

CASSEM.

Pour me ménager le plaiſir de les voir à mes pieds ; pour y contempler mon ingrate, eſſayer de me fléchir, & le tenter en vain. Allons, braves ſoldats, encore une victoire, vous n'avez plus d'ennemis. (*il met le ſabre à la main, il donne le ſignal, on porte des échelles, on eſcalade la Tour, au bruit d'une muſique guerriere. Les troupes de Caſſem triomphent, jettent quelques morts, entrent dans la Tour, baiſſent le pont-levis, & conduiſent enchaînés, la Princeſſe, Pantalon, Scapin & le Roi Bahaman. Les ſoldats triomphants ſont d'un côté ; les autres ſont du côté oppoſé ; & déſarmés.*

SCENE VI.

CASSEM, IBRAHIM, BAHAMAN, ARGENTINE, LA PRINCESSE, PANTALON, SCAPIN.

CASSEM.

Eh bien! trop ingrate Princeſſe, vous voyez que le ciel eſt juſte : il vous jette dans les fers de ce même Roi, dont vous avez dédaigné la main & le trône. Craignez que je ne vous rende tous les maux que vous m'avez fait ſouffrir; tremblez que, guidé par la vengeance & par l'amour outragé...

LA PRINCESSE, *ſe jettant ſur le ſein de ſon pere.*

Ah, mon pere!

CASSEM, *à part.*

Ibrahim! elle ſoupire!

IBRAHIM.

Oui, Seigneur; mais c'eſt de dépit de ne plus vous voir à ſes pieds, & de ne pouvoir vous y accabler de ſes dédains.

BAHAMAN.

Barbare! qu'attends-tu pour aſſouvir ton injuſte vengeance? Délivre-nous bien vîte de l'horreur

de voir un monſtre qui abandonne ſes Etats, pour uſurper les miens, qui veut m'avilir & me traiter en eſclave, dans cette même Cour où je l'ai reçu en Roi. Frappe, & couronne tes forfaits.

CASSEM.

Vieillard téméraire, tu mérites en effet la mort que tu demandes avec tant d'audace; mais rends grace à la malheureuſe paſſion qui m'enchaîne au deſtin de ta fille. Oui, belle Princeſſe, votre vainqueur embraſſe vos genoux, & vous demande grace. Prononcez un ſeul mot, je rends à votre pere ſes Etats, je mets les miens à vos pieds.

LA PRINCESSE.

Prince, relevez-vous, & n'augmentez pas en vain la liſte des héros puſillanimes. Ma main & mon cœur ne peuvent être à vous: Mahomet, notre grand Prophete m'a demandé la préférence, il la mérite; gémiſſez tout bas, mais n'en murmurez point, ou craignez ſon bras vengeur.

CASSEM, *ſe relevant furieux.*

Mahomet a demandé votre main! Ah! l'impoſture eſt trop groſſiere, & me rend toute ma rage.

BAHAMAN.

Embraſſe-moi, ma fille: j'appréhendois que la crainte ne t'arrachât une foibleſſe; mais non, tu te montres digne de la protection du grand Prophete, qui ſans doute veut t'éprouver en ce moment.

PANTALON, *à part à Scapin.*

Helas! le fourbe a pris la fuite, après nous avoir précipité dans le plus grand des malheurs.

IBRAHIM.

Seigneur, juſques à quand voulez-vous vous laiſſer outrager?

CASSEM.

Ibrahim, c'en eſt fait, tu ne rougiras plus pour ton maître; il triomphe de lui-même. (*à la Princeſſe*) Et toi, qui, pour excuſer tes caprices, oſes profaner le nom de Mahomet, dis-lui d'arrêter mon bras qui va plonger ce fer dans le ſein de ton pere.

LA PRINCESSE *ſe jette entre les deux Rois, leve les yeux vers le ciel, & s'écrie en tremblant.*

Arrête! ah, Mahomet!

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ARLEQUIN *dans ſon cabriolet*, PIERROT *qui examine de loin ce qui ſe paſſe.*

ARLEQUIN, *en l'air.*

LE voici: alte-là; j'arrive à propos, à ce qu'il me paroît. Barbare, tu n'es pas attendri par une Princeſſe qui fait les beaux bras? (*Le parti de Caſſem eſt étonné, l'eſpoir renaît dans celui de Bahaman.*

Caſſem

Caſſem a le bras ſuſpendu quelque temps ; mais il ſe jette enfin tout éperdu ſur l'épaule de ſon confident.)

CASSEM.

Dieux ! que vois-je ?

LA PRINCESSE, *avec un air de joie.*

Nous triomphons, mon pere.

PANTALON, *bas à Scapin.*

Cet impoſteur augmente ſans ceſſe ma ſurpriſe.

SCAPIN, *bas.*

Paix : il nous eſt utile dans ce moment.

ARLEQUIN.

J'ai fait un petit ſomme exprès, pour donner le temps à la ſituation de devenir intéreſſante ; mais tremble, incrédule Caſſem : comment ! tu te donnes les airs de ne pas fuir, lorſque je te l'enyoye dire ? Non content de cela, tu veux épouſer ma Princeſſe, ou percer le cœur de ſon pere ? Attends, je vais te faire voir que tu ne perceras rien. Je diſpoſe du tonnerre, & je pourrois faire pleuvoir ſur toi un quarteron de foudres ; mais non, je veux prouver ma puiſſance, en te puniſſant avec les armes les plus viles. Meurs ; n'y manque pas au moins. (*il prend ſon pot à macaronis, & lui en caſſe la tête.*)

CASSEM, *en tombant dans les bras de ſon Confident.*

Seigneur, voilà qui eſt fait. Ibrahim, emporte-moi, pour qu'on ne me voie pas faire la grimace.

IBRAHIM, *entraînant Caſſem.*

Dieu ! faut-il, pour marquer votre pouvoir, qu'un Héros meure d'un coup de marmite !

SCENE VIII.

BAHAMAN, LA PRINCESSE, ARGENTINE, PANTALON, SCAPIN, PIERROT, TROUPES, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

SOLDATS, vous avez vu comme j'ai puni votre Roi ; mettez tous les armes aux pieds de la Princeſſe ; rangez-vous du parti de mon beau-pere futur ; conduiſez-les en triomphe dans leur palais, ou je vous réduits en pouſſiere avec ce foudre portager. (*il leur fait voir un chou.*) *On met les drapeaux aux pieds de la Princeſſe ; on ôte ſes fers ; on ſe proſterne devant Mahomet ; les vaincus ſe mêlent aux vainqueurs.*

LA PRINCESSE.

Ah ! grand Mahomet ! que ne vous dois-je point ?

ARLEQUIN.

Vous me devez votre cœur & votre main : dépêchez-vous d'acquitter la dette.

BAHAMAN.

Grand Prophete ! ordonnez.

ARLEQUIN.

Eh bien ! j'ordonne que vous alliez faire les apprêts de mon mariage ; je vais, en attendant, le communiquer dans le Zodiaque, & je ferai ſigner mon contrat par le Capricorne.

SCAPIN, *bas, à Pantalon.*

Suivez-moi : j'empêcherai bien que ce mariage ne s'acheve. (*Les Troupes conduiſent en triomphe & au ſon des inſtruments, la Princeſſe vers la ville. Arlequin continue ſa courſe dans les airs.*)

ACTE QUATRIEME.

La Scène repréſente un Bois.

SCENE I.

ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN.

Eh bien! Pierrot, n'a-t-on pas raiſon de dire, nul n'eſt Prophete en ſon pays? ſi j'avois reſté dans le mien, je ne paſſerois pas pour le grand Mahomet, & toi pour le Génie de l'innocence. Ah! ah! le plaiſant Génie.

PIERROT.

Eh, parbleu! pas plus plaiſant que Mahomet.

ARLEQUIN.

Le bon de l'affaire eſt, que j'épouſerai une belle Princeſſe.

PIERROT.

Moi, une Argentine qui eſt douce comme une petite chate ſans griffes.

ARLEQUIN.

En vérité, nous avons bien de l'obligation à ce

pauvre Muſco : dès que je ſerai Roi, je lui écrirai de venir me joindre, & je le ferai Maltôtier. Il eſcamote ſi bien, qu'il aura bientôt fait ſa fortune, s'il le veut.

PIERROT.

Oh ça, notre maître, ſongez que le peuple vous attend, & qu'il eſpere de voir arriver Mahomet dans tout ſon éclat. Comment ferez-vous ?

ARLEQUIN.

N'as-tu pas encore des bouts de bougie, & un reſte de poudre ?

PIERROT.

Je vous entends. Je vais préparer tout ce qu'il faut pour vous faire paroître avec pompe.

ARLEQUIN.

Où vas-tu ? Ne m'as-tu pas dit que le cabriolet étoit de ce côté ?

PIERROT.

Oui : mais j'ai laiſſé notre pacotille ici, dans un buiſſon où le cabriolet étoit ce matin.

ARLEQUIN.

Dépêche-toi : ſonge à faire quelque choſe de beau, & qui ſoit digne du Pere des Croyants ; entends-tu ? quelque choſe qui en impoſe.

PIERROT.

Comptez ſur moi.

SCENE II.

ARLEQUIN, *seul.*

Il est fort singulier que la poudre, les pétards, les fusées, qui, dans mon enfance, ont été la cause de mon malheur, servent ici à me faire passer pour un grand Prophete ; rien n'est plus drôle, en vérité. (*il rit.*) Allons, Mahomet, mon ami : tu as le vent en poupe, il faut en profiter, & faire une Madame Mahomet, avec des petits Mahométillons. Vîte, au cabriolet ! vîte, en bonne fortune !

SCENE III.

ARLEQUIN, SCAPIN, PANTALON.

SCAPIN, *arrêtant Arlequin.*

Alte-la !

PANTALON.

Où allez-vous comme cela, Monsieur le drôle ?

ARLEQUIN.

Drôle toi-même : te voilà bien familier avec un grand Prophete comme moi. Euh ! gare l'empalage !

SCAPIN.

Il n'eſt plus temps de trancher de l'important ; ton regne eſt paſſé, mon ami.

PANTALON.

Nous ſommes maîtres de ton cabriolet.

ARLEQUIN.

Tout de bon !

SCAPIN.

Oh ! tout de bon. Regarde, le voilà en notre pouvoir. (*on voit le cabriolet ſur le bord de la couliſſe.*)

ARLEQUIN.

Eh bien, mes chers amis, vous allez me le rendre, parceque je ſuis preſſé d'aller joindre la Princeſſe, & que je ne puis y aller à pied.

PANTALON.

Plus de cabriolet pour toi, Monſieur le faquin.

SCAPIN.

Plus de Princeſſe.

PANTALON.

Plus de trône.

ARLEQUIN.

Ah ! je ſuis en trop beau chemin, & il y auroit de la cruauté à m'arrêter.

SCAPIN.

Ne voilà-t-il pas un joli Mahomet ?

ARLEQUIN.

Auſſi joli que toi, qui voulois te mahométiſer.

PANTALON.

Scélérat!

SCAPIN.

Impoſteur!

ARLEQUIN.

Tout doucement, je n'ai fait que vous gagner de vîteſſe.

PANTALON.

Oui; mais nous agiſſions pour le bien de l'Etat.

ARLEQUIN.

Et moi j'agiſſois pour mon bien.

PANTALON.

Tu voulois nous faire empaler! nous allons te faire jetter dans le *ganchou*.

ARLEQUIN.

Dans le ganchou! quelle bête eſt cela?

SCAPIN.

C'eſt une eſpece de puits tapiſſé avec des lames de raſoirs, de ſabres, & avec des crochets bien pointus.

ARLEQUIN, *tremblant.*

Ah! quelle invention diabolique! celui qui a imaginé ce ganchou auroit dû y être jetté le premier.

PANTALON.

Tu n'auras pas l'avantage d'arriver au fond, parceque tu reſteras en détail ſur la route.

ARLEQUIN.

Oh Dieux ! quelle différence de ce ganchou avec le trône & le lit de la Princeſſe qui m'attendoient ?

SCAPIN.

En effet, il y a quelque différence.

ARLEQUIN.

Ne me perdez pas, je vous prie ; je vous demande grace, & je me jette à vos genoux.

PANTALON.

Ah, ah ! te voilà à nos pieds ! chacun à ſon tour.

SCAPIN.

Voyez comme Mahomet a bonne grace dans cette poſture.

PANTALON.

Rappelle-toi que tu m'as forcé à baiſer ta main.

SCAPIN.

Et moi, ton pied.

ARLEQUIN.

Eh, mes amis ! je vous baiſerai... tout ce que vous voudrez, qu'à cela ne tienne.

PANTALON.

Non, Monſieur Mahomet, Monſieur le grand Prophete, vous ne baiſerez rien ; mais vous ſerez jetté dans le ganchou.

ARLEQUIN.

Ah, maudit cabriolet, où m'as-tu conduit ?

SCAPIN.

Allons vîte avertir le Roi.

ARLEQUIN.

Miſéricorde ! eh ! Monſeigneur Scapin, Monſeigneur Pantalon, ayez pitié de moi.

PANTALON.

Point de quartier : tu ſeras jetté dans le ganchou.

ARLEQUIN.

Quoi, toujours ce malheureux ganchou ! faiſons nos conventions : rendez moi mon cabriolet ; laiſſez-moi épouſer la Princeſſe, & monter ſur le trône, je vous fais Gouverneurs de cinq à ſix Provinces.

SCAPIN.

Bon, bon ! nous crois-tu aſſez ſimples pour nous fier à un fourbe ?

ARLEQUIN.

J'en jure... foi de Bergamaſque.

PANTALON, *ſurpris.*

Foi de Bergamaſque !

SCAPIN, *ſurpris.*

Eh ! comment as tu dit ?

ARLEQUIN.

Foi de Bergamaſque, parceque Bergame eſt préciſément tout le contraire de la Normandie ; on n'y manque jamais de parole.

SCAPIN.

Et tu es de Bergame ?

ARLEQUIN.

Sans doute.

SCAPIN.

A d'autres. Tu as découvert que j'étois de Bergame, moi, & pour me fléchir, tu te dis de mon pays.

ARLEQUIN.

Non, le diable m'emporte ; je ſuis vrai Bergamaſque.

PANTALON, *à part, affecté.*

Ecoutons ; ceci peut devenir fort intéreſſant pour moi.

ARLEQUIN.

Voyons : parle.

SCAPIN.

Soit : pourquoi cela ?

ARLEQUIN.

Je cherche à renouer connoiſſance avec ta voix ; parle encore plus haut.

SCAPIN.

Eh bien ! la reconnois-tu ?

ARLEQUIN.

Je crois que oui. Depuis quand as-tu quitté ta patrie ?

SCAPIN.

Depuis vingt ans.

ARLEQUIN.

Et moi auſſi. Quelle aventure t'en a chaſſé ?

SCAPIN.

Une eſpiéglerie d'enfant.

ARLEQUIN.

Pourſuis.

PANTALON, *à part.*

O ciel ! ſe pourroit-il !

SCAPIN.

Je m'amuſois avec un petit poliſſon de mon âge, à faire des petards, des fuſées ; le feu gagna les rideaux, les matelas...

ARLEQUIN.

Enſuite la tapiſſerie, le plancher ?

SCAPIN.

Oui. Je pris la fuite d'un côté, mon camarade de l'autre.

ARLEQUIN.

Voilà préciſément mon hiſtoire : embraſſe-moi, mon cher ami.

SCAPIN.

Quoi ! tu es le petit poliſſon en queſtion ? Ah ! quel bonheur ! quelle joie ! (*il ſaute de joie*)

PANTALON, *à part.*

Ah, ciel ! que mon cœur partage bien leur ſatisfaction !

ARLEQUIN, *gravement à Scapin qui ſaute toujours.*

Doucement, doucement : où as-tu vu faire une

reconnoiſſance en ſautant, en danſant ? Il faut la rendre d'une façon pathétique.

SCAPIN.

J'ai tort ; je me ſuis laiſſé entraîner par le premier mouvement de la nature.

ARLEQUIN.

Eh bien, apprends à être moins naturel. Faiſons les choſes dans les regles. (*Ils ſe campent vis-à-vis l'un de l'autre*) Vous êtes de Bergame ?

SCAPIN.

Oui, Seigneur.

ARLEQUIN.

Eh, depuis quand, Seigneur, avez-vous abandonné votre patrie ?

SCAPIN.

Depuis vingt ans, Seigneur.

ARLEQUIN.

Et moi auſſi, Seigneur.

SCAPIN.

Et par quelle raiſon votre Seigneurie a-t-elle été obligée ?....

ARLEQUIN.

Ah ! ma Seigneurie frémit en y penſant, & ne pourra s'exprimer que par des mots entrecoupés !.... N'importe, ce que je dirai deviendra plus touchant.... Poudre....

SCAPIN.

Pétards....

ARLEQUIN.

Fusées....

SCAPIN.

Feu....

ARLEQUIN.

Lit....

SCAPIN.

Paillasse....

ARLEQUIN.

Matelas....

SCAPIN.

Tapisserie....

ARLEQUIN.

Plancher....

SCAPIN.

Fumée....

ARLEQUIN.

Fuite....

SCAPIN.

A droite....

ARLEQUIN.

A gauche....

SCAPIN.

Ah! mon ami!

ARLEQUIN.

(*Ils se précipitent l'un sur l'autre.*)

Mon cher ami!

PANTALON *attendri, ſe jette entr'eux.*

Doucement.

ARLEQUIN, *en colere.*

Doucement vous-même. On n'a jamais interrompu une reconnoiſſance ; c'eſt couper le fil de l'intérêt.

PANTALON.

Je prévois que je vais faire une reconnoiſſance beaucoup plus pathétique.

ARLEQUIN.

Oh, peſte ! ceci fait une différence ! Voyons.

PANTALON.

Apprenez que je ſuis auſſi de Bergame.

SCAPIN.

Eſt-il poſſible ? O ciel !

PANTALON.

Sachez encore que votre hiſtoire a beaucoup de rapport avec une aventure qui m'intéreſſe infiniment.

ARLEQUIN.

Eſt-il bien vrai ?

PANTALON.

Comment vous appellez-vous ?

SCAPIN.

On me nomme ici Scapin ; mais à Bergame, j'étois connu ſous le nom de Briguello.

PANTALON.

Mon cœur ne peut ſuffire à toute ſa joie. Il eſt pénétré de... ah, quel bonheur!

ARLEQUIN, *bas.*

Vous verrez qu'ils vont ſe trouver fils & pere, pere & fils; je ſens cela. C'eſt à preſent que je devrois pleurer, mais non, il faut attendre le ſignal.

SCAPIN *à Pantalon.*

Vous paroiſſez ému, Seigneur.

PANTALON.

Ah! ce n'eſt pas ſans raiſon, ſachez...

SCAPIN.

Quoi?

PANTALON.

Que l'on m'appelle ici Pantalon.

SCAPIN.

Je le ſais bien.

PANTALON.

Mais qu'à Bergame on me nomme Stephanello.

SCAPIN.

Ah! mon pere!

PANTALON.

Ah! mon fils!

ARLEQUIN.

Par conſéquent vous êtes mon parrain: ah! mon parrain!

PANTALON.

Ah! mon filleul!

ARLEQUIN.

Attendez, attendez : il faut faire les choſes dans les regles. Tirons les mouchoirs. Oh, diable ! j'oublie que je n'en uſe point.

SCAPIN, *lui donnant un petit chiffon.*

Tiens, je te prête celui-là.

PANTALON.

Nous voilà prêts.

ARLEQUIN.

Pleurons tous enſemble ſur un ton muſical, en nous embraſſant. Un, deux, trois, quatre ; partez. Ah ! ah ! ah ! (*ils ſanglotent*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, ARGENTINE.

ARGENTINE.

QUE vois-je ? Le grand Mahomet qui fond en larmes, avec le Seigneur Pantalon & le Seigneur Scapin !

SCAPIN.

Ah ! Mademoiſelle, pleurez auſſi.

ARGENTINE.

Moi, pleurer ? je n'en ferai rien. Ah, qu'ils ſont drôles ! (*elle rit aux éclats*)

PANTALON.

Ah ! vous n'y tiendrez pas, quand vous saurez que nous faiſons une reconnoiſſance.

ARGENTINE, *attendrie.*

Une reconnoiſſance ! Ah ! que cela eſt touchant !

SCAPIN.

Vous voyez un pere ! un fils !

PANTALON.

Un parrain ! un filleul !

SCAPIN.

Nous ſommes tous de Bergame.

ARLEQUIN, *à part.*

Chut : il ne faut pas l'inſtruire.

ARGENTINE.

Oh, vous pouvez parler : je ſuis de Bergame auſſi, moi.

PANTALON.

De Bergame ?

ARLEQUIN.

Paix : il y a ici quelque choſe de nouveau. Et de quelle famille êtes-vous ?

ARGENTINE.

De la famille de Battochio.

ARLEQUIN.

Que me dites-vous-là ?

ARGENTINE.

Je ſuis Argentine Battochio.

ARLEQUIN.

Commencez à tendre les bras.

ARGENTINE.

Pourquoi cela ?

ARLEQUIN.

Pour m'embraſſer.

ARGENTINE.

La raiſon ?

ARLEQUIN.

Parce que je ſuis Arlequin Battochio.

ARGENTINE *ſe précipite dans ſes bras, en courant.*

Ah ! mon frere !

ARLEQUIN, *l'arrête.*

Tout beau : vous n'avez pas filé cette reconnoiſſance ; il faut y mettre des pauſes, des temps ; il doit y avoir des *points* ici.

ARGENTINE.

Eh bien ! recommençons.

ARLEQUIN.

Oui : faiſons une reconnoiſſance à quatre. A vous, (*à Scapin & Pantalon.*)

SCAPIN, *d'un côté du Théâtre avec Pantalon.*

Oh ! tendreſſe !

PANTALON.

Oh ! nature !

ARGENTINE, *d'un autre côté avec Arlequin.*

Ah ! mon frere !

ARLEQUIN.

A.... ah !.... ah !.... ah !.... ma ſœur !

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, PIERROT.

PIERROT, *en colere.*

QUOI ! mon maître embraſſe ma maîtreſſe !.... (*il s'appaiſe tout d'un coup, en examinant le tableau.*) N'importe, ils font un beau tableau. (*bas à Arlequin*) Apprenez....

ARLEQUIN.

Tu peux parler haut : nous ſommes tous amis.

PANTALON.

Tous parents.

SCAPIN.

Tous compatriotes.

ARGENTINE.

Tous de Bergame.

PIERROT.

Oh ! oh ! Eh mais, je ſuis de Bergame auſſi.

ARLEQUIN.

Tant mieux. Arrange-toi avec Argentine, pour te trouver ſon oncle ou ſon neveu.

PIERROT.

Oh, que non ! je ne ſuis pas ſi niais : je ne pourrois plus être ſon mari.

PANTALON.

Il a raiſon.

ARLEQUIN.

Décampez bien vîte : (*à Pierrot*) toi, pour préparer mon cabriolet ; (*à Argentine*) toi, pour entretenir la Princeſſe dans l'idée où elle eſt ſur mon compte, & dans l'amour qu'elle a pour moi.

SCENE VII.

PANTALON, ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN, *gravement.*

Et nous, renouvellons la fameuſe journée du *Tirlonvirat ;* premierement, je me fais Roi : mon parrain, qui a un air vénérable, impoſant, ſera Viſir.

SCAPIN.

Et moi ?

ARLEQUIN.

Toi? voyons. Tu m'as l'air de cacher un coquin ſous une mine hypocrite ; je te fais Muphti. Etes-vous contents ?

PANTALON.

Je le ſuis beaucoup.

SCAPIN.

Et moi auſſi : j'ai mon vrai lot.

SCENE VIII.

SCAPIN, PANTALON, PIERROT.

Une toile ſe leve : on voit un Trône élevé dans les cours du Palais. Le peuple eſt aſſemblé pour attendre Mahomet ; le Roi, la Princeſſe, Argentine, ſont aux pieds du Trône ; Mahomet s'annonce de loin par des éclairs.

PANTALON.

SEIGNEUR, nous vous annonçons le grand Mahomet : nous l'avons vu dans ſon char tout éclatant de lumiere, (*Ici Mahomet paroît dans les airs ; ſon cabriolet eſt entouré de petites bougies ; un cercle de lumiere entoure ſa tête ; on peut y joindre quelques pétards & quelques fuſées.*

CHŒUR DU PEUPLE.

Cent fois honneur au puiſſant Mahomet,
A ſon Génie, à ſon cabriolet.

LA PRINCESSE.

Je le vois ce grand Prophete
Qui ſe balance dans les airs ;
Il eſt précédé des éclairs.
Qu'avec moi chacun répete :

LE CHŒUR.

Cent fois honneur au puiſſant Mahomet,
A ſon Génie, à ſon Cabriolet.

ARGENTINE.

Pour faire éclater ſa gloire,
Il n'a pas beſoin de canon ;
Armé d'un pot à macaron,
Son bras commande à la victoire.

LE CHŒUR.

Cent fois honneur au puiſſant Mahomet,
A ſon Génie, à ſon Cabriolet.

Arlequin deſcend de ſon cabriolet ; Pierrot monte dedans, & part.

ARLEQUIN.

Eh bien ! tout eſt-il prêt pour la cérémonie matrimoniale ? La Princeſſe eſt ſi belle, qu'il eſt permis à Mahomet d'être impatient.

BAHAMAN.

Seigneur, ne pouvant exprimer combien nous ſommes ſenſibles à l'honneur que nous recevons,

permettez que nous faſſions du moins éclater notre joie par des fêtes dignes de vous. En attendant, daignez monter, avec ma fille, ſur mon Trône, & recevoir les premiers hommages de mon Peuple. (*Le Peuple danſe, & vient, au ſon des cimbales, tomber aux pieds de Mahomet.*)

PREMIERE SUITE
DU
CABRIOLET VOLANT,
OU
ARLEQUIN
CRU FOU, SULTANE ET MAHOMET;
DRAME
PHILOSOPHI-COMI-TRAGIQU'-EXTRAVAGANT,
EN TROIS ACTES, ET EN PROSE,
Orné de Diversissements dans tous les genres.

PERSONNAGES.

Le Roi BAHAMAN.
Le Roi CASSEM.
La PRINCESSE.
ARGENTINE.
ARLEQUIN.
PIERROT.
PANTALON.
SCAPIN.
Un MÉDECIN François.
Un MÉDECIN de Chiens.
Un DANSEUR.
Un MUSICIEN.
Un BEL ESPRIT.
Troupe de SOLDATS.
PEUPLE.

La Scène eſt dans les cours du Palais.

PREMIERE SUITE
DU
CABRIOLET VOLANT,
OU
ARLEQUIN
CRU FOU, SULTANE ET MAHOMET;
DRAME
PHILOSOPHI-COMI-TRAGIQU'-EXTRAVAGANT.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, *ſeul. Il paroît, en s'enveloppant dans ſa robe, comme un homme effaré, & regarde derriere lui en tremblant.*

OUF! depuis que j'ai tué le Roi Caſſem d'un coup de marmite, je crois avoir l'eſprit de ce Prince ſur mes talons. S'il m'apparoît, je ſais bien ce que je

ferai; je lui demanderai des nouvelles de l'autre monde. Cela l'amuſera peut-être, & l'empêchera de me tordre le cou. (1)

SCENE II.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *dans la couliſſe, d'une voix forte.*

LAISSEZ, laiſſez faire, il faudra bien qu'il vienne, je le traînerai plutôt par les oreilles.

ARLEQUIN.

Ah! voilà l'eſprit. Il eſt ſingulier que tous les revenants aient la voix enrouée; apparemment qu'ils s'enrhument, en traverſant le Styx.

SCAPIN.

Je vous l'amenerai, vous dis-je, mort ou vif.

(1) J'étois déjà fort lié avec M. Ducis, lorſqu'il travailloit à ſa Tragédie d'*Amlet*; je lui dis, en plaiſantant, que j'en ferois la Parodie. Il me le conſeilla : auſſi a-t-il été le premier à rire des traits qui, dans ma Piece, ont quelque rapport avec la ſienne. M. Saurin & M. Sedaine, & quelques autres, l'ont imité. Si mes plaiſanteries euſſent pu bleſſer des Ecrivains vraiment eſtimables, je ne me les ſerois point permiſes, ou je n'aurois pas eu la moindre peine à les ſacrifier toutes.

ARLEQUIN, *tremblant.*

Oh ! pour vif, je t'en défie. (*il voit ſon ombre; lazis de peur*) Ah ! voilà l'ombre du Roi Caſſem.

SCAPIN.

Qu'as-tu ? Pourquoi trembles-tu ?

ARLEQUIN.

Ne vois-tu pas ?

SCAPIN.

Quoi !

ARLEQUIN.

Cette ombre qui me pourſuit ſans ceſſe ?

SCAPIN.

Imbécille ! ne vois-tu pas toi-même que c'eſt la tienne ?

ARLEQUIN *fait des lazis pour éprouver ſi ce qu'il voit eſt effectivement ſon ombre.* (*il rit.*)

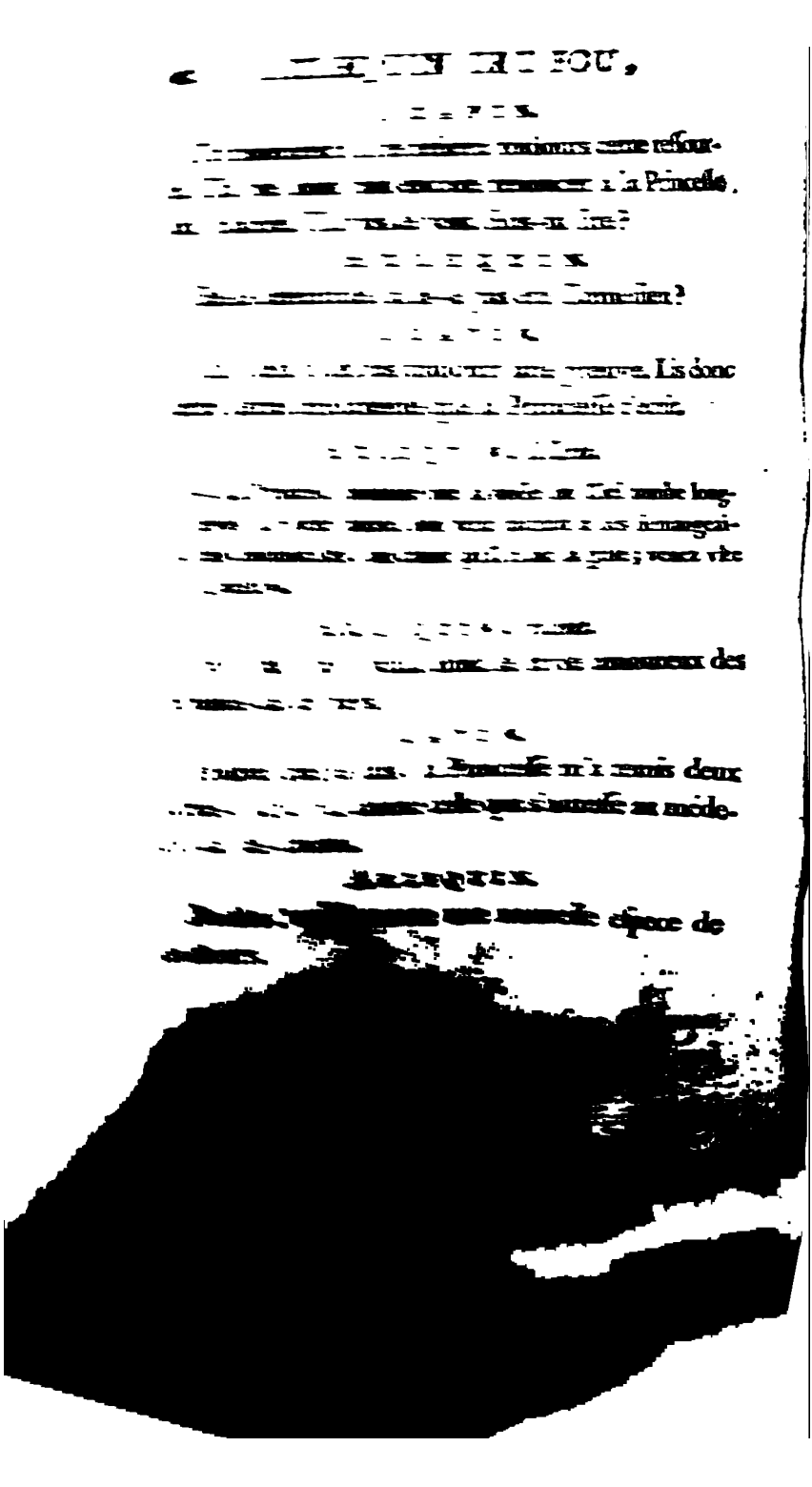
Tu as raiſon : ah, que je ſuis bête d'avoir peur de mon ombre !

SCAPIN.

Il n'eſt pas temps de rire. Le Roi Caſſem n'eſt pas encore mort, ſes troupes ſont réunies auprès de lui. Il demande une entrevue au Roi Bahaman, & il offre de lui prouver que ſon Mahomet n'eſt qu'un impoſteur.

ARLEQUIN.

Oui ! il le prend ſur ce ton-là ! eh bien, je m'en vais remonter ſur mon cabriolet, & prendre la fuite.



[illegible]

[illegible] ressour-
[illegible] à la Princesse.
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] Lis donc
[illegible]

[illegible]

[illegible] long-
[illegible] ; venez vite
[illegible]

[illegible]

[illegible] des
[illegible]

[illegible]

[illegible] deux
[illegible] au méde-
[illegible]

[illegible]

[illegible] espece de
[illegible]

ARLEQUIN, *lit.*

« La Princeſſe deſire que le grand Mahomet ne repoſe
« jamais ſes pieds que ſur le plus beau tapis de Turquie, &
« qu'il ſoit continuellement aſſis ſur le trône du bonheur.
« Elle le prie de triompher tout-à-fait du Roi Caſſem, afin
« qu'elle ſoit inceſſamment unie au grand Mahomet par
« le Génie de la félicité, & que les Houris ſoient toutes
« jalouſes de ſon ſort. »

A la bonne heure ! voilà une lettre qui eſt plus engageante que celle où il eſt queſtion d'un toutou qui a la gale. Allons, puiſque la Princeſſe le veut, il faut prendre courage, & tâcher de confondre mon rival. Ohé ! Pierrot, Pierrot !

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, PIERROT.

PIERROT.

COMME vous gueulez, Monſieur Mahomet !

ARLEQUIN.

Vîte, vîte ! cours atteler le cabriolet, & remplis-
le [illegible]mîtes de fonte. Je vois bien que les tirli-
[illegible]pays ont la tête dure.

SCENE IV.

ARLEQUIN, SCAPIN, PANTALON.

PANTALON, *un mouchoir à la main.*

AH, mon cher filleul !

ARLEQUIN.

Eh bien, mon cher parrain !

PANTALON.

Faut-il que nous ayons fait une reconnoiſſance ſi touchante, pour n'en avoir que plus de chagrin en te voyant mourir ?

ARLEQUIN.

Mourir ! oh, mourir ! cela paſſe la raillerie. N'ai-je pas mon cabriolet ?

PANTALON.

Hélas ! il n'y faut plus compter. Le Roi Caſſem a dit au Roi Bahaman que cette machine faiſoit ſeule tout le pouvoir de ſon fourbe. Bahaman a réſolu de faire arracher les reſſorts du cabriolet & de l'enfermer dans ſon appartement. Il dit que c'eſt un moyen ſûr pour ſavoir ſi ſon gendre prétendu eſt réellement Mahomet ou bien un ſcélérat.

ARLEQUIN.

Eh ! mes amis, faites enſorte de rattraper ce cher reſſort.

SCENE

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, PIERROT.

PIERROT, *accourant.*

AH! notre maître, nous sommes perdus, le cabriolet!...

ARLEQUIN.

Eh bien, le cabriolet!...

PIERROT.

Les ressorts sont enlevés. Et voici le Roi Bahaman. (*on entend une fanfare*)

ARLEQUIN.

Que devenir sans mon cher cabriolet? où me fourer?

SCAPIN.

Allons, mon ami, mon ancien camarade, il faut payer d'effronterie.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI BAHAMAN, LA PRINCESSE, ARGENTINE, SOLDATS.

LE ROI.

GRAND Mahomet, votre rival vous accuse d'être un fourbe. Il m'a demandé une entrevue dans laquelle il offre de prouver ce qu'il avance. Je l'ai accordée, parceque je ne doute point que le grand Prophete ne manifeste toute sa puissance.

LA PRINCESSE.

Grand Mahomet! laissez-vous toucher par mon amour, par mes larmes; & réduisez en poudre votre indigne rival. Si ce n'est par tendresse pour moi, que ce soit du moins pour m'épargner l'horreur de lui donner une main qui vous étoit destinée.

ARLEQUIN *tremblant.*

Rassurez-vous, mon cher petit morceau de sucre. Vous voyez à ma contenance, que je n'ai pas peur.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN HÉRAUT.

LE HÉRAUT.

SEIGNEUR, le Roi Caſſem approche.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI CASSEM, *la tête enveloppée, & porté ſur pluſieurs étendards.*

ARLEQUIN.

DIS-MOI, Tirliran, pourquoi n'es-tu pas mort, lorſque j'ai député du haut des airs une marmite pour te l'ordonner ?

CASSEM.

Pourquoi, ſcélérat ? Pour prouver la mal-adreſſe du prétendu Mahomet, pour démaſquer un fourbe, pour le punir.

ARLEQUIN.

Voilà mes vrais Tirlirans de théâtre, qu'on tue, & qui ſe portent bien un inſtant après.

CASSEM, *se levant.*

Roi Bahaman, je veux confondre l'imposteur à vos yeux, & en présence de nos deux armées; je lui fais l'honneur de me mesurer avec lui.

PANTALON, *bas à Arlequin.*

Allons, anime-toi.

SCAPIN, *bas.*

Du courage.

ARLEQUIN, *bas.*

Du courage! du courage! tu sais bien que nous sommes tous poltrons dans notre famille.

CASSEM, *jettant son gant.*

Tiens: je te jette au nez le gage du combat.

ARLEQUIN, *s'animant.*

Sanguoidimi! faire un pareil affront au nez de Mahomet!... Messieurs, a-t-il en effet touché mon nez?

PIERROT, *à part.*

Allons Pierrot, mon ami, il faut prouver que tous les Génies ne sont pas des bêtes.

BAHAMAN, *ironiquement.*

Quoi! le grand Mahomet se laisse insulter!

LA PRINCESSE.

Ah! s'il étoit en effet Mahomet, s'il lisoit dans mon cœur!

CASSEM.

C'est moi qui vois malgré vous ce qui s'y passe; le dépit d'avoir été trompée, votre orgueil offensé,

rien ne vous guérit d'une folle paſſion ; & mon cœur mille fois plus foible que le vôtre, ne peut ceſſer de vous adorer ; mais je vais goûter un plaiſir infini à vous prouver l'indignité de votre choix.

ARLEQUIN, *à part.*

Ahi ! ahi ! ne pourrai-je trouver aucun endroit pour m'échapper ? Il ne me faut pas beaucoup de place, on eſt ſi petit quand on a peur.

PIERROT *eſcamotte la batte d'Arlequin, paſſe derriere tout le monde, enleve le ſabre de Caſſem, met la batte à la place, & porte le ſabre à Arlequin, en lui diſant tout bas :*

Voilà de quoi faire Mahomet.

ARLEQUIN, *à part.*

Ah, le plus charmant des Génies ! donne.

CASSEM.

Viens, malheureux, viens recevoir la mort.

ARLEQUIN.

Sanguoidimi ! la moutarde me monte au nez. Princeſſe de mon ame, vous Bahaman, mon futur beau-pere, & vous peuple & ſoldats, ſoyez témoins d'un tour... digne d'un eſçamoteur céleſte... & vous allez voir ce que vous allez voir. Sou ! ſou ! preſto ! partez muſcade.

CASSEM, *voulant mettre le ſabre à la main, trouve la batte à la place.*

Eſt-il poſſible ? O ciel !

BAHAMAN.

Je suis presque aussi surpris que lui.

LA PRINCESSE.

Eh bien, mon pere, avois-je tort de conserver mon cœur au digne objet qui l'a charmé ?

PEUPLE ET SOLDATS.

Vive, vive Mahomet !

ARLEQUIN.

Approche donc, afin que Mahomet te fasse l'honneur de te tuer tout-à-fait, pour t'apprendre à vivre.

CASSEM.

Bahaman, peuple, soldats, écoutez-moi à mon tour. J'ignore quels sont les charmes dont se sert l'imposteur ; mais il n'en est point qui tienne contre la bravoure & contre l'amour offensé ; je soutiens que mon rival est un fourbe, & pour le prouver, j'offre de me battre avec lui, malgré l'inégalité de nos armes ; défends-toi, malheureux.

ARLEQUIN, *à part.*

Il a le diable au corps.

SCAPIN, *bas.*

Ferme.

PANTALON, *bas.*

Avance.

PIERROT, *bas.*

Allons donc, Mahomet.

CASSEM.

Tu fuis, lâche? (*il déſarme Arlequin, l'aſſomme à coup de batte, & le pourſuit à grands coups de pied dans le derriere.*)

LA PRINCESSE, *bas.*

Ah! ma chere Argentine, conçois-tu les maux qui me menacent?

CASSEM.

Ingrate, rougiſſez, & ne pleurez pas.

BAHAMAN.

Qu'on pourſuive le ſcélérat, qu'on le jette dans un cachot; & vous, Caſſem, ſoyez ſûr que d'abord après ſon ſupplice, je réparerai mes torts en vous uniſſant à la Princeſſe. (*tous défilent en ordre*)

ACTE SECOND.

La Scène repréſente une Priſon.

SCENE I.

ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN, *appuyé ſur une table auprès d'une lampe; Pierrot aſſis à terre, boit & mange.*

Tu es bien heureux, le chagrin ne t'ôte pas l'appétit.

PIERROT.

Que voulez-vous? il faut bien ſe conſoler.

ARLEQUIN.

Comment t'a-t-on permis de reſter avec moi?

PIERROT.

Grace à mon air idiot, on m'a cru la dupe & non pas le complice de mon maître.

ARLEQUIN.

J'ai vu une infinité de gens réuſſir dans le monde, en s'y donnant un air bête. Sors, informe-toi, ſans faire ſemblant de rien, ſi je ſuis condamné au ganchou, & tu viendras m'inſtruire.

PIERROT.

Allons.

ARLEQUIN.

Attends, attends; & ſi je ſuis condamné, comment m'annonceras-tu cette nouvelle?

PIERROT.

Eh! parbleu, comme on annonce une mauvaiſe nouvelle, en pleurant, en ſanglotant. Tenez: voulez-vous voir ſi j'aurai bonne grace? Ah! ah!

ARLEQUIN.

Voilà préciſément ce qu'il ne faut pas. C'étoit bon autrefois; mais à préſent on a trouvé une façon bien plus touchante.

PIERROT.

Oh! je ne ſavois pas cela. Voulez-vous bien me la montrer cette façon touchante?

ARLEQUIN.

Ecoute: admire, & profite. Si je dois mourir, tu caſſeras trois bouteilles, à la porte de ma priſon.

PIERROT.

Ah! trois bouteilles, quel dommage! ſi du moins je les vuidois!

ARLEQUIN.

Fais comme tu voudras.

PIERROT.

A la bonne heure; mais encore une fois, pourquoi ces trois bouteilles?

ARLEQUIN.

Tu verras, tu verras l'effet que ces trois bouteilles produiront.

SCENE II.

ARLEQUIN, *seul.*

Me voilà seul! que faire?... Parbleu te voilà bien embarrassé? Il n'y a qu'à imiter tous les illustres prisonniers, réfléchir à haute voix, & débiter des moralités sur la virlicircissitude des choses humaines... Hier j'ai tué un Roi à coups de marmite; j'étois Roi moi-même, j'épousois une belle Princesse. Aujourd'hui, le Roi que j'ai tué hier, me donne cent coups de pied dans le derriere, épouse ma maîtresse, & me voici en prison.... Ah! si les virlicircissitudes humaines pouvoient mettre ce soir mon ennemi à ma place, & me remettre à la sienne, elles feroient un grand coup; mais non: elles n'en feront rien. Ce seroit folie de l'espérer... Cependant on voit tous les jours des choses plus extraordinaires; & les virlicircissitudes ne sont pas pour rien des virlicircissitudes.

SCENE III.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN.

AH ! mon ami, que je ſuis fâché de te voir en priſon !

ARLEQUIN.

Et moi d'y être.

SCAPIN.

Du moins j'ai à t'annoncer une conſolation. La Princeſſe me ſuit.

ARLEQUIN, *froidement.*

Je ſavois cela.

SCAPIN.

Comment tu ſavois cela? Et les portes, les verroux, les ſentinelles?

ARLEQUIN.

Bagatelles : depuis quelque temps toutes les Princeſſes qui ſavent vivre ne manquent pas d'aller voir leurs amants, quand ils ſont en priſon. Elles paſſent apparemment par le trou de la ſerrure.

SCAPIN.

La Princeſſe entre : en confident diſcret, je te laiſſe & vais faire ſentinelle.

SCENE IV.

LA PRINCESSE, ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARLEQUIN.

PRINCESSE de mon ame, je vous demande bien excuſe de toutes les impoſtures que j'ai faites pour obtenir votre main ; mais vous êtes ſi belle, que mon plus grand regret eſt de n'en pouvoir plus faire.

LA PRINCESSE.

Ah ! c'eſt à vous que je ſuis attachée ; votre grandeur ne m'avoit pas ſéduite, & je vous aimerai toujours.

ARLEQUIN.

Quelle félicité !... (*on entend caſſer une bouteille*) (*à part*) Sangoidimi, je ſuis perdu.

LA PRINCESSE.

Qu'avez-vous ?

ARGENTINE.

Ne vous troublez pas, ce n'eſt qu'une bouteille caſſée.

ARLEQUIN, *à part.*

Euh ! quelle bouteille ! (*haut*) Je n'ai pas peur... mais le plaiſir de m'entendre dire par une ſi belle

bouche, que je ſuis aimé.... la joie paſſant tout-à-coup.... dans le cœur.... (*on entend une ſeconde bouteille*) (*à part*) me voilà enterré.

LA PRINCESSE.

Qu'eſt-ce qui peut vous agiter ainſi ?

ARGENTINE.

Ce n'eſt encore qu'une bouteille.

ARLEQUIN, *d'un ton pathétique.*

Ah ! il y a bouteille & bouteille. (*on entend caſſer la troiſieme bouteille*) (*à part*) Tout eſt dit. Qu'il eſt fâcheux, dans de certaines circonſtances, d'avoir des témoins, & de ne pouvoir faire des grimaces tout à ſon aiſe !

LA PRINCESSE.

Vous êtes ſi agité, que vous me jettez à mon tour dans le plus grand trouble.... Qu'avez-vous enfin ?

ARLEQUIN.

J'ai bien envie de vous le dire : mais je n'en ferai rien, à moins que vous ne me priiez bien fort.

LA PRINCESSE.

Ah ! je vous en ſupplie.

ARLEQUIN, *à Argentine.*

Et vous ?

ARGENTINE.

Je vous en prie auſſi.

ARLEQUIN.

Eh bien ! apprenez mon malheur. Ces trois

coups de bouteilles m'annoncent que je ſuis condamné au ganchou.

LA PRINCESSE.

Comment! vous apprenez cette fatale nouvelle avec tant de ſang-froid?

ARLEQUIN, *tremblant.*

Vous voyez.

ARGENTINE.

Il faut que vous ſoyez un Philoſophe.

ARLEQUIN.

Moi... un Philoſophe?... c'eſt donc ſans le ſavoir.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, PIERROT.

PIERROT.

MA foi, je n'ai plus de bouteilles: je viens tout uniment vous annoncer que vous allez mourir, & que la garde s'avance pour vous conduire au ſupplice.

LA PRINCESSE.

Il me perce le cœur.

ARLEQUIN.

Adieu Princeſſe: je vais ſauter.

ARGENTINE.

Que ces adieux sont touchants ! Ils me font répandre des larmes.

LA PRINCESSE.

Faut-il voir périr dans les tourments les plus affreux, ce que l'on a de plus cher !

ARLEQUIN.

Ah ! vous me fendez l'ame.

PIERROT.

Puisque vous pleurez tous, il faut bien que je me mette de la partie.

ARGENTINE.

Oui, pleurons.... (*ils pleurent, & Argentine les interrompt tout-à-coup*) Non ; ne pleurons point : je sais un moyen de sauver votre amant.

LA PRINCESSE.

Dieux ! seroit-il possible ?

ARLEQUIN.

Ah ! le grand coup !

ARGENTINE.

Vous savez que dans ce pays on a beaucoup de respect pour les fous ; & que, suivant les loix de Mahomet, ils ne peuvent pas être condamnés.

LA PRINCESSE.

Chere Argentine ! mon cœur te devine.

ARGENTINE.

Mon frere n'a qu'à faire des folies, quand on le menera au ganchou.

ARLEQUIN.

Oh! parbleu, s'il ne tient qu'à faire le fou, j'ai Ville gagnée ; j'en ai tant vu, & de tant de façons dans ma Patrie !

ARGENTINE.

En ce cas-là, je vous réponds de tout. Et nous, Madame, sortons vîte par quelqu'une de ces portes secretes qu'on trouve toujours fort à propos : les Soldats paroissent à l'autre.

SCENE VI.

ARLEQUIN, LES SOLDATS.

ARLEQUIN, *gaiement.*

Eh bien, Messieurs! qu'est-ce que c'est? Vous me faites bien attendre ; savez-vous que je suis pressé, moi, que j'ai plus d'une affaire.... Attention au commandement.... A droite.... A gauche.... Remettez-vous.... Marche.... (*il se met à leur tête.*)

SCENE

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS. *Une toile ſe leve : on voit le Ganchou, autour duquel ſont des Troupes rangées en demi-cercle ;* BAHAMAN, CASSEM, PANTALON, SCAPIN, *ſont dans l'enceinte.*

CASSEM.

Ah te voilà, ſcélérat !

BAHAMAN.

Infame ! tu vas enfin ſubir le châtiment dû à tes crimes.

ARLEQUIN.

Infâme ! ſcélérat ! Que veut dire tout cela ? Eſt-ce ainſi que l'on reçoit une perſonne à qui l'on prépare une fête ? Allons, allons, rangez-vous, que je ſaute dans ce charmant petit ganchou. Une jolie danſeuſe de l'Opéra m'y attend ; & je veux, pour lui plaire, faire la cabriole.

BAHAMAN.

Qu'il obéiſſe bien vîte.

ARLEQUIN.

Voulez-vous parier avec moi douze ſols, Meſſieurs les Rois, à qui ſautera de meilleure grace ?

UN SOLDAT.

Allons, allons; point tant de façons. (*Arlequin prend ſon élan trois ou quatre fois*)

CASSEM.

Saute donc, malheureux, voilà trois ou quatre fois que tu fais ſemblant.

ARLEQUIN.

Parbleu, je vous le donne en dix.

BAHAMAN.

Gardes, qu'on le précipite.

ARLEQUIN.

Non, non: maintenant c'eſt pour tout de bon. Attendez, attendez. M. Bahaman, voudriez-vous me faire le plaiſir de garder mon nez, comme il eſt de verre, il pourroit ſe caſſer. (*Arlequin fait par gradation mille folies, il croit être une petite poulette, il chante & veut pondre. Il paſſe enſuite ſon ceinturon autour de ſon cou, dit qu'il eſt un cheval anglois, qu'il veut remporter le prix à la plaine des Sablons, préſente ſa croupe à tout le monde, pour qu'on le monte, va le pas, le trot, le grand galop, finit par s'attacher à une porte, & reſte là en ruant de temps en-temps, & en henniſſant. Scapin a mis tout bas Pantalon au fait de la ruſe.*

PANTALON.

La crainte du ſupplice a fait tourner la tête à ce miſérable. Grand Sultan! ſouvenez-vous de la loi de l'Alcoran, qui veut qu'on reſpecte les fous.

CASSEM.

Ne ſeroit-ce pas une nouvelle ruſe de l'impoſteur!

BAHAMAN.

Je veux, pour ne rien faire au haſard, prendre l'avis de la Médecine. Pantalon, vous avez quelque notion de cette ſcience? mon médecin françois viendra conſulter avec vous.... Qu'on l'avertiſſe. (*les deux Princes ſortent, les troupes défilent*)

SCENE VIII.

PANTALON, ARLEQUIN, SCAPIN.

PANTALON.

O MERVEILLE! viens que je t'embraſſe. Mais ce n'eſt pas tout: il faut ſi bien continuer à faire le fou, que le médecin en ſoit la dupe.

ARLEQUIN.

La choſe me ſera facile. Les médecins françois ne ſont pas des ſorciers.

SCAPIN.

Vîte, vîte: remets-toi au filet. Le médecin va paroître.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LE MÉDECIN FRANÇOIS.

Arlequin se rattache à la porte : il rue ; Pierrot le flatte ; le Médecin François qui doit être très petit maître & parler d'un ton mielleux, entre.

LE MÉDECIN *à son laquais.*

QU'ON mette des chevaux frais à ma voiture... d'honneur, il y a des moments où je voudrois être le médecin le plus ignorant de toutes les Facultés.

PANTALON, *à part.*

Souvent on n'en a pas moins la vogue.

LE MÉDECIN.

Le Sultan assure, Monsieur, que vous avez quelque teinture de la Médecine.

PANTALON.

Oui, Mousieur, &...

LE MÉDECIN.

Je vous en félicite, Monsieur, je vous en félicite. On m'a parlé d'un homme maniaque, ou qui prétend l'être, il faut le voir de près.

PANTALON.

Le voilà, Monsieur : la crainte de la mort a dérangé sa cervelle ; sa folie est de se croire un cheval.

LE MÉDECIN, *ricannant.*

Tant d'animaux ont en revanche la folie de se croire des hommes.

PANTALON, *à part.*

Le Médecin fait des calembourgs. Je ne suis plus surpris, s'il est couru.

PIERROT.

Ne ruez pas, mon cher maître, vous casserez les dents à votre Médecin.

ARLEQUIN.

C'est le Maréchal? Qu'il reste dans sa boutique. Je ne veux pas être ferré. (*il rue plus fort.*)

LE MÉDECIN.

Prendre un grand Médecin pour un maréchal! En effet, cet homme est très-fou; qu'il se retire, & qu'on m'apporte de l'encre & du papier, pour lui expédier un brevet de folie.

ARLEQUIN, *à part.*

Je l'avois bien dit, que les Médecins François n'étoient pas des sorciers. (*il sort en ruant.*)

SCENE X.

PANTALON, LE MÉDECIN, PIERROT.

PANTALON.

Il commence à respirer ; voilà, je crois, Arlequin hors de danger.

LE MÉDECIN.

Qu'on se dépêche donc : me prend-on pour un Médecin désœuvré ?

PIERROT *apporte une table, une chaise, prend le Médecin par les épaules, le fait asseoir, en lui disant bêtement :*

Ecrivez : voilà tout ce qu'il faut pour rendre un homme fou.

LE MÉDECIN, *écrivant.*

Non, d'honneur, je ne conçois pas la quantité des malades que j'ai à voir. En sortant d'ici, je vais chez une femme charmante, & qui m'intéresse beaucoup ; elle avoit la manie de ne vouloir pas être inoculée, aussi a-t-elle la petite vérole ; mais je lui ferai mettre si souvent les pieds dans l'eau froide, je lui ferai boire tant de limonade à la glace, tant d'eau de poulet....

PANTALON.

Qu'elle mourra.

LE MÉDECIN, *ceſſant d'écrire, d'un ton piqué.*

Non, Monſieur, qu'elle guérira. En tout cas, ce ſera ſon affaire, & non pas la vôtre. Me prenez-vous pour un ignorant?

PANTALON.

Non pas. Mais il ne vous manque plus que de mettre vos malades aux pommes.

LE MÉDECIN *ſe leve en jettant la plume.*

S'il me plaît. (*il ſe radoucit & prend un air de mépris*) Monſieur n'eſt pas pour la Médecine moderne, je baiſe bien les mains à lui & à ſes anciens. (*il veut ſortir.*)

PANTALON, *courant après.*

Monſieur, Monſieur! vous oubliez de ſigner ce certificat de folie.

LE MÉDECIN.

J'ai fait des réflexions, & votre malade n'eſt point fou.

PANTALON.

Il n'eſt pas fou! (*bas*) Ah! pauvre Arlequin!... (*haut*) Monſieur, un moment: quelle eſt donc ſa maladie?

LE MÉDECIN, *embarraſſé.*

Sa maladie?.... Quelle eſt ſa maladie?.... Il a la maladie des nerfs.

PANTALON.

La maladie des nerfs!

LE MÉDECIN.

Eh! oui, Monſieur, la maladie des nerfs. Il guérira en frottant ſa chambre, en ſe promenant une canne à la main ſur les boulevards, en vivant de farineux, en déjeûnant tous les matins avec trois marons de Lyon. Puiſqu'il a la maladie des jolies femmes, il faut le traiter de même.

PANTALON.

Songez, de grace, qu'en ſoutenant votre opinion, vous précipitez un pauvre diable dans le ganchou.

LE MÉDECIN, *ſèchement.*

Tant pis pour lui, Monſieur.

PANTALON, *déſeſpéré, à part.*

Ah, pauvre Arlequin! pauvre Arlequin!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN MÉDECIN DE CHIENS.

LE MÉDECIN DE CHIENS, *en ſe tournant vers la couliſſe, avec l'accent Gaſcon.*

Né vous ai-je pas dit dé mettre un bâton dé ſoufre dans ſon eau, & qu'il guériroit dé ſa maladie Eh, donc! exécutez mon ordonnance.

PANTALON, *au Médecin.*

Ah! de grace, Monſieur! accordez-moi encore

un inſtant. Je juge par l'habit & les diſcours de cet homme, qu'il eſt Médecin. Permettez que nous le conſultions.

LE MÉDECIN *ſe jette dans un fauteuil, d'un air d'ennui.*

Eh ! voyons ; finiſſons donc, Monſieur.

PANTALON, *au Médecin de Chiens.*

N'ai-je pas l'avantage de parler à un Docteur ?

LE MÉDECIN DE CHIENS.

Et un Docteur très Docteur, ſur ma parole ; auſſi l'on a beau vouloir mé mordre & aboyer après moi, je vais toujours mon train.

PANTALON.

Permettez que je vous conſulte pour un malade que nous allons vous faire voir. (*il appelle*) Hola !

LE MÉDECIN DE CHIENS.

Je l'ai déjà vu. La Princeſſe m'a ordonné dé le viſiter, & j'ai bien réfléchi ſur les ſymptômes de ſa maladie.

PANTALON, *vivement.*

Eh bien, Monſieur ! n'eſt-il pas vrai qu'il eſt fou ?

LE MÉDECIN, *prenant du tabac.*

N'eſt-il pas vrai qu'il a la maladie des nerfs ?

LE MÉDECIN DE CHIENS.

Sandis ! vous voulez rire, jé penſe ? Le malade a la gale.

PANTALON, *ſurpris.*

La gale !

LE MÉDECIN, *riant.*

La gale ! Ah ! ah !

LE MÉDECIN DE CHIENS, *le contrefaiſant.*

Ah ! ah ! ah !.... Oui, la gale, & la gale la mieux conditionnée. Si la Princeſſe continue à coucher avec lui, elle la prendra.

LE MÉDECIN, *riant plus fort.*

Quoi ! la Princeſſe couche....

PANTALON.

Vous êtes bien téméraire de tenir de pareils propos.

LE MÉDECIN DE CHIENS.

Dieu me damne ! Ils ont tous deux la cervelle diſloquée. Seroit-ce le premier chien qui auroit donné la gale à ſa maîtreſſe ?

PANTALON.

En voici bien d'un autre !

LE MÉDECIN, *ſe levant en colere.*

Quoi ! Monſieur le Docteur eſt un Médecin de Chiens ?

LE MÉDECIN DE CHIENS.

Fort à votre ſervice.

LE MÉDECIN.

On compromet un homme d'importance avec un bateleur !

LE MÉDECIN DE CHIENS.

Ah ! tout beau, mon confrere !

LE MÉDECIN.

Sors d'ici, ignorant.

LE MÉDECIN DE CHIENS.

Ignorant toi-même. Il faut bien qué jé sois plus habile qué toi, puiſque mes malades ne peuvent point me dire ce qui leur fait du mal.

PANTALON.

Eh, Meſſieurs les Docteurs ! ménagez-vous entre gens du même métier !

LE MÉDECIN.

Si je ne craignois de déranger l'économie de ma perruque, je t'apprendrois bien....

LE MÉDECIN DE CHIENS.

Tu crains pour ce qui té rend récommandable ; mais voilà ta Médecine bas. (*il lui arrache ſa perruque.*)

LE MÉDECIN, *furieux.*

Ma perruque ! Ah, profane ! la tienne éprouvera bientôt le même ſort. (*il la jette à terre.*)

LE MÉDECIN DE CHIENS.

Tes oreilles mé feront raiſon de ton inſolence.

LE MÉDECIN.

Je vais immoler les tiennes à la Faculté offenſée.

PANTALON, *à part.*

Les voilà bientôt deux Docteurs à longues

oreilles. (*Les deux Médecins ſe prennent aux oreilles : ils s'enviſagent, & reſtent ſurpris.*)

LE MÉDECIN DE CHIENS.

Qué vois-je ? Sandis !

LE MÉDECIN.

Ne me trompé-je point ?

LE MÉDECIN DE CHIENS.

A préſent que vous êtes ſans perruque, jé crois vous reconnoître.

LE MÉDECIN.

Et moi auſſi.

LE MÉDECIN DE CHIENS, *bas.*

Mettons-nous à l'écart. Né vous ai-jé pas vu Machiniſte dans une Troupe dé Comédie, à Montpellier ?

LE MÉDECIN.

Ne vous ai-je pas vu exercer le même emploi dans la même Ville ?

LE MÉDECIN DE CHIENS.

C'eſt là qué j'ai appris quelques mots dé Médecine.

LE MÉDECIN.

Et moi auſſi.

Tous deux enſemble, en s'embraſſant.

Ah ! mon ami !

PANTALON.

Il pleut des reconnoiſſances dans cé pays !

LE MÉDECIN DE CHIENS, *à Pantalon.*

Vous avez été témoin d'une reconnoiſſance entre un Oreſte & un Pilade.

PANTALON.

Où vous êtes-vous connus ?

LE MEDECIN.

Sur le théat.... ſur les bancs de Montpellier, où tout retentiſſoit du bruit de ſon ſavoir. Tous ſes rivaux diſparoiſſoient devant lui, (*bas*) par la trape.

LE MÉDECIN DE CHIENS.

Jé vous y ai vu auſſi étourdir tous vos adverſaires, tonner ſur eux & les foudroyer, (*bas*) du haut du cintre.

PANTALON.

Eh ! Meſſieurs les Docteurs, en faveur de votre reconnoiſſance, revoyons enſemble mon malade. Peut-être nous trouverons-nous préſentement du même avis.

LE MÉDECIN.

Allons : je le veux bien.

LE MÉDECIN DE CHIENS, *à part au Docteur.*

Il faut lé ménager, pour qu'il né raconte pas notre querelle ; on en riroit peut-être. (*on amene Arlequin qui continue ſes folies.*

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN.

JE me fâcherai à la fin, ſi l'on ne veut pas me laiſſer ſauter dans le ganchou, où je ſuis attendu par une nymphe charmante. Gare!... gare!... Saute, Marquis. (*il ſaute de l'autre côté*) Ahi! ahi! voilà un ſabre qui m'a coupé un bras. (*il cache un bras derriere ſon dos*) Bon! un raſoir qui vient de me couper l'autre bras. (*il le cache auſſi*) Voilà une cuiſſe à part, (*il marche à cloche-pied*) l'autre ne tient qu'à un filet. (*il ſe roule à terre*) Ah! je vois ma tête pendue la-haut à un crochet. Comment diable me préſenterai-je à ma belle? il ne me reſte pas le plus petit membre. A ce compte, je ſuis donc mort?.... (*il ſe tâte*) Oh! oui!... je ſuis bien mort.

LE MÉDECIN DE CHIENS, *à part au Docteur.*

Sandis! je crois connoître cet homme.

LE MÉDECIN, *à part.*

Et moi auſſi.

ARLEQUIN.

Voilà Caron qui ſe préſente pour me paſſer dans

l'autre monde. — Serviteur, M. le Batelier, allons : que l'on me paſſe. — As-tu de l'argent ? — Je n'ai pas le ſou. — Eh bien tu ne paſſeras pas. — Parbleu je paſſerai, car je nage comme un barbet. (*il fait ſemblant de ſe jetter dans le fleuve, de le paſſer à la nage.*)

LE MÉDECIN, *à part.*

Je penſe avoir vu cet homme à Montpellier.

LE MÉDECIN DE CHIENS, *bas.*

J'en ai auſſi quelque idée confuſe.

ARLEQUIN.

Autre embarras ! voilà M. Cerbere qui ſe préſente avec ſes trois gueules ouvertes : Bouf ! bouf ! — bafé ! bafe ! — ouay — ouay — ouay. — C'eſt comme là-haut, les roquets dans tous les genres ſont ceux qui font le plus de bruit. Diable ! M. Cerbere ſeroit un excellent acteur pour l'Opéra ; il chanteroit un trio à lui tout ſeul. Sautons par-deſſus ſa tête. Bon ! j'ai eſquivé le coup de dent. — Me voilà dans les enfers : grace ! grace ! Meſdames les Furies. (*il fuit d'un côté & d'autre*) Quoi ! pour me mieux tourmenter, vous me pourſuivez avec des tragédies modernes & des drames ſurtout ; cela eſt trop cruel. Ah ! Monſieur Pluton, Madame Proſerpine, je me mets ſous votre protection. (*il ſaute d'un côté & d'autre, comme ſi Proſerpine & Pluton lui parloient*) — Qu'étois-tu dans l'autre monde ? — Comédien, Monſieur Pluton.

— T'es-tu éloigné de la nature ? — Hélas ! Madame Proſerpine, je m'en rapprochois d'auſſi près qu'il m'étoit poſſible. — Tu as donc préféré le ſuffrage des connoiſſeurs aux applaudiſſements de la multitude ? — Toujours. — As-tu fait rire ? — Quelquefois les gens de goût. — Allons, mon cher Plutonichet, il faut le traiter favorablement. — Je le veux bien, ma chere Proſerpinette. — Aux Champs-Eliſés, pour être valet-de-chambre de Moliere. — Sanguoidimi ! que me voilà content ! que je vais embraſſer mon cher Moliere ! gare, gare ! faites-moi place, que j'aille vîte dans les champs des riſées.

LE MÉDECIN DE CHIENS, *à part au Médecin.*

C'eſt Arlequin.

LE MÉDECIN.

En effet, c'eſt lui même.

ARLEQUIN, *faiſant ſemblant de prendre Pantalon pour Moliere.*

Eh ! bon jour, Monſieur Moliere, comment vous portez-vous, depuis que vous êtes mort ?

PANTALON, *au Médecin.*

Il me fait certainement bien de l'honneur de me prendre pour Moliere ; mais il faut me prêter à ſa folie. — Que dit-on, que penſe-t-on de moi là-haut ? Comment m'y traite-t-on ?

ARLEQUIN,

ARLEQUIN.

A merveille. Quelques Auteurs disent que vous avez été bon pour votre temps : mais que si vous reveniez au monde, il faudroit les imiter ou tomber ; qu'eux seuls ont trouvé le vrai genre que vous n'aviez pas connu. Que vos personnages sont ignobles ! votre ton bourgeois, point de traits philosophiques à la mode ; point d'intérêt.... Vous riez ? Eh bien ! voilà par exemple ce qu'ils ne veulent pas.

PANTALON.

Mais qu'est-ce donc que les pieces de ces Messieurs, qu'on préfere aux miennes ?

ARLEQUIN.

Ma foi, je n'en sais trop rien. Il y a beaucoup des *oh !* des *ah !* des *points* sur-tout. Les Personnages ont toujours à la bouche les mots de *sentiment*, de *délicatesse*, d'*honnêteté* ; mais ils ressemblent au *beau Léandre*, qui parle toujours de sa bravoure, & ne la met jamais en action.

PANTALON.

Les Comédiens ne font-ils rien pour la gloire de leur ancien pere nourricier.

ARLEQUIN.

Oh que si ! ils vous ont joué pendant cent ans en robe de chambre, & les petits jours ; les cent ans révolus, crac, on a fait une reprise de vos pieces, avec tout l'appareil possible, & l'on vous a couvert de plus de lauriers, que tous les jambons

de Bayonne ; mais cela n'a pas duré long-temps, & vous êtes de nouveau livré à *la doublure.*

LE MÉDECIN DE CHIENS, *à part au Médecin.*

Oh ! oui. C'eſt Arlequin. Il y a là-deſſous quelque choſe que nous ne pouvons pas comprendre.

LE MÉDECIN, *bas.*

Et dont nous ſerons vraiſemblablement inſtruits avec le temps. En attendant, ſignons ſon brevet de folie, puiſqu'il doit le garantir de la mort.

LE MÉDECIN DE CHIENS.

Commencez, ſans façon. Il n'en faut point entre confreres. (*ils ſignent*)

ARLEQUIN, *ſe récriant.*

Que vois-je, mon cher Moliere ! une foule d'ennemis t'entourent. C'eſt le *clinquant*, le *bel-eſprit*, les *ſentences*, les *tirades*, les *jeux de mots*, tous veulent t'égratigner. Oh ! je ne ſouffrirai pas cela.

PANTALON.

Ce n'eſt rien, mon ami, tout cela ne ſe ſoutient pas, tout cela tombe de ſoi-même.

ARLEQUIN.

N'importe : je m'en vais les roſſer de la belle maniere. (*il prend ſa batte & roſſe les Médecins. Celui des Chiens ſort bien vîte, l'autre fort lentement.*)

SCENE XIII.

ARLEQUIN, PANTALON, PIERROT, SCAPIN.

PANTALON, *embraſſant Arlequin.*

BRAVO! mon cher filleul.

PIERROT, *riant.*

Vous êtes un drole de fou, mon cher Maître.

SCAPIN.

Suis-moi bien vîte, & viens profiter des bontés de la Princeſſe. Elle t'envoye ce paquet; il y a des habits de femme, tu les mettras & tu te ſauveras. Grace à ton brevet de folie, tu n'es plus obſervé.

ARLEQUIN.

Allons. Venez m'aider à faire ma toilette; mais de grace, n'ajoutez pas trop à mes charmes. Je ſuis ſi malheureux que je crains juſqu'à ma beauté.

ACTE TROISIEME.

Le Théâtre représente un Veſtibule du Palais de Bahaman.

SCENE I.

SCAPIN, PANTALON.

PANTALON.

Vous avez l'air ſoucieux, mon cher Scapin.

SCAPIN.

Hélas! ce n'eſt pas pour moi, c'eſt pour ce pauvre diable d'Arlequin.

PANTALON.

Grace à la Princeſſe, il s'eſt embarqué ſecrettement ſur un vaiſſeau françois, & il doit être maintenant hors de danger.

SCAPIN.

Comment! vous ignorez le nouveau malheur qui lui eſt arrivé?

PANTALON.

Eh, mon Dieu, oui. Inſtruiſez-moi de grace,

SCAPIN.

Il s'eſt embarqué, déguiſé en femme, comme vous ſavez.

PANTALON.

Eh bien ?

SCAPIN.

A une certaine hauteur, un Corſaire a pris le Navire, a ramené Arlequin, & l'a vendu avec tout l'équipage à un Marchand d'eſclaves.

PANTALON.

Le pauvre malheureux ! ſera-t-il toujours ballotté par le deſtin ?

SCAPIN.

Le voici avec le Marchand.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARCHAND, ARLEQUIN *vêtu & coëffé en femme Turque;* ESCLAVES *de toutes les Nations.*

LE MARCHAND, *à Arlequin.*

PASSEZ la premiere, ma belle; c'eſt ſur vous que je compte; & vous autres, marchez après : je vous défends de parler.

UNE ESCLAVE.

C'eſt mal-adroit à vous ; nous pourrions dire de jolies choſes : l'on nous acheteroit plutôt.

LE MARCHAND.

Oui : mais pendant que vous parleriez, je ne parlerois pas, moi ; & j'aime à dire des bons mots ; c'eſt ce qui m'achalande.

SECONDE ESCLAVE.

Pourquoi donc nous faire paroître ?

LE MARCHAND.

Comptez-vous pour rien le tableau ?

SCAPIN, *bas, à Pantalon.*

Tâchez de parler à Arlequin, tandis que j'amuſerai le Marchand. (*haut, au Marchand*) Votre ſerviteur : comment va le commerce ? Je crois vous avoir déjà vu quelque part.

LE MARCHAND.

A *Smirne*, ſans doute.

SCAPIN.

Non, non : je me rappelle où ; c'eſt dans l'*Iſle des Amazones modernes* (1).

ARLEQUIN, *bas, à Pantalon.*

Je vous en prie, mon cher parrain, rachetez-moi.

PANTALON.

Combien voulez-vous de cette Eſclave ?

(1) Comédie de *Legrand*.

LE MARCHAND.

Oh! oh! qu'elle n'eſt pas pour vous. Notre Sultan aime les Brunes ; je lui ai fait propoſer celle-ci, & j'attends la réponſe.

ARLEQUIN, *fort alarmé.*

Ah! mon cher parrain! ah! mon cher camarade! que vais-je devenir, ſi le Sultan m'achete en effet?

SCAPIN.

Hélas! nous ne pouvons que te plaindre.

PANTALON.

Et gémir de ton ſort.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, UN EUNUQUE.

UN EUNUQUE.

SEIGNEUR Marchand. Sur le portrait que j'ai fait de votre Eſclave à notre Monarque, il a conçu pour elle la plus forte paſſion. Il a déjà donné des ordres pour qu'on lui préparât des habits dignes de ſa beauté : & je ſuis chargé de la conduire au ſerrail. Venez, la belle.

ARLEQUIN.

Moi, au ſerrail? une femme comme moi? Vous allarmez ma pudeur. (*Il ſe débat : on l'emmene.*)

SCENE IV.

LE MARCHAND, SCAPIN, PANTALON,

LE MARCHAND.

VOYEZ : n'ai-je pas bien fait de vous la refuſer ? Je vous avois bien dit que le Sultan aimoit les Brunes.

SCAPIN.

Le Sultan aime les Brunes, à la vérité ; mais celle-ci l'eſt un peu trop.

LE MARCHAND.

Bah ! c'eſt qu'elle eſt hallée ; elle n'aura pas plutôt mis quelques couches de tartre ſur ſon viſage, qu'elle ſera comme la plupart des femmes.

PANTALON, *à part.*

Ah ! pauvre Arlequin ! pauvre Arlequin !

SCENE V.

Le Théâtre change, & repréſente un Appartement magnifique ; des Eſclaves de tout ſexe apportent ce qu'il faut pour dreſſer une toilette. Arlequin paroît avec un peignoir fort élégant, noué d'un ruban couleur de roſe, & ſe met à ſa toilette, entouré de ſes femmes.

ARLEQUIN, *eſſaie de pluſieurs rouges, & met beaucoup de poudre ſur ſon viſage.*

Eh bien ! qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Eſt-ce que je ne trouverai pas une patte de lievre pour étendre mon rouge ? Meſdemoiſelles, vous êtes d'une négligence ! Ne voilà-t-il point que je ne trouve point ma gorge ! Voyons ? Ah ! je le crois bien, vous vous en parez.

SCENE VI.

Les Précédents, SCAPIN.

Scapin.

Belle Sultane ! voici des gens à talents qui viennent, par ordre du Sultan, vous faire leur cour, & vous demander votre protection.

ARLEQUIN, *avec dédain.*

Eh, mon Dieu! qu'ils entrent, qu'ils entrent: puiſqu'il eſt du bon ton d'avoir de ces gens-là à ſa toilette.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DANSEUR, UN MUSICIEN.

LE DANSEUR, *enveloppé d'un grand manteau.*

Vous voyez oun phénomene; dous hommes qui profeſſent dous arts différents, & qui vivent dans la piou grande intelligence.

ARLEQUIN.

Le phénomene le ſeroit bien davantage, ſi vous couriez tous deux la même carriere. Voyons, Meſſieurs, qui êtes-vous, que ſavez-vous faire?

LE MUSICIEN.

On me nomme M. Dieſis; & je ſuis le Dieu de la muſique.

LE DANSEUR.

Je m'appelle M. de la Paſſe-Caille; & je ſouis l'ou Diou de la danſe.

ARLEQUIN.

Je ſuis pénétrée que deux Dieux veuillent bien s'humaniſer pour moi.

LE MUSICIEN.

Si la Sultane daigne le permettre, je vais lui compoſer, en impromptu, une ariette, avec les paroles les plus ſonores qui me viendront dans la tête. Nous autres grands Muſiciens nous comptons pour rien la rime & la raiſon ; nous ne demandons que des ſyllabes muſicales ; nous croyons fermement, que les vers les plus mauvais ſont les plus favorables à la muſique ; c'eſt en notre faveur qu'un grand Poète a dit :

« Souvent un beau deſordre eſt un effet de l'art. »

ARLEQUIN.

Ah ! de grace ! régalez-moi d'un de ces petits déſordres, je vous en prie.

LE MUSICIEN *chante.*

AIR (1).

Le maître du tonnerre
Va-t-il foudroyer la terre ?
Ah ! Cieux !
Ah ! Dieux !
Quel tapage,
Quel ravage,
Quel déſordre affreux : } *bis.*
Ah ! Cieux !
Ah ! Dieux !
Quel déſordre affreux.

(1) La Muſique eſt à la fin du volume.

Je vois la foudre,
Faire en éclats voler les airs.
J'entends gronder les éclairs;
Vont-ils réduire en poudre
Les ondes des deux mers?

Mais l'agréable Cybelle
Sourit au Souverain des Cieux:
Il cede aux beaux yeux,
Au ſourire gracieux
De la jeune Immortelle.

Gazouillez tendres ormeaux,
Murmurez oiſeaux,
Chantez ruiſſeaux,
Volez troupeaux, } *bis.*
Sur le ſommet d'un verd ramage;
Et qu'un mélodieux feuillage
Redemande aux échos d'alentour,
Les Jeux, les Ris, les Graces & l'Amour.

ARLEQUIN.

Votre muſique me paroît charmante; mais je ſuis ſur-tout enchantée de l'idée & des vers de votre ariete; elle eſt on ne peut mieux dans le genre à la mode: on la croiroit faite à loiſir. Et vous, Monſieur, quel eſt votre genre?

LE DANSEUR, *qui, durant l'ariette, a eſſayé quelques pas.*

Tous. Ce n'eſt point pour me vanter, je ſouis lou piou modeſte des Danſeurs; mais je pouis dire, ſans amour-propre, que je réounis les talenss de quatre grands hommes. Je danſe également bien

les Payſans, les Plaiſirs, les Démons, les Héros; & ſi M. Dieſis a ſour loui des Pieces dans ces différents genres, nous allons les faire exécouter.

LE MUSICIEN.

Volontiers. J'ai ce qu'il faut, & je battrai la meſure. (*il diſtribue les parties.*)

ARLEQUIN.

Les habits ſervent beaucoup à caractériſer les genres, & nous n'en avons pas.

LE DANSEUR.

Tranquilliſez-vous. J'ai ſour moi lou magaſin de l'Opéra. (*Il jette ſon manteau, & paroît avec les guêtres des Payſans, le corſet des Plaiſirs; il met ſur ſa tête une perruque de ſerpents, & un caſque pardeſſus; il ſe campe fiérement.*)

ARLEQUIN.

Vous voilà à peindre; mais comment amener tout de ſuite & avec vraiſemblance quatre différents genres?

LE DANSEUR.

La Soultane ne connoit pas les *ous* & *coutoumes* de nos Couliſſes; d'ailleurs, ſeroit-ce la premiere fois qu'elle auroit vou tomber la danſe des noues? La Soultane daignera ſourement ſe promener dans les jardins du ſerrail; raiſon ſouffiſante pour que les jardiniers ſe réjouiſſent entr'eux & qu'ils danſent. (*il exécute un pas dans le genre.*) La Soultane eſt joune, belle, aimable, elle a de l'eſ-

prit, elle aime les talents ; il n'eſt donc pas ſurprenant que les joux, les ris & les talents folâtrent autour d'elle, & qu'ils danſent. (*il danſe.*) La Soultane aſſiſtera ſans doute avec le Soultan à quelque revoue de nos troupes, en voilà aſſez pour que les guerriers ſe félicitent du bonhour de la voir, & qu'ils danſent. (*il danſe.*)

ARLEQUIN.

Tout va bien juſques-là ; mais cette perruque qui caractériſe les démons & les furies, comment l'amener ?

LE DANSEUR.

Rien n'eſt piou ſimple. La Soultane va captiver lou cor de notre maître ; ſes rivales ſeront fouriouſes, en faut-il davantage pour que les démons de l'envie, de la jalouſie, agitent lours ſerpents & qu'ils danſent ? (*il danſe.*)

ARLEQUIN.

Vous avez réponſe à tout, & vous êtes deux hommes eſſentiels ; allez, je vous prie, là-dedans, pour préparer un petit ballet dont je veux régaler le Sultan.

LE MUSICIEN, *embraſſant le Danſeur.*

Viens, mon digne ami, ſoyons toujours unis & nous compoſerons à nous deux un Opéra.

ARLEQUIN.

Du moins vous faudra-t-il un poëte ?

LE MUSICIEN ET LE DANSEUR.

Fi ! un poëte !

ARLEQUIN.

D'où tirerez-vous donc les paroles?

LE MUSICIEN.

Nous en prendrons par-tout. Une fois déplacées, elles n'auront pas le ſens commun? Tant mieux. On les trouvera déteſtables; elles feront bâiller? Tant mieux. Il eſt prudent de livrer une victime à la malignité du public. Quand une fois il a dit: *les paroles de cet Opéra ſont pitoyables*: il éleve aux nues la muſique.

LE DANSEUR.

Et les ballets, ſur-tout.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, LES FEMMES-DE-CHAMBRE, SCAPIN, UN BEL-ESPRIT.

LE BEL ESPRIT.

MADAME, permettez que j'aye l'honneur de mettre à vos pieds mon ouvrage. (*il lui remet une brochure.*)

ARLEQUIN, *la parcourant.*

Je vous remercie. Cela me paroît bien joli.

LE BEL-ESPRIT.

Je ſuis bien flatté, ſi j'ai l'honneur de plaire à une nouvelle Gracc.

ARLEQUIN.

Oui, cet ouvrage me paroît délicieux: j'en ſuis enchantée. Vous êtes donc marchand d'images?

LE BEL-ESPRIT.

Moi, Madame?

ARLEQUIN.

Ah! je me trompe, vous êtes Graveur?

LE BEL-ESPRIT.

Encore moins.

SCAPIN.

Monſieur eſt un bel-eſprit, fêté à toutes les toilettes.

ARLEQUIN.

Eh, pourquoi donc s'aviſe-t-il d'embellir ſes ouvrages de ceux d'autrui? Ah! je comprends: c'eſt pour les vendre même aux perſonnes qui ne ſavent pas lire. Vous êtes donc ce qu'on appelle un Auteur. (*il bâille*) Je voudrois bien que vous fiſſiez des vers pour ma petite guenon.

LE BEL-ESPRIT.

Ma muſe, chanter des guenons!

ARLEQUIN.

Eh bien, n'allez-vous pas faire le difficile? Ne diroit-on pas que cela ne vous eſt jamais arrivé?

LE BEL-ESPRIT, *piqué.*

Cela ſuffit, Madame: votre guenon ſera déſormais mon héroïne, & il ne m'en coûtera rien d'en faire une cinquieme Grace. (*Il ſort.*)

SCENE

SCENE IX.

ARLEQUIN, sa Suite, SCAPIN.

ARLEQUIN.

Mais, mais, je crois que ce petit auteur prend mal les choſes! De quoi s'aviſe-t-il d'aſſiſter à la toilette d'une jolie femme, s'il n'entend pas mieux la raillerie ?

SCAPIN, *bas à Arlequin.*

Sultane, Sultane, dépêche-toi de mettre beaucoup de blanc & beaucoup de rouge. Voici le Roi.

ARLEQUIN.

Je ſuis perdu. Que n'ai-je ſur ma toilette quelque boëte de paſtel ?

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, BAHAMAN.

BAHAMAN.

Que tout le monde ſe retire.

SCENE XI.

ARLEQUIN, BAHAMAN.

ARLEQUIN.

OUI, oui, ſortons. (*voulant ſortir.*)

BAHAMAN, *l'arrêtant.*

L'ordre que j'ai donné n'eſt pas pour la beauté; arrêtez de grace.

ARLEQUIN.

Non: laiſſez-moi ſuivre mes femmes, vous êtes trop dangereux. Ma vertu ne me permet pas de reſter avec un Prince auſſi entreprenant.

BAHAMAN.

Raſſurez-vous : ſongez que vous n'êtes point avec un maître, mais avec un amant tendre, délicat, reſpectueux.

ARLEQUIN.

Qui, oui, reſpectueux! fiez vous-y. D'ailleurs, ce n'eſt pas du tout bien de venir ſurprendre une femme, avant qu'elle ait fini ſa toilette. (*il ſe couvre d'un voile.*)

BAHAMAN.

Si j'en crois le portrait qu'on m'a fait de votre beauté, jamais femme n'eut moins beſoin des ſecours de l'art. Laiſſez-moi admirer ces charmes qu'on m'a peints ſi ſéduiſants.

ARLEQUIN.

Non, non : j'ai mal dormi ; j'ai les yeux battus.

BAHAMAN.

Vous me permettrez de ne pas vous croire.

ARLEQUIN.

J'ai le teint rembruni.

BAHAMAN,

Ah ! tant mieux : vous m'enchantez, vous me raviſſez.

ARLEQUIN.

Finiſſez donc, petit badin ; il eſt mal d'attaquer une femme, quand elle n'a pas même un éventail pour punir un téméraire... arrêtez... encore une fois, arrêtez. Quoi ! point de ſonnete ?

BAHAMAN.

Soyez moins ſéduiſante, ſi vous voulez qu'on vous obéiſſe.

ARLEQUIN, *feignant de ſe trouver mal.*

Ahi ! ahi ! je me meurs : que je ſuis malheureuſe !

BAHAMAN.

Oh ! ciel ! vous alarmez le plus tendre des amants. Qu'avez-vous ?

ARLEQUIN.

Ce que j'ai ! vous me demandez ce que j'ai, quand vous agacez ſi cruellement mes nerfs en me lutinant, & que vous me donnez des vapeurs ? Oui : je ſens que mes vapeurs noires vont me prendre. Hé ! hi ! (*il pleure*) Ah ! voici préſentement mes

vapeurs couleur de roſe. (*il éclate de rire.*) Prince, ſortez de grace, ſortez, ou je ſens que j'aurai bientôt des vapeurs gris de lin & puce.

BAHAMAN.

Je vous obéis: je vois bien que ma préſence vous importune; mais je vous accablerai de tant de bienfaits, que vous ſerez forcée de me donner votre cœur. (*à part*) Elle va continuer ſa toilette, cachons-nous de maniere à pouvoir admirer ſes charmes, qu'elle m'a ſi cruellement cachés.

SCENE XII.

ARLEQUIN, *ſeul.*

OUF! je l'ai échappé belle. Oh! je ne m'étonne plus, ſi tant de femmes ont des vapeurs; elles ſont ſi commodes pour écarter les importuns!

SCENE XIII.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARGENTINE, *avançant la tête.*

Es-tu ſeul, mon frere?

ARLEQUIN.

Oh! te voilà?

ARGENTINE.

Vous pouvez entrer, Madame.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LA PRINCESSE, BAHAMAN, *dans le fond.*

ARLEQUIN.

Quoi! belle Princeſſe, je vous revois encore! ah! j'oublie toutes mes infortunes; j'en ai pourtant eſſuyé de toutes les couleurs, ſans celles qui me menacent encore.

LA PRINCESSE.

Vos malheurs ne vous rendent que plus cher à mon cœur.

BAHAMAN, *à part.*

Le perfide !

ARLEQUIN.

De grace, tâchez de me tirer encore une fois des pattes de votre chepere.

LA PRINCESSE.

Oui, cher amant : allez vivre dans des climats plus heureux ; ſouvenez-vous d'une Princeſſe qui ne ceſſera de vous adorer, & d'avoir la plus grande haine pour cet odieux Caſſem, qu'un pere trop cruel veut me donner.

ARLEQUIN.

Ah ! vous me fendez le cœur en quatre.

LA PRINCESSE.

Argentine va vous conduire, embraſſons-nous pour la derniere fois, & fuyez.

BAHAMAN, *le ſabre à la main.*

Arrêtez, malheureux, vous allez tous mourir.

ARGENTINE ET LA PRINCESSE.

O Dieux !

ARLEQUIN.

Ceci vaut encore moins que des careſſes.

BAHAMAN.

Non. Vous n'êtes pas digne de recevoir le trépas de ma main : & je vais prolonger votre ſupplice. Hola ! Gardes !

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LES GARDES, PANTALON, SCAPIN, LES DEUX MÉDECINS.

BAHAMAN.

QU'ON dreſſe un bûcher dans les cours du Palais, & qu'on y brûle l'impoſteur dans ſon cabriolet. Et vous, fille indigne d'un pere tel que moi, puiſſiez-vous mourir de honte & de regret, en voyant le ſupplice de votre amant. (*Les Soldats emmenent Arlequin.*

SCENE XVI.

PANTALON, SCAPIN, LES DEUX MÉDECINS.

PANTALON.

IL faut céder à tant de coups.

SCAPIN.

Pour cette fois, le malheureux Arlequin eſt perdu ſans reſſource.

LE MÉDECIN.

Ne déſeſpérons pas encore. Nous ſommes dans un pays d'ignorance, où tout paroît merveilleux; & nous avons de l'eſprit.

PANTALON.

Quoi! ſeriez-vous aſſez généreux pour vous intéreſſer au ſort de cet infortuné?

LE MÉDECIN DE CHIENS.

Il n'eſt plus temps de feindre. Nous avons été Machiniſtes dans une troupe de Comédiens dont Arlequin étoit le directeur.

LE MÉDECIN.

Oui, à Montpellier.

PANTALON.

Eh! Meſſieurs, tâchons de nous entendre, pour ſauver cet homme que nous aimons tous.

SCAPIN.

Voyons, que ferons-nous?

LE MÉDECIN DE CHIENS.

Moi, je ſais imiter le tonnerre & les éclairs à s'y méprendre, & je puis à propos jetter l'épouvante.

LE MÉDECIN.

Moi, je fais à merveille jouer les trapes, & j'ai remarqué que la cour du Palais étoit voûtée.

PANTALON.

Un moment!... Une bonne idée en fait toujours naître une autre. Il y aura fort heureuſement

ce ſoir une éclipſe de lune : nous pouvons tirer grand parti de tout cela.

SCAPIN.

A merveille. Moi, je ne déſeſpere pas de m'introduire dans le cabinet du Roi, & d'y prendre le fameux reſſort du cabriolet. On vient : allons vîte travailler, chacun de notre côté, pour enlevet notre ami au ſort funeſte qui le menace. (*ils ſortent tous.*)

SCENE XVII.

Le théâtre repréſente la cour du Palais. On dreſſe le bûcher. On met le cabriolet deſſus. Le public s'aſſemble dans la place & ſur les balcons : les tambours battent des airs triſtes ſur les caiſſes couvertes d'un voile. L'Infanterie vient marchant lentement, enſuite la Cavalerie. Les chevaux ſont caparaſſonnés de noir. Les Princes, la Princeſſe, paroiſſent. Argentine & Pierrot ſuivent en pleurant. Arlequin, couvert d'un grand crêpe, ferme la marche. On le place enſuite au milieu, & Scapin ſe prépare à lui lire la ſentence..

SCAPIN, *liſant.*

« DE par Bahaman.

(*bas*) Raſſure-toi.

(*haut*) « Le Sultan faiſant toujours veiller ſur ſes Sujets « l'œil de la prudence, ne veut pas que le démon du men- « ſonge s'empare de leur eſprit.

(*bas*) Le reſſort du cabriolet.

(*haut*) « Il leur fait ſavoir que le Profane qui ſe diſoit « Mahomet, eſt un enfant de fauſſeté & d'impoſture.

(*bas*) Dans ma poche à gauche.

(*haut*) « Il le condamne à être brûlé vif dans ſon char « enchanté.

(*bas*) Demande à m'embraſſer, je t'inſtruirai.

(*haut*) « Puiſſe la fumée du bûcher & la cendre de l'im-
« poſteur, monter juſques ſur la barbe ſacrée du Pere des
« Croyants, & attirer ſur nous la pluie douce de ſes graces. »

BAHAMAN.

ARLEQUIN.

Je confeſſe que je mérite de mourir : & pour prouver à quel point je ſuis réſigné, je veux embraſſer celui qui m'annonce ma mort. (*Arlequin & Scapin s'embraſſent ; pendant ce temps Scapin parle bas, avec beaucoup d'action, & Arlequin prend les reſſorts du cabriolet dans la poche de ſon camarade ; enſuite il monte ſur le cabriolet. Au moment qu'on va mettre le feu au bûcher, il s'écrie :*) Allumeurs, n'allumez pas ; je quitte le larmoyant, & vous allez m'entendre chanter ſur un autre ton. Je ſuis Mahomet : je n'ai ſouffert tous les affronts qu'on m'a faits, que pour éprouver le cœur de ma chere Princeſſe. Me voilà ſatisfait, & je vais paroître dans le plus grand éclat de ma toute-puiſſance.

LA PRINCESSE.

Ah ! chere Argentine, que veut-il dire ?

ARGENTINE.

Je l'ignore, Madame, écoutons.

CASSEM.

Bahaman, vous laiſſeriez-vous encore ſéduire par l'impoſteur ?

BAHAMAN.

Prince, ne craignez rien : je ſuis trop bien inſtruit.

ARLEQUIN.

J'ordonne premiérement à une main inviſible de me rendre le reſſort de mon cabriolet.... bon ! je vous remercie... vous pouvez vous en retourner.

CASSEM.

Bahaman, auriez-vous rendu au ſcélérat ?....

BAHAMAN.

Seigneur, je n'ai rien à me reprocher.

ARLEQUIN.

Tais-toi : & laiſſe parler le tonnerre. Je lui ordonne d'annoncer à tout l'univers mon triomphe, & aux éclairs de faire une illumination.

BAHAMAN.

Je ſuis pétrifié.

CASSEM.

Quoi ! vous êtes ébranlé ?

ARLEQUIN.

Tu ne te tairas donc pas, bavard ! pour t'y forcer, j'ordonne à la terre de s'ouvrir ſous tes pas... allons... partez, cadet ; va m'attendre dans la priſon où tu m'avois fait mettre ce matin, (*Caſſem eſt englouti*) & fais à ton tour des réflexions ſur les virlicirei-tudes humaines.

BAHAMAN.

Je tremble d'éprouver le même ſort.

LA PRINCESSE, *à Argentine.*

Ah ! ſi mon cœur pouvoit s'ouvrir encore à l'eſpérance !

ARGENTINE.

Je ne ſais comment il fait ; mais il fait bien.

ARLEQUIN.

Et toi, lune, qu'on vouloit faire témoin du plus grand des attentats, & qui t'es cachée d'horreur, reparoîs pour être témoin de ma gloire & de mon mariage avec la Princeſſe.

BAHAMAN.

Je l'admire, & je le redoute encore plus.

LE PEUPLE, *à genoux.*

Grace ! grace ! ô puiſſant Mahomet, nous te la demandons pour notre Prince & pour nous.

ARLEQUIN.

Je vous l'accorderai ſur le trône que je veux déſormais partager avec ma Princeſſe. (*le bûcher diſparoît. Arlequin ſe trouve aſſis avec la Princeſſe ſur un trône brillant. Une muſique magnifique ſuccede au ſon lugubre des inſtruments voilés. On termine la cérémonie par une grande fête ; la Cavalerie fait des joûtes.*)

LE
NOUVEAU MARIÉ,
OU
LES IMPORTUNS;

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE.

Représenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, en 1770.

PRÉFACE.

PRÉFACE.

UN vieux conte, qu'on trouvera, je crois, dans l'*Esprit des conversations*, par *Gayot de Pitaval*, m'a fourni le sujet de cet Opéra-comique.

Les Partisans de l'Opéra-comique sont divisés en deux classes. Ceux de la premiere, gâtés par Panard, par Vadé, par le célebre M. Favard, pensent que les Pieces de ce genre, enfants de la gaieté & d'une aimable négligence, doivent être regardées comme des bagatelles. Ceux de la seconde classe écrivent, & disent gravement : Qu'une petite montre, contenant autant de ressorts qu'une grande, est bien plus difficile à faire ; ils partent de-là pour prouver qu'un Opéra-comique d'un Acte, réunissant plus de difficultés qu'une Comédie ou une Tragédie en cinq Actes, l'Auteur doit bien se garder de le traiter lestement.

L'on me dispensera de prononcer entre

ces deux partis. Tous les deux m'ont jugé trop favorablement ; l'un a trouvé que, s'il y avoit quelqu'art à bâtir une action quelconque sur deux ou trois mots, j'avois eu l'esprit de le déguiser ; l'autre, tout en me blâmant d'avoir choisi un si mince sujet, a dit : « Il est bien dommage que cet « Auteur ne fasse pas *sérieusement un Opé-* « *ra-comique.* » Je n'ai certainement pas à me plaindre.

PERSONNAGES.

M. SIMON, vieux Garçon, Oncle de Clitandre.
M. le BAILLI, Pere d'Isabelle.
La FEMME du Bailli, Mere d'Isabelle.
ISABELLE. } nouveaux Mariés.
CLITANDRE, }
SUZON, Servante d'Isabelle.
JEANNOT, Domestique.
Le MAGISTER.
Le NOTAIRE.
Le CHIRURGIEN.

La Scène est dans la Maison du Bailli.

LE NOUVEAU MARIÉ, OU LES IMPORTUNS;

OPÉRA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, SA FEMME, CLITANDRE, ISABELLE, LE NOTAIRE, LE MAGISTER, LE CHIRURGIEN, *sont à table*; SUZON, JEANNOT, *sont debout, & servent en mangeant & en buvant en cachette.*

TOUS LES CONVIVES.

AIR.

Le vin eſt bon, il faut en boire
Juſqu'à perdre la mémoire,
Mes chers amis, buvons tous,
A la ſanté des Epoux,
A la ſanté des Epoux.

CLITANDRE.

Meſſieurs, Meſſieurs, je vous ai beaucoup d'obligation : Monſieur le Notaire a paſſé mon contrat de mariage ; Monſieur le Magiſter, Monſieur le Chirurgien ont ſervi de témoins. Vous buvez à ma ſanté très ſouvent, & de très bon cœur ; tout cela eſt au mieux. Mais..... ne vous appercevez-vous pas qu'il eſt tard ?

LE CHIRURGIEN.

Tard ? il n'eſt que minuit ! Sandis ! l'impatience vous talonne Monſu le Marié. Je vous débine.

CLITANDRE.

Songez que j'ai les plus grandes précautions à garder pour tenir mon mariage ſecret ; que je me ſuis marié ſans le conſentement de mon oncle, qui vouloit me donner une autre femme.

LA FEMME DU BAILLI.

Tiens, tiens, mon gendre, ne me parle pas de ton oncle ; je ſuis enchantée qu'il ne ſoit pas de la noce : il m'a fait ſept à huit malices que je ne lui pardonnerai jamais.

LE BAILLI.

Ma petite famotte a raiſon : ton oncle eſt un mauvais plaiſant qui n'a jamais que des idées burleſques. Fi ! qu'il eſt ridicule à un campagnard de ſoixante ans de faire le goguenard, l'eſpiegle, comme un petit Clerc de Procureur !

CLITANDRE.

Dites-en tout ce qu'il vous plaira ; mais je dois le reſpecter, parcequ'il m'a tenu lieu de pere ; & je dois le craindre, parceque j'attends de lui toute ma fortune.

LE MAGISTER.

Silentium. Monſieur le Marié me paroît avoir de l'humeur ; &, pour le réjouir, je vais lui réciter un épithalame charmant que j'ai fait en ſon honneur.

CLITANDRE, *bas.*

Ah, l'importun !

LE MAGISTER.

Hymen ! Amour !
Réuniſſez-vous en ce jour ;
Deſcendez.... deſcendez.... deſ....cen....dez....

Foin ! la fin étoit ſi belle !.... Deſcen....

CLITANDRE.

N'ayez point d'inquiétude, Monſieur le Magiſter. Je devine à-peu-près pourquoi vous appellez l'Amour & l'Hymen ; je finirai l'épithalame, ſur ma parole.... Voilà une muſe qui m'inſpirera mieux que la vôtre. (*il veut baiſer la main à ſa femme : la Baillive l'arrête & l'entraîne hors de table.*)

LA FEMME DU BAILLI.

Oh çà ! mon gendre : il eſt juſte que je te faſſe la leçon, ainſi qu'à ma fille.

CLITANDRE.

Allez, Monsieur le Bailli ; je n'aurai besoin ni de vos assignations, ni de vos sommations ; comptez-vous pour rien les yeux d'Isabelle ?

AIR.

ISABELLE.

En te donnant ma foi,
A tes soins je confie
Le bonheur de ma vie :
Il dépendra de toi.

CLITANDRE.

Non, non : c'est de ton cœur
Que mon sort va dépendre ;
S'il est constant & tendre,
Il fera mon bonheur.

ENSEMBLE.

En te donnant ma foi,
A tes soins je confie
Le bonheur de ma vie :
Il dépendra de toi.

CLITANDRE, *vivement.*

Monsieur le Notaire s'endort.

LE NOTAIRE, *prenant vîte un verre.*

Moi ? point : je bois.

CLITANDRE.

Si fait, si fait. Vous pouvez vous retirer Messieurs, Sans façon, ne vous gênez pas.

LE CHIRURGIEN, *ſe levant avec le reſte des Convives.*

Monſu lé marié a raiſon; il ne faut pas nous gêner, *fandis.* Et puiſque nous ſommes d'une noce, nous prétendons danſer juſqu'au jour, avec Madame la mariée.

CLITANDRE.

Juſqu'au jour?... (*bas*) le bourreau! (*haut*) Oubliez-vous que cette chambre donne ſur la rue, que les voiſins peuvent ſe douter de la vérité, en inſtruire mon oncle, qui n'eſt qu'à trois lieues d'ici, & qu'il me déshéritera?

LE MAGISTER.

Ah! mes amis, cette raiſon mérite quelque conſidération. Et nous allons en conſéquence....

CLITANDRE.

Vous retirer?

LE MAGISTER.

Point. Nous allons danſer dans une chambre plus reculée. *Primò*, je m'empare de la mariée.

CLITANDRE, *à part.*

Euh! le traître!

LE CHIRURGIEN.

Et moi *dé Monſu lé* Bailli & dé ſa chere petite famotte. Lon lan la.

LE NOTAIRE.

Et moi des bouteilles.

ISABELLE, *qu'on entraîne.*

Attendez donc mon mari. Je ne veux danſer qu'avec lui. (*ils ſortent en danſant. On voit Simon qui avance la tête hors d'une couliſſe pour regarder. Suzon & Jeannot portent la table ſur un côté du Théâtre.*)

SCENE II.

SIMON, CLITANDRE, JEANNOT, SUZON.

Simon ſe gliſſe tout doucement après avoir vu ſortir les Convives.

SIMON.

BON: voilà mon frippon de neveu; écoutons. (*il ſe cache dans une autre couliſſe*)

CLITANDRE.

Les cruels! plus ils s'appercoivent du chagrin qu'ils me cauſent, plus ils ſe font un barbare plaiſir de l'augmenter.... Suzon, Jeannot, vous êtes mes vrais amis?

JEANNOT, *d'un air bête.*

Oh dame! pour ce qui eſt en cas de ça.

SUZON.

Pour vous le prouver, nous allons bien danſer à votre nôce. Viens, Jeannot. Tan lan la.

CLITANDRE, *les arrêtant.*

Vous danſerez une autre fois.... vous pouvez me rendre un ſervice très-important. Oh! oui, très-important! Toi, ma chere Suzette, va dire à ma femme que j'ai un ſecret de la derniere conſéquence à lui confier.

SUZON.

Oui, oui.... (*revenant d'un air malin*) Gageons que je me doute à-peu-près....

CLITANDRE.

Eh! pars, ma chere enfant, je te donne gagné. Toi, mon cher Jeannot, dès que ma femme ſera ſortie, ferme vîte la porte de la chambre où ſont mes importuns.

JEANNOT, *riant.*

Ah! ah! le tour ſera drôle.... (*revenant*) Not' Maître, faut-il farmer à double tour?

CLITANDRE.

A triple, ſi tu peux.

JEANNOT, *revenant.*

Not' Maître, quand je farmerons la porte à triple tour, faut-il que vos importuns ſoyont dedans ou dehors?

CLITANDRE.

Eh! dedans, imbécille. Qu'il eſt bête!

JEANNOT.

AIR.

Depuis qu'auprès d'Iſabelle
Vos amis font ſentinelle,
Pourquoi donc endéver tant?
Ah! je devinons, je gage.
Plus l'on guette le fromage,
Plus le chat en eſt friand.

CLITANDRE, *lui donnant un coup de pied.*

Eh! cours vîte où je t'envoye : double le pas. Tout le monde s'eſt donné le mot pour me déſeſpérer.

SIMON, *avançant un peu ſur la Scène.*

Tu n'es pas au bout. Je ne ſuis pas ici pour rien.

CLITANDRE.

Comme le cœur me bat!.... Suivons d'un peu loin pour voir s'ils réuſſiront..... Je ſuis ſur les épines.

SCENE III.

SIMON, *ſeul.*

L'ON m'a dit vrai. Voilà mon drôle marié ſans mon conſentement. Ah! je lui apprendrai; je lui apprend.... Quoi! que lui apprendras-tu? à ſe démarier? le ſecret ſeroit beau; & tu aurois bon nombre de pratiques. Ma foi, puiſque la folie eſt

faite, il faut m'en amuſer le mieux qu'il me ſera poſſible. J'ai médité là, en écoutant mon pendard, un tour de vieux malin, qui ne l'amuſera pas à la vérité, mais qui me ſervira à éprouver ſon caractere & celui d'Iſabelle; qui me vengera du Bailli & de ſa femme, & qui me divertira, voilà l'eſſentiel. Allons, morbleu! n'engendrons pas de mélancolie.

AIR.

L'Amour & ſes plaiſirs charmants
Ne ſont plus mon partage;
Mais un doux badinage
Conſole mes vieux ans.
On peut rire à tout âge:
Nargue des cheveux blancs.

Chut. Le voici. (*Il éteint les bougies.*)

SCENE IV.

SIMON, CLITANDRE.

CLITANDRE.

J'AI vu de loin Suſon qui parloit à ſa maîtreſſe.... O Dieu! j'entends marcher.... Serois-je aſſez heureux?.... (*Il écoute.*)

AIR.

C'eſt Iſabelle ;
Mon cœur me le dit.

SIMON.

Chit, chit, chit.

CLITANDRE.

C'eſt Iſabelle ;
Mon cœur me le dit,
En s'élançant vers elle.

(*Il entend rire Simon.*)

En vain tu ris de mon tendre embarras.
L'Amour, que j'implore,
Va bientôt enchaîner tes pas,
Avec les fleurs qu'il fait éclore.
Sur tes yeux il mettra ſon bandeau ;
Et je ſerai guidé par ſon flambeau.

(*Il pourſuit Simon qui le fuit, & le prend enfin par la main.*)

Ah ! je te tiens enfin !
Et je puis couvrir cette main
De mes baiſers pleins de flamme.
Viens, viens, ma chere femme....
Ciel ! c'eſt un homme. Eh ! Jeannot !
De la lumiere au plutôt.

SCENE V.

CLITANDRE, SIMON, JEANNOT *qui apporte de la lumiere ; tous trois reſtent dans une attitude différente.*

CLITANDRE.

AIR.

Quel cruel deſtin m'accable !

JEANNOT.

Ciel ! quel objet effroyable !

SIMON.

Tous deux ont cru voir le Diable !

JEANNOT, *à Clitandre.*

Hélas !

CLITANDRE, *à Jeannot.*

Hélas !

SIMON, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire.

CLITANDRE, JEANNOT. Qu'allons-nous dire, Pour ſortir d'embarras ?

SIMON. Que vont-ils dire, Pour ſortir d'embarras ?

SIMON.

Allons, gai, Monſieur le marié. Qu'eſt-ce ? vous faites une triſte mine.

CLITANDRE.

Je tombe à vos genoux.

SIMON.

Vous plaiſantez. Eſt-ce parceque vous vous êtes marié ſans mon conſentement? Bon! bon! vous ne me devez pas le moindre égard.

CLITANDRE.

Je vous dois tout; mais je n'ai écouté que la voix de la tendreſſe. Un amant raiſonne-t-il auprès d'une maîtreſſe charmante?

AIR.

Iſabelle
A de piquants attraits;
Le teint brillant & frais,
Une vive prunelle.
Dès qu'on la voit un inſtant
Seulement,
On ſoupire,
On deſire.
Le petit Dieu malin
Sur ſa bouche reſpire,
Et folâtre ſur ſon ſein.

SIMON, *à part.*

Ah! le frippon! comme il en tient!... (*haut*) Ba! propos d'amant: ne voulois-je pas auſſi vous donner une femme charmante? & qui n'a pas été élevée à Paris, comme votre Iſabelle? voilà l'eſſentiel.... Mon neveu, un Provincial qui feroit à Paris ſa proviſion de vin ne vous paroîtroit il pas un ſot?

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Oui, mais....

SIMON.

Point de mais.

AIR.

Le vin
D'un feu divin
Pétille ;
Et le cœur
D'un altéré buveur
Sautille,
Voyant ſon coloris flatteur.
Si l'on ne peut ſe défendre
De ſe rendre
Aux attraits du nectar enchanteur ;
Il faut en faire emplette
Dans un tertoir de Paris écarté ;
Il n'eſt pas frelaté.
L'on riſque moins qu'il vous porte à la tête.

(*malignement*) à l'application, mon doux neveu.

CLITANDRE.

Ah ! ſi vous connoiſſiez la vertu d'Iſabelle.

SIMON.

Oh bien ! je vous en félicite ; mais vous vous êtes paſſé de mon conſentement : paſſez-vous auſſi de mon amitié & de mon bien. Adieu.

CLITANDRE.

Ah ! mon oncle, arrêtez.

SIMON, *courant par le Théâtre.*

Non.

JEANNOT, *le ſuivant.*

Monſieur!...

SIMON.

Paix.

CLITANDRE.

De grace!

SIMON.

Je ſuis outré.

JEANNOT.

Un mot.

SIMON.

Je ſuis furieux.

CLITANDRE.

Vous me déſeſpérez.

SIMON.

Voilà qui eſt affreux! vous êtes un ingrat, un mauvais cœur, un... que ſais-je?... (*bas en riant*)... Courage! je crois entendre feu mon pere, quand il me grondoit.

CLITANDRE.

Croyez que j'ai conſervé pour vous tous les ſentiments qui vous ſont dus. Et ſi vous doutez de mon reſpect, de ma ſoumiſſion, de ma reconnoiſſance....

SIMON.

Eh bien?

CLITANDRE.

Mettez-les aux plus fortes épreuves, vous me trouverez digne de vous.

SIMON, *bas.*

Bon.... (*haut*) Propos en l'air. Je gage que si j'exigeois la moindre bagatelle, oui la moindre....

CLITANDRE.

Ah! que dites-vous? ordonnez.

SIMON, *à part.*

Il s'enferre.... (*haut*) voyons donc; prends garde à ce que tu feras. Je vais te demander une simple complaisance: si tu me refuses, tu perds pour toujours ma tendresse & mon héritage.

JEANNOT, *attendri.*

Son héritage! ah!

CLITANDRE.

Ordonnez, je vous le répete.

SIMON.

Ordonnons donc.... Je dois partir demain....

CLITANDRE, *troublé.*

Vous voulez peut-être que je vous accompagne?

SIMON, *affectant beaucoup de bonté.*

Non, non: peste! je ne suis pas assez cruel pour mettre trois lieues entre deux nouveaux mariés.

CLITANDRE.

Ah! vous me rassurez.... Que vous êtes bon!

SIMON, *à part.*

Tu vas changer d'avis.... (*haut*) Je veux partir au point du jour, &....

CLITANDRE, *vivement.*

Je vous devine : vous voulez vous repoſer : vîte un lit pour mon oncle.

JEANNOT, *courant.*

Un lit, un lit.

SIMON, *arrêtant Jeannot.*

Doucement ; point de lit, point de lit. (*à ſon neveu*) Je ne veux pas me coucher, & j'eſpere que tu me feras compagnie.

CLITANDRE, *dans la plus grande ſurpriſe.*

Moi ?

SIMON.

Oui ; nous jaſerons. Nous ferons des contes plaiſants. Va, nous nous amuſerons comme des Rois.

CLITANDRE, *embarraſſé.*

Mon oncle.... Songez qu'un jour de mariage....

SIMON.

Eh bien ! ne voilà-t-il pas le neveu ſoumis, complaiſant ? Déshérité : ſerviteur.

CLITANDRE, *d'un ton affectueux.*

Mon cher oncle, permettez-moi du moins d'aller dire à ma femme que vous êtes ici, & que....

SIMON.

Point ! la peſte ! nous ſommes loin de compte. J'exige au contraire que tu ne répondes aux per-

ſonnes qui viendront, ſoit ta femme ou toute autre, que par deux mots... que je choiſirai.

CLITANDRE, *vivement.*

Deux mots? Rien que deux mots à ma femme; lorſque j'ai tant de choſes à lui dire. Ah!...

SIMON, *froidement.*

Vois.

CLITANDRE, *après un moment d'abatement.*

Eh!... quels ſont ces deux mots?

SIMON, *à part.*

Il faut les choiſir bien foux, bien extravagants, bien burleſques, la plaiſanterie ſera plus forte.... (*haut*) Ces mots pleins de douceur, pleins d'éloquence, ſont....

CLITANDRE.

Sont? achevez de grace.

SIMON.

Mais.... c'eſt que tu vas les admirer.

CLITANDRE.

Voyons donc.

SIMON.

Ces mots ſont.... Devine.

CLITANDRE.

Eh! par pitié.

SIMON, *gravement.*

Sont, *ziſte*, *zeſte.*

CLITANDRE, *étonné.*

Ziſte! zeſte!

AIR.

SIMON.

Ah ! ah ! comme il enrage
Notre Marié !

CLITANDRE.

Vous plaiſantez, je gage.

SIMON.

Non : *ziſte, zeſte*, ou plus d'amitié.

CLITANDRE.

Quel langage
Pour un jour de mariage !

SIMON.

Ziſte, zeſte, ou plus d'héritage :
Ah ! comme il enrage
Notre Marié !

Vous balancez ? Serviteur.

CLITANDRE.

Un moment.... Quel parti prendre ?... (*d'un ton myſtérieux à Jeannot*) Jeannot, fais-moi le plaiſir d'aller raconter tout ce qui ſe paſſe à ma femme.

JEANNOT, *fort haut, en riant.*

C'eſt bian imaginé ! J'allons li tout dégoiſer, & cela l'empêchera de s'ennuyer.

CLITANDRE.

Paix donc : Ah le coquin !

SIMON, *arrêtant Jeannot.*

Alte-là. J'exige encore que tu ne ſortes pas, toi, & que tu ne répondes à tous ceux qui viendront

que par ces deux mots, *pif, pon*: je te donnerai cent écus pour épouſer Suzon.

JEANNOT.

Cent écus ! cent écus ! Allons, Monſieur, faiſons ronflerle *ziſte zeſte*, le *pif* & *pon*. Nos femmes nous en aimeront mieux quand nous ſerons riches.

CLITANDRE, *à part.*

Il a raiſon. D'ailleurs, pourrois-je ſans fortune faire le bonheur de ce que j'aime ? (*avec effort à Simon*) Diſpoſez du ſort de votre neveu.

SIMON.

Bon cela.... (*malignement*) Prépare-toi, j'entends venir quelqu'un.

CLITANDRE, *troublé.*

O Ciel !

JEANNOT.

Ce n'eſt encore que Suzon.

SIMON.

Gardez-vous bien de laiſſer échapper aucun autre mot. Pour en être certain, je vais me cacher ſous cette table. Lorſque je paroîtrai, vous pourrez parler.

JEANNOT.

Nous n'y manquerons pas.... (*ſautant de joie*) Cent écus ! cent écus ! pour dire *pif, pon*. Queu plaiſir !

CLITANDRE.

Ziſte, zeſte.... Ah quel ſupplice ! pourrai-je y réſiſter ?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, SUZON.

SUZON, *accourt toute joyeuſe.*

MONSIEUR, Monſieur, réjouiſſez-vous : le Bailli & ſa femme ſont allés ſe coucher; j'ai enfermé à triple tour vos importuns dans la grande ſalle ; & Madame eſt dans ſa chambre.... Elle ſoupire.... elle rêve.... elle ſourit.... Que tout cela lui ſied bien! Je ne la vis jamais ſi belle.

CLITANDRE, *ſoupirant.*

Ziſte!

SUZON, *ſurpriſe.*

Oh! oh!... Jeannot, que veut dire ton maître?

JEANNOT, *avec un grand ſérieux.*

Pif.

SUZON, *la main levée.*

Ah! ceſſe de faire le plaiſant, ou bien....

JEANNOT.

Pon.

SUZON, *lui donnant un ſoufflet.*

Tiens, voilà pour ta récompenſe.... Et vous, Monſieur, eſt-ce que vous n'aimez plus Madame? Le contrat auroit-il déjà produit ſon effet?

CLITANDRE, *comme pour lui dire non.* *Zeſte.*

SUZON.

La ſotte bête qu'un époux ! & qu'on fait mal d'en prendre !

AIR.

Avant d'entrer en ménage,
Sans ceſſe il faut leur répéter :
Paix ! ſoyez moins vif, ſoyez ſage :
D'abord après le mariage,
L'on enrage
De n'avoir plus à répéter :
Paix ! ſoyez moins vif, ſoyez ſage.

Mais à bon chat
Bon rat :
Le ſexe n'eſt point ingrat.

Je vais faire part à Madame de mes petites réflexions. (*Clitandre & Jeannot troublés, l'arrêtent, en lui diſant : pif, zeſte*) Vous m'arrêtez fort inutilement ; je ſaurai bien appeller Madame d'ici. Madame ! Madame ! accourez vîte. Madame !

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ISABELLE.

ISABELLE, *alarmée.*

QU'EST-CE, Suzon ? pourquoi cries-tu ſi fort ? Mon mari ſe trouve-t-il mal ?

SUZON, *regardant Clitandre avec un petit air de dédain.*

Ma foi, Madame, je ne ſais comment il ſe trouve ; voyez vous-même : pour moi, je vais vous amener nombreuſe compagnie.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* SUZON.

ISABELLE.

CLITANDRE, que ſignifient les paroles de Suzon, & l'air que je te vois ?.... Quoi ! tu ne me dis rien ?.... Cher Epoux ! tu ſais combien je t'aime ; tu ſais que tu me donnerois la mort, ſi tu ceſſois de m'aimer. Raſſure-moi d'un mot. Dis-moi que ton amour....

CLITANDRE *veut parler ; il regarde ſon oncle qui le menace en le tirant par l'habit ; il dit très tendrement.*

Zeſte.

ISABELLE, *étonnée.*

Zeſte ! .... Veux-tu m'annoncer par-là que ton amour s'eſt envolé ?

CLITANDRE, *vivement, comme pour la raſſurer.*

Ziſte, zeſte.

ISABELLE.

Volage ! Je t'entends de reſte. Ne te fais pas un barbare plaiſir de me répéter mon arrêt.

SIMON, *riant ſous la table.*

Le voilà dans la criſe.

ISABELLE.

AIR.

Combien de fois, infidele,
A mes pieds, en ſoupirant,
M'as-tu dit : « chere Iſabelle,
« C'eſt trop peu d'être conſtant.
« Ce ruiſſeau groſſit ſans ceſſe,
« En ſuivant ſon heureux cours ;
« C'eſt ainſi que ma tendreſſe
« Augmentera tous les jours ! »
Ingrat ! je meurs, quand j'y penſe.
Qu'eſt devenu ce feu ſi beau ?
Seulement par l'inconſtance
Tu reſſembles au ruiſſeau.

JEANNOT, *pleure.*

Pif! pon!

(Clitandre ſe jette aux pieds d'Iſabelle ; il regarde, en ſoupirant, tantôt vers ſon oncle, tantôt vers ſa femme. Il ſe releve en voyant paroître le reſte des Acteurs conduit par Suzon. Le Bailli & ſa femme ſont en déshabillé de nuit, les autres ſont ivres.

SCENE IX.

TOUS LES ACTEURS.

LES CONVIVES, *ivres.*

QU'EST-CE que tout ça ? Qu'eſt-ce que tout ça ?

LA FEMME DU BAILLI.

Ah ! jour de Dieu ! j'apprends de belles nouvelles !

SIMON, *bas.*

Bon : voici la compagnie que j'attendois.

LE BAILLI.

De la douceur, petite famotte ; de la modération.

LA FEMME DU BAILLI, *careſſant ſon mari.*

Oui, mon petit chouchou, vous allez voir..... (*furieuſe*) Répondez, beau mari de neige. Parbleu!

vous êtes un plaiſant original ! Avez-vous épouſé notre fille pour la mépriſer ?

CLITANDRE, *poliment comme pour lui aſſurer le contraire.*

Ziſte.

LA FEMME DU BAILLI.

Qu'eſt-ce à dire, *ziſte* ? Savez-vous que je vous arracherai les yeux, que je vous étranglerai.

LE BAILLI.

Tout beau, famotte ! tout beau ! Dieu merci, j'ai de l'éloquence ; il n'y réſiſtera pas.... Or ſus, mon gendre, ſi vous connoiſſez les loix, citez m'en une qui vous autoriſe....

CLITANDRE *le repouſſe avec impatience.*

Zeſte !

LE BAILLI.

Oh ! oh ! cet homme eſt fou.

LA FEMME DU BAILLI.

Voyez, voyez comme il s'agite, comme il a l'œil égaré !

LE CHIRURGIEN.

Il n'y a, ſandis ! qu'à lé ſaigner bien vîte au milieu du front.

LE MAGISTER.

Non, il faut le mettre ſous ma diſcipline. Je le... ſuffit.

LE BAILLI.

Faiſons mieux. Prenons acte de ſa folie, M. le

Notaire, & l'on fera caſſer le mariage. (*Le Notaire va écrire au bout de la table, on avance pour ſigner, Clitandre furieux ſaiſit le papier & le déchire.*)

SUZON.

Madame, chargez-vous du maître, je vais frotter le valet comme il faut. Parle, frippon, parle, impudent.

JEANNOT, *fuyant.*

Pif, pon....

(*Il tourne autour de la table en faiſant ſigne de regarder deſſous; enfin impatienté des coups de Suzon, il renverſe la table, en feignant de fuir, découvre Simon & s'écrie*) il a paru, nous pouvons parler.

SUZON, *faiſant un cri.*

Ah! voilà le ſorcier qui les enſorceloit. (*tous les Acteurs ſont tableau ſur un côté du Théâtre. Simon reſte quelque temps dans la poſture où il étoit ſous la table, il rit de leur ſurpriſe.*)

LA FEMME DU BAILLI.

Comment donc! c'eſt M. Simon.

SIMON.

Eh vraiment oui, c'eſt moi: ah! ah! c'eſt donc ainſi que vous me priez de la noce?

CLITANDRE, *ſe précipitant aux pieds de la femme, dit fort vîte.*

Chere épouſe! je puis enfin te parler, & te dire, combien je t'aime.... Combien je t'adore.... Mon cœur.

ISABELLE.

Laiſſe-moi, perfide, je ne veux plus te voir.

CLITANDRE.

Mon oncle, elle me fuit!

SIMON.

La, la, ma belle mariée, ne boudez plus mon neveu; c'eſt moi qui l'ai forcé à tout ce qu'il a fait. Vous ſaurez mes raiſons. En attendant, j'embraſſe la petite, elle a montré de la douceur dans un moment où plus d'une femme auroit ſûrement fait le diable à quatre.... Qu'en dit Madame la Baillive, ce cher petit mouton? (*il lui paſſe la main ſous le menton.*)

LA FEMME DU BAILLI.

Laiſſez-moi tranquille, vieux fou: le voilà bien content! il a fait des ſiennes.

SIMON.

Et M. le Bailli, chouchou?

LE BAILLI.

Toujours le même.

SIMON.

Touchez là, mes amis; je ſuis arrivé trop tard pour la noce: eh bien! je ſerai du lendemain: il vaut quelquefois mieux. Pour payer la malice que j'ai faite aux amants, je leur donne mon conſentement & mon bien. Voilà encore les cent écus que j'ai promis à Jeannot pour épouſer Suzon. Et vive la joie.

SUZON, *s'emparant de la bourſe.*

Ah! M. Simon! permis à vous d'avoir des caprices. Vous les payez ſi bien!

ISABELLE.

AIR.

Je puis te nommer mon époux.

CLITANDRE.

Que mon ſort eſt beau! qu'il eſt doux!

ISABELLE.

De plaiſir mon cœur palpite.

CLITANDRE.

Sens le mien; comme il s'agite!

ISABELLE.

Ah! ah! quel moment!

CLITANDRE.

Quel raviſſement!
O Dieu de la tendreſſe!
Fais durer notre ivreſſe
Sans ceſſe.

LA FEMME DU BAILLI, *tendrement au Bailli.*

Ah! quelle douceur!

LE BAILLI, *à ſa femme.*

Quel inſtant flatteur!

LES AMANTS.

Qu'il eſt enchanteur!

TOUS LES ACTEURS.

O Dieu de la tendreſſe!
Fais durer leur ivreſſe
Sans ceſſe.

LE MAGISTER.

LE MAGISTER. (*on croit tout fini, quand il s'écrie :*)

Eh ! mes amis ! je me rappelle la fin de l'épithalame.

CLITANDRE.

Oh ! c'en eſt trop enfin.

LE MAGISTER.

Hymen, Amour,
Réuniſſez-vous en ce jour :
Deſcendez de la voûte céleſte.

CLITANDRE.

Quoi ! ils ſont encore ſi loin ! nous allons au-devant d'eux. (*Le Magiſter veut continuer ; Suzon & Pierrot lui ferment la bouche, en lui diſant : ziſte, zeſte, pif, pon.*)

LA BONNE FILLE,

OPÉRA-COMIQUE

EN TROIS ACTES,

Représenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 17 *Juin* 1771.

PRÉFACE.

LA *Buona Figliuola* jouiſſoit de la plus grande réputation dans preſque toute l'Europe, qu'elle étoit encore ignorée en France. Les paroles ſont du célebre M. *Goldoni*, le Reſtaurateur du Théâtre Italien, cet Auteur ſi fécond, & qui ſait ſi bien peindre la nature. La muſique a été compoſée par le fameux M. *Piccini : la Buona Figliuola* eſt même ſon Ouvrage de prédilection. J'en parlai un jour à M. *Baccelli*, Compoſiteur Italien, qui, ſans me répondre, courut en exécuter quelques morceaux ſur ſon clavecin, fit paſſer ſon enthouſiaſme dans mes ſens, & me propoſa de faire connoître aux François une muſique ſublime, en parodiant les paroles Italiennes ſur leſquelles le Muſicien l'avoit compoſée.

On conçoit aiſément combien les entraves de la parodie doivent mettre à la

gêne un eſprit tant ſoit peu vif : il n'y a pas de travail plus rebutant que celui qui vous aſſujettit, non-ſeulement aux idées d'un autre Auteur, à ſes expreſſions, à ſa ponctuation, mais encore aux pieds de ſes vers, au genre & à la quantité de ſes ſyllabes, qu'il faut faire breves ou longues, maſculines ou féminines, d'après le poëme original & la muſique ; ſans compter les repos qu'il eſt néceſſaire de ménager, & les *a*, les *é* qu'il faut conſerver pour ces cadences brillantes qui font quelquefois tout le mérite d'une Ariette : ajoutez à cela la certitude de ne pas retirer la moindre gloire d'un Ouvrage où tout eſt ſacrifié au Muſicien. Je le répete, il n'eſt point de travail plus pénible & plus ingrat. Mais rien ne me coûte, & tous les genres, tous les Théâtres me ſont bons, quand il eſt queſtion de contribuer aux plaiſirs du Public, & de me renouveller de temps en temps dans ſon ſouvenir.

Quant aux changements que j'ai pu faire dans le plan, ils ſont ſans doute conſi-

dérables, puiſque la contexture de la Piece Françoiſe n'eſt ni gauche à l'excès, ni dénuée de toute eſpece de vraiſemblance. Et les perſonnes qui, grace aux derniers bouffons, connoiſſent les négligences de leurs Opéra, n'auront peut-être pas pour ma *Bonne Fille*, tout le dédain que j'affectai moi-même lorſque je la produiſis ſur le Théâtre d'Arlequin. J'appris que *mes chers*, *mes bons amis* m'attendoient à la premiere repréſentation de cette Piece pour me juger, comme ſi elle étoit en entier de ma compoſition, & pour la comparer avec *Nanine :* je parai adroitement le coup, en mettant dans la bouche de *Carlin* ce qui ſuit, & qu'on appellera compliment ou prologue, comme on le jugera à propos.

Carlin venoit de jouer une farce Italienne : dans le temps que ſes camarades faiſoient la révérence, il ſe plaça à la cantonnade, & dit tout bas, en confidence au Public :

« Chut ! j'ai un ſecret à vous révéler. »

Il feignit de ſortir, & revint d'un air fort myſtérieux.

« On vous trompe. On a affiché *la* « *Bonne Fille* comme une Piece nou- « velle : n'en croyez rien. Ba ! je lui ai « vu courir toutes les Cours d'Italie, l'Al- « lemagne, l'Angleterre : elle y a été « même fort courue. Peſte ! une Bonne « Fille eſt quelque choſe de ſi précieux !

Lazzis de peur.

« Elle a beaucoup de reſſemblance avec « *Nanine :* vous ne ſavez pas pourquoi ? « elles ſont de la même famille ; elles ne « ſont pas du même pere, mais de la même « mere ; elles deſcendent en droite ligne « de cette fameuſe Madame *Pamela* qui « a fait tant de bruit.

Autres lazzis.

« Vous lui trouverez un air étranger, « une tournure un peu gauche ; il ne faut « pas faire ſemblant de vous en apperce- « voir. Diable ! vous la déconcerteriez,

« Nous lui avons laiſſé ſa démarche, pour
« vous ménager le plaiſir de la voir aller
« en cadence ſur une muſique : *Ah! che*
« *mouſica*, *che gouſto!* vous entendrez!
« vous entendrez! mais ſouvenez-vous
« ſur-tout de ne pas dire à mes camarades
« que j'ai trahi *le ſecret de la Comédie.* »

PERSONNAGES.

LA COMTESSE, vieille femme entichée de ſa nobleſſe.

LE MARQUIS, Neveu de la Comteſſe ; Amoureux de Roſette.

ROSETTE, jeune fille abandonnée par ſes parents, & élevée dans la maiſon de la Comteſſe.

ANNETTE, jeune Jardiniere.

MARTON, Femme-de-chambre de la Comteſſe.

SIMONIN, Jardinier, Amoureux de Roſette.

Le Baron de WILTFORT, Colonel Suiſſe.

TAILLEFER, Soldat Suiſſe.

La Scène ſe paſſe à la Terre de la Comteſſe. Le Théâtre repréſente un jardin : d'un côté eſt un berceau de fleurs, de l'autre un boſquet ; dans le fond, un château auprès d'une grille qui conduit dans les champs.

LA BONNE FILLE,

OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, *ſeule, arroſant des fleurs.*

AIR.

QUEL plaiſir, quelle volupté
De voir au lever de l'aurore
Ces roſes & ces lis éclore,
Pour ſe diſputer de beauté !
Ils paroiſſent me ſourire
Et me dire,
Nous te devons
Le parfum que nous exhalons. (1)

(1) Les Comédiens ont cru devoir ſubſtituer à cette Ariette, la ſuivante ; j'ignore de qui ſont les paroles.

Dans ces fleurs je vois l'image
De l'Amour, de ſes dangers,

SCENE II.

ROSETTE, SIMONIN.

SIMONIN.

EH ! bon jour, Mam'ſelle Roſette ! A quoi vous amuſez-vous là ? Je vous défions de rendre ces fleurs auſſi fraîches que vous.

ROSETTE.

Simonin eſt galant.

SIMONIN.

Moi ! nanin : c'eſt que je ne ſommes point jardinier pour rian, & que je nous connoiſſons en

Dans le jeune âge
Aiſément l'on s'engage.
Loin qu'il vous bleſſe,
L'Amour vous careſſe ;
Mais ſes biens ſont paſſagers.
Un cœur eſt épris,
Ses vœux ſont remplis ;
Mais quel dommage,
Quand le papillon volage,
Dans ſon hommage,
Sur chaque fleur, ſans ſe fixer,
Toujours ſe plaît à voltiger.

fleurs. Tenez, quand je vous reluquons, je voyons du jaſmin par ici, des roſes par ilà, & des doubles encore.... Morgué, regardez-moi, ne varriez-vous pas itou chez moi queuque chôſe qu'on pourroit leur joindre, pour parfaire le bouquet? bian entendu que le mariage nous ſieroit tout ça, da.

ROSETTE.

Ah! mon pauvre Simonin! ſonge que je ne connois point mes parents; ils m'abandonnerent chez un payſan, qui, au bout de quelque temps, pria Madame la Comteſſe de ſe charger de mon enfance. Que ferois-tu d'une infortunée comme moi?

SIMONIN.

Ce que j'en ferions?... ce que j'en ferions?... & pargué, ça ſe devéine; j'en ferions ma minagere. Nanette me mitonne, alle me voudroit pour épouſeux; alle me fait dire tous les jours par ſa bonne amie Marton, la femme de chambre de notre Comteſſe, que vous n'êtes pas mon fait, que vous ſavez trop bian lire, trop bian écrire. N'y a pas du mal à ça: votre écriture me ſarvira à mettre l'étiquette ſur les paquets de mes graines; & moyennant votre lecture, vous varrez dans l'almanach quand il faudra les ſemer, quand il devra pleuvoir ou faire biau temps. M. le Marquis, le neveu & l'héritier de notre Comteſſe, ſe mariera; il aura des enfants, & les nôtres ſeront les jardiniers des ſiens.

ROSETTE, *émue au nom du Marquis, ſoupire.*

Hélas !

SIMONIN.

Vous ſoupirez ! bon ! feigne d'amitié !

ROSETTE.

Tu la mérites.

SIMONIN, *ſautant de joie.*

Ah ! que je ſommes content !

ROSETTE.

Mais je puis t'offrir ſeulement celle qu'ont pour toi, tes ſœurs, tes amis, tes parents.

SIMONIN.

Oh ! j'ons déjà tant de parentaille ! (*à part*) Mais, chut, faut toujours prendre ça. C'eſt peut-être une ruſe.

AIR.

J'ons beſoin d'une Amante,
Et non d'une parente.
Pourtant
En attendant
Que tu m'aimes comme Amant,
Aime-moi comme parent.
(*bas, à part.*)
Sous ce titre en ſentinelle
L'Amour ſurprend une Belle.
Crac, auſſi-tôt le parent
A les droits d'un Amant,
Oui, les droits, tous les droits d'un Amant.

(*en ricannant*) Sans adieu, ma petite ſœur; faut eſpérer que je ſerons un jour pu proches parents... Dam, qui ſait?... (*à part*) Laiſſons-la ſur la réflexion. Tatigué, que je ſommes un fin marle!

SCENE III.

ROSETTE, LE MARQUIS.

ROSETTE.

Ah! Roſette! infortunée Roſette! ne vaudroit-il pas mieux écouter l'amour franc & ſincere de Simonin, que la malheureuſe paſſion qui fera le tourment de ta vie? heureuſement qu'elle eſt ignorée de tout le monde, même de celui qui la fit naître... O Dieux! c'eſt lui!...

LE MARQUIS.

La voilà! je reſpire.

ROSETTE, *troublée.*

Je ne pourrois lui cacher le trouble qu'il me cauſe; il vaut mieux le fuir. (*elle s'en va.*)

LE MARQUIS.

Roſette! ma chere Roſette!... Elle me fuit ſans ceſſe.... Comment lui peindre la vivacité de mon amour? Je vois une de ſes camarades. Les jeunes perſonnes ſe font ordinairement de petites confi-

dences : il faut mettre celle-ci dans mes intérêts. Mais pourrai-je le faire ſans compromettre ce que j'aime ? Il faudroit... (*il s'éloigne un peu en rêvant.*)

SCENE IV.

ANNETTE, LE MARQUIS.

ANNETTE.

QUE je ſuis laſſe de porter continuellement ce maudit panier !

AIR.

Pauvre Annette, quelle pitié !
J'ai la tête meurtrie.
Faudra-t-il toute la vie
Servir chez un Jardinier?
Je ſuis encore ſi jeunette !
Pauvre Annette,
Qui deſcendra ton panier ?
Qui te prendra ton panier ?

LE MARQUIS, *à part.*

Eſſayons.... (*haut*) ce ſera moi, belle Annette, qui t'aiderai.

ANNETTE, *faiſant pluſieurs révérences.*

Ah ! Monſieur, je vous demande excuſe.... (*à part*) Que les beaux Meſſieurs ſont polis !

LE MARQUIS,

LE MARQUIS, *bas.*

Il faut la flatter. (*haut*) Comme elle eſt jolie ; la fripponne ! (*lui paſſant la main ſous le menton*) Dis moi, as-tu jamais aimé ?

ANNETTE, *à part.*

Où veut-il en venir ? Il faut faire l'innocente ; les Meſſieurs ne haïſſent point cela.... (*haut*) Moi, avoir aimé ? le moyen ? je n'ai encore que ſeize ans.

LE MARQUIS.

Comment recevrois-tu une confidence amoureuſe ?

ANNETTE, *à part.*

Oh ! oh ! que veut-il dire par-là ?... (*haut*) Dame, ſelon les perſonnes.

LE MARQUIS.

Mais ſi, par exemple, j'avois quelque ſecret amoureux à te confier ?

ANNETTE, *à part.*

Ah ! que je ſuis aiſe !... (*haut*) Dame, ce ſeroit encore ſelon l'eſpece d'amour.

LE MARQUIS.

Je vois que je puis t'ouvrir mon cœur, mes feux ſont légitimes.

ANNETTE, *à part.*

Quel bonheur ! Simonin peut maintenant faire le fier tant qu'il voudra.

LE MARQUIS.

AIR.

Qu'elle eſt belle !
Tout en elle
Me ravit.
Sourit-elle ?
C'eſt la pudeur qui ſourit.
Que ſa mine
Enfantine
Eſt divine !
Son regard eſt ſi flatteur,
Si ſéducteur,
Qu'il porte au cœur
Un trait vainqueur.
Les airs, les tons, les grimaces,
Qui juſqu'ici m'ont enchanté,
Ne valent pas ſes graces,
Son ingénuité,
Sur-tout ſon honnêteté.
Adieu donc tons, grimaces,
Je préfere l'honnêteté.

ANNETTE.

Ah ! mon cher Maître ! que vous méritez bien d'être aimé ! & vous l'êtes.

LE MARQUIS.

Je ſuis aimé ! je ſuis aimé ! Roſette t'a donc auſſi confié ſon ſecret ?

ANNETTE, *à part.*

Roſette ?.... Ah ! comme je me ſuis trompée !

LE MARQUIS.

(*Il prend la main d'Annette avec tranſport. La Comteſſe paroît ſans rien dire.*) Annette, ma chere Annette ! ſois sûre de ma reconnoiſſance.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *ſe met entre Annette & ſon neveu.*

JE vous y ſurprends.

ANNETTE, *fuyant.*

Ah ! (*elle revient enſuite écouter de loin*)

LE MARQUIS.

O ciel !

LA COMTESSE.

N'êtes vous pas honteux de prodiguer des douceurs à une miſérable villageoiſe ? vous, un Marquis ? Fi !

LE MARQUIS, *bas.*

Bon ! elle a pris le change.

LA COMTESSE.

Que diroient vos ayeux ? Que diroient-ils ? eux qui ſe ſont toujours ruinés pour des femmes de la premiere qualité.

LE MARQUIS.

Ils diroient, Madame.... ils diroient.... que je ne ſuis pas auſſi dupe qu'eux. (*Il s'en va.*)

LA COMTESSE.

Quel goût ! quelle excuſe !

SCENE VI.

LA COMTESSE, ANNETTE.

ANNETTE, *à part.*

LE Marquis eſt ſorti ; voici un inſtant favorable pour me venger de lui & de ſa Roſette.... Que je les hais !

LA COMTESSE.

Vous voilà encore, petite effrontée ?

ANNETTE.

Je viens prendre mon panier.

LA COMTESSE.

Avoir l'indignité d'écouter les douceurs d'un homme de qualité ! D'un bourgeois, paſſe.

ANNETTE, *d'un ton boudeur.*

Il eſt bien fâcheux d'être grondée pour les autres.

LA COMTESSE.

Que marmottez-vous-là ?

ANNETTE.

Moi ? rien. Mais j'ai ſurpris Monſieur le Marquis diſant à Roſette des choſes qui vous fâcheroient, ſi vous les ſaviez ; il me prioit de ne pas vous les rapporter : & voilà que vous me grondez préſentement !

LA COMTESSE.

Des choſes qui me fâcheroient ? Ah ! ma petite, conte-moi ce qu'il lui diſoit ; conte, conte, mon cœur.

ANNETTE, *d'un air naïf.*

Très-volontiers. Il lui diſoit.... Mais, non : je fais réflexion que je ne puis trahir les ſecrets d'un homme de qualité : d'un bourgeois, paſſe.

LA COMTESSE.

Je t'ordonne de parler. Mais ne ments point.

ANNETTE, *d'un air ſimple.*

Eſt-ce qu'on ment à mon âge ?... attendez...

LA COMTESSE.

Perſonne ne nous entend.

ANNETTE.

Monſieur le Marquis parloit à Roſette...

LA COMTESSE.

De quoi ?

ANNETTE.

Il lui parloit.... de l'épouſer.

LA COMTESSE.

De l'épouſer !

ANNETTE.

Je m'enfuis, crainte d'en trop dire : on eſt diſcret au village. (*Elle fuit en faiſant un ſigne de méchanceté derriere la Comteſſe.*)

SCENE VII.

LA COMTESSE, *ſeule.*

LA pauvre innocente n'oſe s'expliquer clairement. Hola ! faites venir Roſette ; je veux la chaſſer ſur-le-champ. Comment a-t-elle pu prétendre à l'honneur d'épouſer un Marquis, & un Marquis qui eſt mon neveu encore ? O temps ! ô mœurs !

AIR.

Quel orgueil épouvantable
L'on voit régner à préſent !
Pour peu qu'on ait d'agrément,
Pour peu que l'on ſoit aimable,
L'on viſe à tout maintenant :
Rien n'eſt plus inſoutenable.
Aucun rang n'eſt limité ;
On voit la beauté,
D'un air effronté,
Marcher à côté
De la qualité.
Quelle indignité !
Quelle atrocité !
Ciel ! quel affront pour la qualité !

SCENE VIII.

ROSETTE, LA COMTESSE.

ROSETTE.

ANNETTE & votre femme de chambre m'ont dit, d'un air fort empreſſé & fort joyeux, que vous me demandiez : je me rends à vos ordres.

LA COMTESSE.

Vous ne rougiſſez pas en me voyant ?

ROSETTE.

Moi, Madame ! & de quoi ? Seroit-ce de l'obſcurité de ma naiſſance ? je tâche d'y ſuppléer par mes ſentiments. Seroit-ce de vos bontés ? les bienfaits ne font rougir que les cœurs ingrats.

LA COMTESSE, *à part.*

Comme elle s'exprime ! comme elle ſait prendre un air intéreſſant ! Mais ce ſont ces mêmes charmes qui ont ſéduit mon neveu.... Vous ne ſavez que trop quel eſt votre crime : vous aimez le Marquis.

ROSETTE, *à part.*

O ciel ! me ſerois-je trahie ?

LA COMTESSE.

Ce n'eſt pas tout ; il vous aime.

ROSETTE, *avec intérêt.*

Lui, Madame?

LA COMTESSE.

Sors de chez moi; je ne veux plus te voir.

ROSETTE.

Ah! ma chere maîtreſſe, voudriez-vous mettre le comble à mon malheur?

LA COMTESSE.

Fuis, fuis, ingrate, téméraire, orgueilleuſe!...

ROSETTE.

Vos bontés me ſont ſi néceſſaires! je ſais ſi bien les apprécier!

LA COMTESSE.

Fuis, te dis-je, & va rejoindre les malheureux payſans chez qui tes parents t'ont abandonnée.... (*avec mépris*) Va, tu es bien digne d'eux.

ROSETTE.

AIR.

Une fille délaiſſée,
Sans parents, ſans protecteur,
Eſt maltraitée,
Eſt rejettée:
Ah! c'eſt trop de rigueur.
Vous déchirez mon ame.
Mais, Madame,
Je m'éloignerai d'ici,
Puiſque vous l'ordonnez ainſi.
La malheureuſe Roſette,

Que votre cœur rejette,
Pourra dès aujourd'hui
Trouver quelqu'autre appui.
Oui, Roſette,
Le ciel eſt le protecteur,
De l'innocence & de l'honneur.

LA COMTESSE, *à part.*

Elle m'attendrit malgré moi. Que deviendra-t-elle, ſi jeune, ſans expérience? Donnons des ordres pour qu'on la faſſe entrer dans un carroſſe, dès qu'elle ſera au bout de l'avenue, & qu'on la conduiſe en ſecret dans le Couvent prochain; par-là je la mettrai à l'abri de l'indigence, & des pourſuites du Marquis.

ROSETTE, *allant vers la Comteſſe.*

Ma chere maîtreſſe, ôtez-moi vos bienfaits: mais rendez-moi votre eſtime.

LA COMTESSE,

Fuis; laiſſe-moi!... (*à part*) cachons-lui qu'elle m'a émue. En honneur, elle étoit faite pour être de qualité.

SCENE IX.

ROSETTE, ANNETTE, MARTON, SIMONIN, LE MARQUIS.

ROSETTE.

Il faut les abandonner, ces lieux qui commençoient à me devenir si chers, depuis qu'un tendre sentiment..... Ah! partons, sans augmenter mes regrets.

ANNETTE.

La voilà qui s'en va; j'ai réussi: la Comtesse l'a chassée.

MARTON.

Tant mieux; elle commençoit d'avoir plus de crédit que moi sur l'esprit de ma maîtresse.

ROSETTE, *prête à quitter la scène, s'arrête & regarde de tous côtés en soupirant.*

FINALE EN CHANT.

Trouverai-je un autre asyle
Où mon ame soit plus tranquille?
Vain espoir, si j'ai dans le cœur
Ce qui cause tout mon malheur!

ANNETTE, MARTON, *d'un ton railleur.*

Comment, ma petite,
Vous nous quittez si vîte?

ROSETTE.

Je vous dis adieu pour toujours.
Puiſſe mon ame plus paiſible,
Voir dans un déſert horrible,
De ſes maux finir le cours !

ANNETTE, MARTON, *à part.*

Et pars donc, va-t'en bien loin ;
Mais ſur-tout ne reviens point.

SIMONIN, *l'arrêtant.*

Où vas-tu ma douce amie ?

ANNETTE, MARTON, *à part à Simonin.*

La fripponne en te quittant
Va rejoindre ſon Amant.

ROSETTE.

Aux malheurs de votre amie,
Par vos ris vous inſultez ?

ANNETTE, MARTON, *d'un air railleur.*

Pardonnez,
Excuſez,
Je vous prie,
Toutes nos témérités.

SIMONIN.

Viens avec moi, je me contente
De l'amitié de parente.

ANNETTE, MARTON.

Bon courage, Simonin,
Sers les amours de ton maître.
Si je ſais bien m'y connoître,
Tu veux faire ton chemin.

SIMONIN.

De mon maître ?

ANNETTE, MARTON.

Oui, ma foi;
Et ſon cœur, n'eſt pas pour toi.

SIMONIN, *repouſſant Roſette.*

Reſte donc, reſte à mon maître,
Cœur perfide, & traître,
Je n'voulons plus de toi.

ROSETTE.

Dieux! quel deſtin déplorable!
Tout le monde ici m'accable:
Tout le monde eſt contre moi.
Ah! fuyons vîte loin de cette maiſon.

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Tu veux me quitter, ma belle?
C'eſt en vain. Non, non, cruelle!

ANNETTE, MARTON, *à part au Marquis.*

Que vous êtes bon!
Simonin eſt ſon mignon;
Il alloit fuir avec elle.

LE MARQUIS.

Simonin?
Ce coquin?

ANNETTE, MARTON, *riant.*

Ce coquin.

LE MARQUIS.

Ton choix eſt ſi mépriſable.
Qu'il me guérit à jamais.

ROSETTE.

Que je ſuis miſérable!

LE MARQUIS.

Je braves tes attraits.
Va-t'en, pars avec ce traître.

SIMONIN.

Adieu, reſte avec ton maître.

ANNETTE, MARTON, *très-contentes.*

C'eſt fort bien, en vérité.

ROSETTE, *au Marquis*

Par pitié.

LE MARQUIS.

Tais-toi, volage.

ROSETTE.

Simonin.

SIMONIN.

Je ſuis trop ſage.

ROSETTE, *à Marton & Annette qui rient.*

A mes maux vous inſultez....

ANNETTE, MARTON.

Excuſez, pardonnez
Toutes nos témérités.

Tous enſemble.

Puiſque ton cœur ſe partage :
Non, pour toi plus d'amitié.
Une ingrate, une volage
Eſt indigne de pitié.

ROSETTE *va de l'un à l'autre.*

Ecoutez-moi par pitié.

SCENE III.

SIMONIN, *ſeul.*

Récitatif obligé.

Je n'en puis revenir :
Faut-il ſe voir ravir
Ce que l'on aime, ainſi ſous la mouſtache ?
On alloit l'enlever,
J'ons ſu la délivrer ;
Et mon rival d'entre mes bras l'arrache !
Ah ! Simonin, quel triſte ſort !
Je ſuis en furie,
J'enrage ma vie,
Et j'aurois envie,
Pour oublier celle qui m'eſt ravie,
Avec ce fer de me donner la mort.

AIR.

Oui, Roſette, ton Simonin,
Le cœur noyé dans le chagrin,
Veut pour toi percer ſon ſein....
Mais une terreur ſecrete
Me répete :
N'en fais rien, pauvre bête....
Courage ! dans le malheur,
Faut du cœur,
De la vigueur.

SCENE

SCENE IV.

SIMONIN, TAILLEFER.

TAILLEFER *entre par la grille, & retient Simonin.*

HOLA! hé, payſan! que toi l'y faire là?

SIMONIN.

Qui que vous ſoyez, vous arrivez à propos; je crois que j'allions me tuer pour une maîtreſſe qui me fait mourir à petit feu: vous voyez que j'en ſommes tout maigre.

TAILLEFER.

Pouf! toi l'y être grandement fou d'alir au trépaſſement pour un maîtreſſe: pour la gloire, paſſe. Toi, venir à la guerre avec moi, bientôt oublier l'ingrate à toi dans la délice d'un camp.

AIR.

L'y afoir tambour, l'y afoir trompettes;
L'y afoir guittare & clarinettes;
L'y afoir beaucoup aſſez d'inſtruments:
Et puis filles beaucoup charmant
Se gliſſir la nuit dans le camp.
L'ennemi l'y être loin,... trinque vain,
Payſan.

L'ennemi l'y être plus proche :
Tout bas, tout bas, on l'approche
Pour le bien frottir.
Vainqueurs nous, l'ame contente,
Retournir deſſous la tente,
Pour trainquir
Et pour danſir :
Lir, lir, lir, lir.
La guerre être un grand plaiſir.

SIMONIN.

Je ſommes votre valet, Monſieur.

TAILLEFER, *fâché.*

Moi, point Monſieur, moi Menher.

SIMONIN.

Eh bian, Monſieur Menher, ſoit : puiſque je ne me ſuis pas tué pour Roſette, je ne m'expoſerai plus à la mort.

TAILLEFER.

Toi laiſſir ton Roſette, & toi dir à moi où l'y être dans ce château un fillette qui afoir nom Wilhelmine ?

SIMONIN.

Je n'en connois point qui porte ce nom-là.

TAILLEFER.

Devoir l'y être. Un jeune l'enfant tout charmant.

SIMONIN.

Il n'y en a pas de plus charmant que Roſette.

TAILLEFER.

L'y être laiſſée à un payſan toute jeunette : lui l'y afoir remiſe ici : lui l'y afoir dit à moi.

SIMONIN.

C'eſt Roſette.

TAILLEFER.

Que diable ton Roſette ! l'y afoir naturellement un joli petit ſignalement ici.

SIMONIN.

Eh ! c'eſt Roſette.

TAILLEFER.

Ton Roſette l'y afoir tout cela ? l'y être la Wilhelmine à moi ; toi me la montrir tout-à-l'heure.

SIMONIN, *bas.*

Bon : c'eſt apparemment ſon pere qui vient à ſon tour l'enlever au Marquis, j'en ſuis bienaiſe.

TAILLEFER.

Toi fenir donc me fair parlir à ton Maître & à Roſette.

SIMONIN.

Oh ! dam ! ſavoir où nous les trouverons tous deux ?

TAILLEFER.

Payſan ! ton Roſette n'eſt point un de ces femelles qui fenir ?

SIMONIN.

Oh que non ! Roſette eſt bian plus jolie, &

puis alle eſt auſſi douce que ces deux-là ſont méchantes.

TAILLEFER, *enchanté, entraîne Simonin.*

Pauvre l'enfant ! Toi ſenir, toi te dépêchir.

SIMONIN, *imitant Taillefer.*

Tout doucement, fous me démembrir.

SCENE V.

ANNETTE, MARTON.

ANNETTE.

ELLE a enſorcelé certainement le Marquis & Simonin.... Où ſera-t-elle ?

MARTON.

J'entends du bruit. (*elle va regarder à travers la porte vitrée du Sallon.*

DUO.

Par le trou de la ſerrure,
Je l'entends là qui murmure,
Et qui ſe chagrine fort
Contre les rigueurs du ſort.

ANNETTE *va écouter à ſon tour, & revient.*

Je viens à travers la porte,
De la voir qui fait en ſorte
De prendre un ton larmoyant
Pour avoir l'air plus touchant.

MARTON, *comme ci-deſſus.*

J'ai vu que mon jeune maître
La ſuit près de la fenêtre ;
Elle feint de s'en aller,
Mais l'on veut la conſoler.

ANNETTE.

Notre maître, d'un air tendre,
La main a voulu lui prendre :
Elle vient de ſoupirer.
(*malignement.*)
Je ne veux plus regarder.

MARTON.

Elle va ſortir, je penſe.

ANNETTE.

Paix ! je la vois qui s'avance.
(*enſemble.*)
Cachons-nous dans ce boſquet,
Nous ſaurons tout le ſecret.

ANNETTE.

Ils pourroient nous voir cacher ; faiſons le tour, nous viendrons les épier ; nous aurons ſoin d'augmenter tout ce que nous entendrons.

MARTON, *malignement.*

Et ce que nous verrons, ma bonne amie....

SCENE VI.

ROSETTE, LE MARQUIS.

ROSETTE.

Je veux embraſſer les genoux de ma bonne Maîtreſſe, lui demander excuſe de lui avoir déplu, & la prier de me mettre dans quelque aſyle reſpectable.

LE MARQUIS.

Roſette veut m'abandonner !

ROSETTE.

Je veux abandonner le monde entier.

LE MARQUIS.

Non, Roſette, il y va de ma vie : reſte ici, continue à prendre ſoin de ces fleurs qu'on t'a confiées, plutôt comme un amuſement que comme un travail. Je vais trouver ma tante, la conjurer de te rendre ſon amitié, lui peindre ta vertu, le reſpect que j'ai pour toi, lui promettre de ne plus te parler d'amour, & tenir parole juſqu'au moment où je ſerai maître de mon ſort, ou qu'un heureux haſard t'aura fait découvrir des parents dignes de toi.

ROSETTE.

Ah ! mon cher maître ! que je reconnois bien

la bonté, l'honnêteté de votre cœur! (*Elle ſe ſépare avec effort*) Hélas nous méritions peut-être tous deux un meilleur ſort!

SCENE VII.

LE MARQUIS, *la regardant ſortir.*

Qu'elle eſt intéreſſante!... Et j'ai promis de ne plus lui parler de ma tendreſſe!... Ah! comment faire pour n'être point parjure?

SCENE VIII.

LE MARQUIS, TAILLEFER, SIMONIN.

SIMONIN, *à part.*

Venez, Monſieur Menher, à la parfin le voilà; emmenez Roſette, croyez-moi. (*Il ſort.*)

LE MARQUIS.

Que déſirez-vous, mon ami?

TAILLEFER.

Parlir à fous, Menher.

LE MARQUIS.

Vous le pouvez.

TAILLEFER.

L'y afoir environ quinze ans que mon Colonelle paſſir ici avec ſon femme, un petit l'enfant malade beaucoup....

LE MARQUIS.

Eh bien ?

TAILLEFER.

Un autre officier l'y afoir cherché diſpute à mon Colonelle : auſſi, pour ſon peine, l'y avoir reçu un grand coup d'épée qui l'y avoir fait parlir un langage étrancher....

LE MARQUIS.

O ciel ! ſe pourroit-il ?... Continuez, de grace.

TAILLEFER.

Falloir nous partir, & pour allir plus vîte, l'y afoir laiſſé l'y enfant malade chez un payſan, qui l'y afoir remis ici....

LE MARQUIS, *à part.*

Ah ! ma chere Roſette ! je reſpire.... ton ſort eſt décidé !...

TAILLEFER.

Mon Colonelle n'afoir pu rentrir en France que préſentement : lui cherchir aujourd'hui ſon l'ianfant d'un côté, moi de l'autre, & defoir nous rallier chez le Marquis de la Sainte Prouſſe.

LE MARQUIS.

Le Marquis de S. Preux.

TAILLEFER.

Oui, Menher, l'ami de mon Colonelle, qui l'y afoir acheté un château l'an paſſé dans le pays.

LE MARQUIS.

Vous m'enchantez : vous me raviſſez. Il n'y a que deux lieues d'ici chez le Marquis de S. Preux : je vais vîte envoyer chez lui, pour ſavoir ſi votre Colonel y eſt arrivé, & nous y volerons avec Roſette.

TAILLEFER.

Point Roſette. Wilhelmine.

LE MARQUIS.

Eh bien oui, Wilhelmine, ma chere Wilhelmine !

TAILLEFER.

Ah ! l'y être cher à fous ? Oh ! point plaiſantir : le Baron mon Colonelle mal prendre ſti petit raillerie.

LE MARQUIS.

Ah ! le Baron lui-même n'aura rien à reprocher à ma paſſion : elle eſt ſi pure ! Mais croyez-vous qu'il ſoit favorable à mes vœux, qu'il n'ait pas déjà pris un autre engagement ? tout m'alarme.

TAILLEFER.

Oh ! moi n'en ſafoir rien.

LE MARQUIS.

Ah ! j'en mourrois.

TAILLEFER.

Diable ! Wilhelmine l'y être donc d'un joli fi-ſionement ?

LE MARQUIS.

AIR.

Vous verrez les graces même,
La candeur
Et la pudeur :
Du moment qu'on la voit on l'aime.
Ah ! jamais
La Beauté même
N'eut pour plaire autant d'attraits.

TAILLEFER, *voulant entraîner le Marquis.*

Fouloir foir ſti fillette ;
Son portrait ly être parfaite.
Puis afoir moi ſoif beaucoup.
Trainque vain une grand coup.

LE MARQUIS, *ſans l'écouter.*

Vous verrez les graces même....

TAILLEFER *ſe retourne, voit Roſette, & marque la plus grande joie.*

Moi la foir !... l'y être elle-même ; l'y afoir tout le joli fiſionement de ſon mere.... Moi courir.

LE MARQUIS.

Arrêtez un moment.

TAILLEFER.

Moi point arrêter, quand moi foir la fille de mon Colonelle. Tout ſon famille l'y être ſi cher à moi !

LE MARQUIS.

Attendez que nous puiſſions la préſenter au Baron, & ménageons à tous deux la plus tendre ſurpriſe; leur plaiſir en ſera bien plus grand.

TAILLEFER.

Croire cela, ſous ?... Afoir bien de la peine.

LE MARQUIS.

Allez en attendant faire un tour à l'office.

TAILLEFER.

Non, moi plus faim, plus ſoif que de foir Wilhelmine; moi point l'y parlir, point l'approchir que de loin.

LE MARQUIS.

Vous me le promettez ?

TAILLEFER.

Foi de brafe ſoldat.

LE MARQUIS.

Je vais vîte dépêcher vers M. de S. Preux... Ah! ma chere Roſette! quel moment ſe prépare pour ton cœur & pour le mien !...

SCENE IX.

ROSETTE, TAILLEFER, *dans le fond du Théâtre.*

ROSETTE *revient en arrosant.*

HÉLAS ! j'ai beau vouloir me distraire, tout me livre à mes réflexions, tout me rappelle le Marquis, & sur-tout mes parents, quoiqu'ils aient eu la cruauté de m'abandonner.... Mais ma paupiere s'appesantit : je suis seule, je puis me livrer au sommeil à l'ombre de ce berceau.

AIR.

Dieu du repos,
Suspends mes larmes,
Mes ennuis & mes alarmes,
Par la douceur de tes pavots.

TAILLEFER, *admirant Rosette de loin, puis s'approchant peu-à-peu.*

Pauvre l'enfant ! moi qui l'y afoir vu comme ça.... Nous approchir tout doucement.... tout doucement.... Toi dormir, pauvre petite ; va, toi bien dormir.

ROSETTE, *endormie.*

Récitatif obligé.

Quoi ! mon pere, vous me fuyez !
Revenez.

TAILLEFER.

Elle appellir ſon pere !
A lui, toi l'y être chere :
Va tranquille, dors aſſez.

ROSETTE.

Vous ferez....

TAILLEFER.

Son air touchir. Qu'être jolie !

ROSETTE.

Le bonheur de ma vie !

TAILLEFER, *attendri.*

Avoir l'ame tout plein ravie !
Pouf..., mes yeux l'y être mouillés.

ROSETTE.

Ah ! mon pere, revenez.

TAILLEFER.

Va tranquille, dors aſſez.

Lui l'y être bien proche ; l'y avoir du contentement beaucoup bientôt.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, ANNETTE, MARTON, LE MARQUIS.

ANNETTE, MARTON.

Finale en chant.

C'EN eſt aſſez ; paroiſſons.
Comment donc, belle Roſette,
Si prudente & ſi diſcrete,
Vous écoutez les garçons !

ROSETTE, *s'éveillant.*

Ciel ! où me ſuis-je endormie ?
Tout conſpire à m'effrayer.
Ah ! daignez vous expliquer.

TAILLEFER.

De cette l'enfant jolie
Femmes de loin approchir :
Moi pouvoir ici ſenir.

ANNETTE, MARTON.

Qu'êtes-vous ?

TAILLEFER.

Un Soldat.

ANNETTE, MARTON.

Un Amant.

TAILLEFER.

Point parlir.

ANNETTE, MARTON.

Si vraiment.

TAILLEFER.

Laisse dir.

Colonel....

ANNNETTE, MARTON, *l'interrompant.*

Tout est faux.

TAILLFER.

Pour trouvir.

ANNETTE, MARTON, *l'interrompant.*

Il va mentir.

TAILLEFER, *impatienté.*

Peste fous, laissez-moi dir.

ROSETTE.

Je dormois....

ANNETTE, MARTON, *l'interrompant.*

La foible ruse !

ROSETTE.

Je ne sais...,

ANNETTE, MARTON.

Frivole excuse !

ROSETTE.

Quel est cet homme.

ANNETTE, MARTON.

Ah, que c'est bien mentir!

TAILLEFER.

Peste fous, laisse-moi dir.

ANNETTE, MARTON.

Quel travers ! notre maître

Va connoître

Votre cœur.

ROSETTE.

L'innocence défendra l'honneur.

LE MARQUIS, *arrivant, dit à part.*

Je renais en ſa préſence.
En apprenant ſa naiſſance,
Dieux! quel ſera ſon bonheur!

ROSETTE, *courant au Marquis.*

Ah, Monſieur!

ANNETTE, MARTON, *courant auſſi vers le Marquis.*

C'eſt une infidelle.

TAILLEFER.

L'y être ici....

ANNETTE, MARTON, *l'interrompant.*

Près de ſa belle.

ROSETTE.

En dormant....

ANNETTE, MARTON.

Roſette l'aime.

TAILLEFER.

Pauvre enfant!

ANNETTE, MARTON.

Elle l'embraſſoit même.

ROSETTE. } *Enſemble.* { TAILLEFER.
Quel tourment! } { Paix, vous ment.

ANNETTE, MARTON.

Celui-ci vraiment
Eſt le véritable Amant.

LE MARQUIS, *ironiquement.*

Elle l'aime?

ANNETTE,

ANNETTE, MARTON.

Oui, vraiment.

LE MARQUIS.

Et l'embrassoit ?

ANNETTE, MARTON.

Certainement.

LE MARQUIS.

Bien tendrement ?

ANNETTE, MARTON.

Chassez-la vîte,
Qu'elle nous quitte,
Promptement.

ANNETTE, MARTON, ROSETTE, TAILLEFER, *sont différemment intrigués, & disent à part :*

Quel parti va-t-il prendre ?

LE MARQUIS, *d'un ton railleur à Marton & Annette.*

J'ai bien des graces à vous rendre ;
Mais calmez votre souci :
Ce que vous venez de m'apprendre
Me plaît beaucoup ainsi.
J'ai bien des graces à vous rendre.

ANNETTE, MARTON *disent entr'elles d'un air railleur :*

Vive, vive ! il le prend bien,
Il ne s'alarme de rien.

ROSETTE.

Que cet homme inconnu sorte.

LE MARQUIS.

Non, ma Rosette, il importe
Qu'il reste en ces lieux pour vous.

ANNETTE, MARTON.

Il entend bien ſes affaires ;
C'eſt lui qui choiſit l'époux.

LE MARQUIS.

Inſolentes! téméraires!

ANNETTE, MARTON.

Il ſera docile, humain.

LE MARQUIS.

Venez,
Laiſſons-les.

ROSETTE.

Non, Monſieur.

LE MARQUIS.

N'inſiſtez pas, de grâce!

ANNETTE, MARTON.

Fort bien, fort bien! faiſons place.

LE MARQUIS.

Dévorez votre dépit,
Et reſpectez ma Roſette.

TAILLEFER.

Oui, reſpectir ſti fillette.

ANNETTE, MARTON.

Du reſpect ; c'eſt trop bien dit.

Tous enſemble.

ANNETTE, MARTON. LE MARQUIS. ROSETTE.

Quel dépit! & que j'enrage! Il l'en aime davantage. } Je l'en aime davantage : Tous vos ſoins ſont ſuperflus. } Je dédaigne votre ouvrage : Tous vos ſoins ſont ſuperflus.

TAILLEFER.

Toutes deux crevir de rage,
Lui l'aimir encore plus.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

TAILLEFER, LE COLONEL.

TAILLEFER.

Ah! mon cher Colonelle! si vous savoir comme l'y être jolie!

LE COLONEL.

Paix, ne me nomme point. On m'a parlé des amours du Marquis; je veux voir, avant de me déclarer, si ma fille est digne de moi & de l'épouse vertueuse que je regrette. Hélas! cet espoir seul peut diminuer mon chagrin!

AIR.

Quelque chose me répete,
Calme ton ame inquiete,
O trop heureux Wilfort!
Ta fille a des appas; mais l'honneur, ce trésor,
A ses appas ajoute encor.

TAILLEFER.

Oh! oui, l'y être si douce, si modeste, si sage! Vous bientôt l'y être bien aise, & moi l'y être charmé d'afance de votre joie.

LE COLONEL.

Mon pauvre camarade, tu as partagé si souvent mes dangers, il est bien juste que je partage avec toi mes plaisirs.

TAILLEFER.

Brafe Colonelle !

LE COLONEL.

Je vais chez la Comtesse ; attends-moi, mon ami..... Ce n'est que parmi mes Soldats que j'ai trouvé des cœurs vraiment sensibles.

SCENE II.

LE MARQUIS, TAILLEFER, SIMONIN *à part.*

LE MARQUIS.

Je vous cherchois pour vous dire que j'ai dépêché mon postillon vers M. de Saint Preux, & que nous aurons bientôt des nouvelles de votre Colonel.

TAILLEFER, *souriant.*

Oh ! oui, bientôt, bientôt.

LE MARQUIS.

Vous paroissez lui être fort attaché.

TAILLEFER.

Lui l'y être adoré de tous ses Soldats. Tenez ;

au dernier bataille, rembourcir, en le défendant, un bon coup de ſabre dans bedaine à moi ; tous mes camarades l'y être jaloux de ça comme tout. Auſſi l'y être ſi bon, l'y être ſi braſe !

AIR.

Ce diable à quatre,
Il faut le foir,
Quand lui combattre
Pour ſon devoir.
Le large ſabre en vain fend tête,
La mouſquetade en vain tempête,
La canonnade en vain fait bon.... bon :
Rien ne l'arrête ; c'eſt un démon.
Ce diable à quatre, &c....

(Il eſpadronne, & Simonin n'oſe pas approcher.)

Lorſque lui l'y être notre Général,
Une bataille l'y être un régal :
Allir nous battre tout comme au bal.

LE MARQUIS *ſurprend Simonin.*

Que fais-tu là ?

SIMONIN.

Je vous apportons cette lettre.

LE MARQUIS.

Donne, & va-t'en.

SCENE III.

LE MARQUIS, TAILLEFER.

LE MARQUIS *ouvre la lettre.*

BON! elle eſt de M. de Saint Preux!

TAILLEFER.

De Menher de la Sainte Prouſſe?

LE MARQUIS *lit.*

« Le pere de cette belle enfant que j'ai vue chez vous ſous
« le nom de Roſette, vient d'arriver ici un peu incommodé,

TAILLEFER, *bas.*

Bon tour!.... (*haut*) Oh! l'y être apparemment malade de ſon goutte; n'être rien.

LE MARQUIS *continue.*

« Il eſt privé du plaiſir d'aller tout de ſuite remercier Ma-
« dame votre Tante de ſes bontés pour une fille qu'il brûle
« d'embraſſer. Un de ſes amis, ſenſible à ſa juſte impatience,
« eſt monté en carroſſe pour aller chercher cette chere enfant;
« ſi vous voulez être du voyage, ſoyez perſuadé du plaiſir
« que vous nous ferez.

(*Taillefer rit à part.*)

LE MARQUIS *continue.*

Oh! oui, ſurement j'en ſerai....

« Le bon Vieillard auquel l'enfance de Roſette fut confiée,
« eſt auſſi chez moi.... »

Le Marquis DE SAINT PREUX.

Je viens d'entendre un carroſſe : c'eſt apparemment l'ami de votre Colonel ?

TAILLEFER.

Oui, croire moi que l'y être ſon meilleur ami.

LE MARQUIS.

Allons voir ſi c'eſt lui, & nous partirons tous enſemble. Voici Roſette, je reviendrai pour la préparer à ce voyage.

SCENE IV.

ROSETTE.

DANS mon cœur, mon Amant (1)
Et la tendreſſe
Se combattent en ce moment.
Accorde, Hymen, l'Amour s'empreſſe,
Et ma tendreſſe & mon Amant.

(1) Les Comédiens ont encore ſubſtitué à ces vers, ceux qui ſuivent :

La tendreſſe
Et la ſageſſe,
Mon devoir & mon Amant,
De mon cœur en ce jour cauſent le tourment.
Viens, Dieu d'Hymen, calme mon ame !
Dieu d'Hymen fais triompher ma flamme,
Et mon devoir :
Par ton pouvoir
Calme mon ame !
Dieu d'Hymen fais triompher ma flamme,
Et mon devoir.

SCENE V.

ROSETTE, LE MARQUIS.

ROSETTE.

Mon trouble m'a tantôt empêchée de vous demander si ma bonne Maîtresse étoit appaisée; daignez aussi m'apprendre quel est ce soldat arrivé depuis peu. Il m'intéresse.

LE MARQUIS.

Vous le saurez bientôt, belle Wilhel.... belle Rosette. Quant à ma tante, elle ne vous en voudra plus; sa vanité sera satisfaite.... Une demoiselle d'aussi bonne maison qu'elle, va, je crois, me donner sa main.

ROSETTE, *à part.*

O ciel!... ce malheur te manquoit, pauvre Rosette!... Mais rends-toi justice; étois-tu faite pour lui?

LE MARQUIS, *à part.*

Comme elle est troublée! Que je suis heureux!... (*haut*) Je vous prie de cueillir les plus belles fleurs que vous trouverez; je veux en faire hommage à ma belle future.

ROSETTE, *à part.*

Chaque mot qu'il dit me déchire l'ame. N'importe, ne nous démentons point... (*haut*) Mon devoir est d'exécuter vos ordres.

LE MARQUIS, *à part.*

Quelle douceur !... (*haut*) vous ne me demandez pas quelle est cette épouse ? Elle est si belle ! si si touchante ! je jure de lui être si fidele !

ROSETTE, *avec dépit.*

Je cours vous obéir, & faire le bouquet. (*bas*) Mes larmes m'empêcheront bientôt de distinguer la nuance de ces fleurs.

LE MARQUIS.

(*bas*) Sa main se dérobe à l'effort de son cœur. (*haut*) Cette épouse s'appelle Wilhelmine.

ROSETTE.

Hélas ! qu'elle vous rende heureux ! c'est tout ce que je demande ; & mon cœur... Ah ! mon cher Maître !... je ne saurois plus y tenir !

LE MARQUIS, *à part.*

Et moi, je ne saurois plus longtemps ni feindre ni lui cacher mon bonheur....

DUO DIALOGUÉ.

LE MARQUIS.

Willhelmine, mon Amante,
L'objet de mes desirs,
Cette épouse charmante,
C'est toi : plus de soupirs.

ROSETTE.

Joindre la raillerie
A mes affreux tourments,
C'eſt aigrir pour la vie,
Les maux que je reſſens.

LE MARQUIS.

Crois l'Amant qui t'adore.

ROSETTE.

Puis-je vous croire encore?

Enſemble.

ROSETTE. LE MARQUIS.

Ciel, tu dévoiles ma naiſſance, Ciel, en dévoilant ſa naiſſance,
Fais triompher mon amour! Fais triompher mon amour!

LE MARQUIS.

A d'illuſtres parents....

ROSETTE.

Moi, je devrois le jour!

LE MARQUIS.

J'en avois eu l'avance
Ton cœur & mon amour.

ROSETTE.

D'une vaine eſpérance
Vous flattez votre amour.

LE MARQUIS.

Le ciel te rend un tendre pere,
Forcé jadis par une affaire
Où l'engagea le point d'honneur
De te laiſſer ici, ma chere,
Dans l'infortune. Il m'eut fait fuir
Notre bonheur.

ROSETTE, *émue.*

Ceſſez.... ceſſez, de grace, que je reſpire.
Dieux! quel délire
Trouble mon cœur!

LE MARQUIS.

Ma Wilhelmine, plus de triſteſſe....

ROSETTE.

J'ai ce nom-là?

LE MARQUIS.

Qu'il m'intéreſſe!

ROSETTE.

Et je verrai
Bientôt mon pere?

LE MARQUIS.

Rien n'eſt plus vrai.
Puiſqu'il t'eſt cher, que je l'aimerai!

ROSETTE.

Quel nouveau jour m'éclaire?
Pour mon ame qu'il a d'attraits!

LE MARQUIS.

Es-tu contente?

ROSETTE.

Je le ſuis à jamais.
Oui, je renais.

LE MARQUIS.

Qu'elle m'enchante!

Enſemble.

Ah! le bonheur
Saiſit.... mon cœur....
Comme il palpite!
Comme il s'agite!

Comme il palpite
Là dans mon ſein !
Si, pour la vie,
L'Hymen nous lie,
Tout eſt plaiſir, plus de chagrin.

SCENE VI.

TOUS LES ACTEURS.

TAILLEFER, *accourant.*

VIVE la joie ! il y a foir bons nouvelles de mon Colonelle.

LA COMTESSE, *accourant, les bras ouverts.*

Embraſſe-moi, ma chere enfant. Monſieur eſt un ami de ton pere, qui vient te chercher de ſa part : il m'a certifié que tu étois bien demoiſelle. Je l'avois deviné, en te voyant ſi douce & ſi jolie.

LE COLONEL, *bas à Taillefer.*

La voilà ! mon cœur ne peut la méconnoître !

ROSETTE, *allant vers le Colonel.*

Ah ! Monſieur ! conduiſez-moi, de grace, vers mon pere, mon tendre pere ! Hélas ! je n'avois jamais ſi bien ſenti la douceur de ce mot !

LE COLONEL *ému.*

Mademoiſelle, il brule de vous preſſer dans ſes bras ! ſon cœur s'ouvre aux ſentiments les plus dé-

licieux, en ſongeant qu'il aura bientôt ce bonheur.!... (*d'un ton ſevere*) Mais il a entendu parler de la paſſion de M. le Marquis.

LE MARQUIS, *vivement.*

Mademoiſelle n'a pas plus à rougir de mon amour que moi-même; il n'a ſervi qu'à nous rendre plus dignes l'un de l'autre.

ROSETTE.

Eh! Monſieur je ne demande qu'à voir mon pere: il connoîtra, à l'air dont ſa fille volera dans ſes bras, ſi elle eſt digne de lui!

LE COLONEL, *attendri.*

Mon ami eſt tout-à-fait heureux!.... Je le ſens bien... & mon ame...

TAILLEFER, *en larmes.*

Mon Colonelle, ſous dire que d'y être ſotre fille, ou moi plus n'y tenir.

ROSETTE, *ſe jettant dans les bras de ſon pere.*

Ah! mon cœur me l'avoit preſque dit.

LE MARQUIS.

Monſieur, rejetterez-vous un fils?

LE COLONEL.

Non, mes chers enfants, non. Venez que je vous embraſſe & que je vous uniſſe.

LA COMTESSE, *attendrie.*

On m'avouera qu'à moins d'être de qualité, il n'eſt pas poſſible d'être auſſi intéreſſante.

FINALE EN CHANT.

LE MARQUIS.

Que cette main couronne
La plus parfaite ardeur !

ROSETTE.

Mon pere vous la donne,
Et plus encor mon cœur.

LA COMTESSE.

Elle eſt toute charmante.

LE COLONEL.

Que mon ame eſt contente !

TAILLEFER.

L'y être un bien grand
Régalement.

ROSETTE, *au Colonel.*

Ah ! mon pere,
De vous plaire
Que mon cœur eſt flatté !

ANNETTE, MARTON.

Pardonnez-nous, Madame.

ROSETTE.

Oublions le paſſé.

SIMONIN, *honteux.*

Que je rougis dans l'ame
D'un amour inſenſé !

ROSETTE.

Oublions le paſſé.

Tous enſemble

Mon cœur t'implore,
Dieu des amours ;

A qui t'adore
Fais des beaux jours :
Qu'un trait vainqueur
Fixe en { notre / leur } ame,
Avec ta flamme,
Le vrai bonheur !

LES

LES CAUSES
DE LA DÉCADENCE
DU THÉATRE,
ET LES MOYENS
DE LE FAIRE REFLEURIR.

AVERTISSEMENT

De l'Édition de 1775.

Ces réflexions, pour la plupart, compoſent le dernier chapitre d'un Ouvrage intitulé, l'*Art de la Comédie, &c.* que je donnai en 1772. J'oſe dire qu'elles ont fait quelque ſenſation, puiſqu'on n'a pas dédaigné de les copier en entier dans pluſieurs Ouvrages, & qu'elles ſont aſſez généralement adoptées. Mais comme tout s'altere peu-à-peu, qu'on perd de vue les véritables ſources, ou qu'on les empoiſonne ; on publie, dans les foyers ſurtout, que ces mêmes réflexions ſont dans un Mémoire ſecret que j'ai préſenté contre les Comédiens. Jamais un écrit clandeſtin ne ſortira de ma plume ; j'ambitionne trop de lui devoir quelque gloire, pour la conſacrer à l'infamie.

J'ai cru découvrir les véritables cauſes de la décadence du Théâtre ; j'ai cru entrevoir les moyens de le rétablir, je les

ai indiqués, je penſe, avec cette honnête & noble fierté qui convient aux Gens de Lettres; & je les remets ſous les yeux du Public, pour prouver que mes remarques ne ſont pas d'un timide anonyme. Voué par goût au Théâtre, je n'ai d'autre intérêt que ſa gloire. Heureux ſi je contribuois à faire refleurir un Art, que l'Acteur ordinaire voit comme un état purement méchanique, mais que nos vrais Comédiens regardent comme la plus belle carriere qui puiſſe les conduire à l'immortalité ſur les pas des Génies créateurs.

LES CAUSES DE LA DÉCADENCE DU THÉATRE, ET LES MOYENS DE LE FAIRE REFLEURIR.

Le Théatre François, ce Théatre élevé sur les ruines de tous les autres, ce Théatre, l'objet de l'admiration & de la jalousie des Nations policées, ce Théatre qui a si bien contribué à porter la Langue Françoise dans tous les pays où l'on sait lire, ce Théatre enfin, que les Peuples instruits veulent voir chez eux, ou qu'ils tâchent d'imiter, est aujourd'hui sacrifié au mauvais goût dans le sein de cette même Capitale, où il prit naissance, & qu'il couvrit de gloire.

Nos voiſins corrigés par nos bons modeles, & riches des traductions ou des imitations de nos meilleures Pieces, ſont honteux pour nous de nous voir ramaſſer chez eux avec ſoin les rapſodies, les extravagances que nos anciens chefs-d'œuvre les inſtruiſirent à mépriſer. Nous ſeuls ne rougiſſons point de notre aviliſſement. A la place de ces traits mâles, vrais, vigoureux, qui agrandiſſent l'ame, qui nous initient dans la connoiſſance ſi néceſſaire de nous-mêmes, qui nous développent enfin la nature, nous ſubſtituons hardiment des colifichets, des enluminures, des ſituations traînées dans les plus miſérables romans, des pieces qui ne décélent pas la moindre connoiſſance du cœur humain, & qui annonceroient tout auſſi peu d'imagination, ſi elles n'étoient remplies de caracteres imaginaires.

La décadence de notre Théâtre eſt ſi claire, ſi viſible, que nous ſommes forcés de l'avouer nous-mêmes, malgré notre orgueil; on le dit hautement dans tous les cercles, au ſpectacle même, ſur-tout aux repréſentations des nouveautés. Les Auteurs écrivent que c'eſt la faute des Comédiens & du Public; de ſon côté, le Public en accuſe les Auteurs & les Comédiens; ces derniers ne manquent pas de s'en prendre aux premiers; diſons mieux, tous ſont victimes de la décadence du Théâtre, tous y contribuent; mais tous y ſont entraînés par une cauſe premiere. Nous la développerons bien-

contre cette cause : il est bon auparavant de détruire une idée très fausse qu'on a sur ce sujet.

» La Nature épuisée n'enfante plus, dit-on, de » grands hommes «. Quelle erreur ! La Nature, toujours également féconde, se plaît à faire naître dans chaque siecle, un certain nombre de talents dans tous les genres. Et chacun de ces talents ou languit, ou produit en abondance des fleurs & des fruits, selon qu'il est plus ou moins fécondé par les circonstances. Elles seules étouffent le génie dans son berceau, ralentissent ses progrès, ou font réussir ses efforts. Cette vérité est si bien accréditée parmi les personnes instruites, qu'il suffit d'indiquer en passant ce qui fit fleurir les Arts dans ces jours heureux où ils enfanterent des Merveilles.

Du temps de *Philippe*, la Grece ne craignant plus d'être envahie par des barbares, ses citoyens pouvoient s'occuper de leurs plaisirs, & donner aux gens à talent cette attention qui les encourage avec tant de succès. Le titre d'homme de génie égaloit l'homme sans naissance à ce qu'il y avoit de plus grand & de plus important dans l'Etat. Jugeons de l'empressement des Artistes à perfectionner des talents auxquels ils devoient la considération, par l'ardeur que nous remarquons dans nos contemporains pour amasser cet or qui la donne si bien aujourd'hui.

Quand *Virgile*, *Horace*, *Tibulle*, firent tant

d'honneur à Rome, cette Capitale étoit florissante, & goûtoit les douceurs du repos sous le gouvernement d'un Prince ami des Muses. D'ailleurs *Auguste* vouloit faire un bon usage de son autorité naissante; les richesses, les honneurs, les distinctions voloient au-devant du mérite.

Nous avons vu successivement sous deux Papes les Arts en vigueur, parceque ces deux Souverains désiroient de laisser des monuments illustres de leur pontificat, & qu'ils étoient par conséquent forcés de rechercher dans tous les genres, des Artistes qui voulussent les immortaliser, en s'immortalisant eux-mêmes.

Parmi nous, *François I*, en Angleterre, *Henri VIII*, furent jaloux de leur réputation; & leur émulation passa dans l'ame des savants qu'ils favoriserent.

Le regne de *Louis XIV* fut un temps de prospérité pour les Arts & les Lettres, parceque ce Prince fit les établissements les plus favorables aux hommes de génie, & que *Colbert* s'attachoit à récompenser les personnes qui servoient bien son Maître, préférablement à celles qui lui faisoient une cour servile. Ce Ministre offroit sa protection au vrai mérite, lui épargnoit la honte de la mendier, & sur-tout celle d'avoir pour concurrents des rivaux indignes de cet honneur: le talent étoit alors un patrimoine.

La postérité comptera parmi nous dix Peintres fameux, plusieurs Sculpteurs, grand nombre d'Architectes illustres, & dira : » tant d'Artistes dis-» tingués n'ont pu faire des progrès, qu'au sein » d'un pays où les talents naissants trouvent des » ressources gratuites chez des Maîtres entretenus » par la générosité du Monarque ; tant d'Artistes » distingués n'ont pu se perfectionner, que dans » un pays où l'Eleve, parvenu au point de laisser » entrevoir la moindre étincelle de génie, est en-» voyé à grands frais dans l'ancienne patrie des » Beaux Arts, pour s'y enrichir des plus belles » connoissances, & revenir précédé de sa réputa-» tion, dans la Capitale, pour être accueilli dans » le Palais des Rois ».

Toutes les Sciences, depuis les plus abstraites jusqu'aux plus faciles, ont chez nous des écoles gratuites & des récompenses, les Arts même de pur agrément y jouissent des plus grandes distinctions, & y sont couronnés des mains de la fortune : soyons donc justement étonnés d'y voir les Lettres dédaignées. Soyons étonnés sur-tout que l'Art Dramatique, le plus beau sans contredit, le plus difficile, le plus propre à former l'ame & les mœurs des citoyens, & le plus sûr de donner l'immortalité à ses protecteurs, ait été négligé au point de plonger dans le découragement ceux qui l'exercent, & de les soumettre à des démarches avilissantes, si

quelque chose au monde pouvoit avilir un homme à talent qui se respecte.

Thalie & *Melpomene* languissent ; pourquoi ? » Parceque mille abus se sont glissés à la Comédie, » me répondra-t-on ; parceque les ouvrages dans » le mauvais genre y sont seuls en crédit ; parceque » la cabale, la protection y tiennent lieu de mé» rite ». Tout cela précipite en effet la décadence & la chûte du Théâtre ; mais rien de tout cela n'en est la cause primitive : la voici. C'est le privilege exclusif accordé à une seule Troupe, sur les choses les plus libres, les plus franches, les plus respectées chez toutes les Nations, c'est-à-dire le plaisir du Public, les talents & le génie.

Trouve-t-on du paradoxe dans ce que j'avance ; il est aisé de me justifier. Loin de nous la pitoyable affectation de déclamer avec humeur contre les Comédiens : loin de nous sur-tout la plus petite envie de dégrader leur profession ; elle est estimable comme toutes les autres, quand on y apporte des sentiments honnêtes & du talent. Ne disons que ce que nous voyons journellement, ce que nous éprouvons, ce dont conviennent les vrais Comédiens ; c'est-à-dire, ceux qui voués au public par le desir de se faire un nom, s'écrient journellement : « Ah pauvre Comédie ! pauvre Comé» die ! que deviens-tu ? qu'es-tu devenue ? », qui gémissent de voir l'esprit de parti, la haine, la

trahiſon régner dans une carriere où la gloire devroit ſeule enfanter une honnête rivalité ; ceux enfin qui, déſeſpérant de pouvoir arrêter le déſordre, tombent dans l'indifférence, ſi funeſte aux talents, & achevent nonchalamment leur carriere en comptant par leurs doigts, non les couronnes qu'ils ont encore à cueillir, mais les déſagréments qu'ils ont à eſſuyer.

Une Troupe munie d'un privilege excluſif, peut malheureuſement dire à la France entiere : » nous ne voulons vous donner dans le courant » de cette année, qu'une ou deux nouveautés, en» core ſerez-vous forcée de les prendre dans le » genre qu'il nous plaîra d'adopter. Si vous voulez » rire, nous prétendons que vous pleuriez ; déſi» rez-vous pleurer, nous vous forcerons à rire. » N'eſt-il pas en notre pouvoir de jouer ce que » nous voulons, de recevoir les mauvaiſes pieces, » de condamner à l'oubli les bonnes, de favoriſer » les Auteurs médiocres, de dégoûter ceux qui » pourroient ſoutenir la ſcene » ? Une Troupe qui jouit d'un privilege excluſif, peut enchaîner le génie, lui arracher ſes aîles, & lui dire : » il n'eſt » plus queſtion de prendre l'eſſor, & de t'élever » à ton gré dans les nues : il faut te modeler à no» tre taille, à nos geſtes. Sois notre eſclave. Si tu » te gliſſes dans le ſanctuaire des Arts, que ce ſoit

» ſous nos auſpices ; ou, loin de nous, loin du » Théâtre, ton audace infructueuſe ».

Il ſuffit de penſer, pour ſentir qu'un pouvoir auſſi illimité, auſſi deſpotique, n'a pu que détruire le Théâtre. Je crois donc que le moyen le plus facile, le plus prompt, ajoutons, le ſeul propre à rétablir ſa gloire, ſeroit une ſeconde Troupe Françoiſe. Parcourons rapidement l'hiſtoire de toutes les pieces, depuis l'inſtant où elles ſont offertes aux Comédiens, juſqu'après leur repréſentation ; les preuves de ce que j'avance s'accumuleront naturellement, & deviendront, je penſe, très-convaincantes.

Vous liſez des ouvrages des Anciens : le deſir de vous illuſtrer ſur la ſcene s'empare de votre cœur ; il vous dévore ; vous lui ſacrifiez vos veilles : elles ne ſont pas inutiles ; vous enfantez une piece, vous la préſentez, vous demandez une lecture ; ſouvent vous attendez la réponſe pendant quatre ans : l'impatience vous prend ; vous renoncez à une carriere ſi déſagréable, ou bien l'incertitude vous tient long-temps dans l'oiſiveté. Admettons une ſeconde Troupe : vous allez la charger de décider votre ſort ; que dis-je ? la premiere moins occupée, ou plus empreſſée ne vous fait pas languir.

Les Comédiens, avant de s'aſſembler, veulent ſavoir ſi la piece eſt digne d'être lue à l'aſſemblée

générale. Cela peut être juſte. On charge un Comédien de l'examiner. C'eſt dans ſes mains que votre ſort eſt remis ; il peut à ſon gré vous fermer ou vous ouvrir les premieres avenues du Temple de Mémoire : reſte à ſavoir s'il eſt aſſez éclairé pour juger de l'effet que la piece peut produire au Théâtre ; ſi elle eſt dans le genre qu'il aime ou qu'il protege ; s'il eſt lui-même votre ami ou votre ennemi ; s'il ne voudra pas favoriſer un autre Auteur. Que de choſes n'avez-vous pas à craindre, ſur-tout quand vous vous rappellez que le *Glorieux* eſt reſté pendant trois ans ſur le ciel du lit de *Dufreſne*, que la *Métromanie* n'auroit jamais été lue ſans la protection d'un Miniſtre ! Admettons une ſeconde Troupe, vos craintes diſparoiſſent. La premiere a grand ſoin de nommer un Juge auſſi connoiſſeur qu'impartial ; lui-même craint que votre piece, s'il la condamne, ne ſoit jugée différemment par l'autre Troupe, & que ſa mauvaiſe foi ou ſon ignorance ne paroiſſe au grand jour.

Vous êtes admis à la lecture ; vous la faites en tremblant. Malheur à vous, ſi vous n'avez pas eu ſoin de vous ménager un parti, en promettant les meilleurs rôles, ſi vous avez dédaigné de faire votre cour à *Marton*, ſi vous avez ripoſté aux épigrammes de *Clitandre*, ſi vous n'avez pas compoſé de petits vers pour *Angélique*, ſi vous n'avez

pas constamment applaudi *Dorimene* ! que sais-je ? malheur encore à vous si vous n'avez pas une jolie figure ! il va peut-être vous en coûter le fruit de mille veilles. On vous juge ; vous frémissez : on recueille les voix ; une seule fait pancher la balance ; la piece est rejettée. Vous avez beau dire que rien n'est plus ridicule que cette diversité de sentiments si opposés les uns aux autres : vous avez beau faire voir combien il est absurde qu'un Ouvrage de génie, sur lequel les gens de l'art peuvent à peine prononcer après l'avoir examiné à tête reposée, soit condamné à l'oubli sur une simple lecture faite en l'air dans une assemblée tumultueuse : vous avez beau vous écrier que vous ne comprenez pas comment des personnes, fort aimables d'ailleurs, mais qui étoient avant-hier occupées de toute autre chose que de la Comédie, peuvent aujourd'hui, moyennant leur ordre de réception, avoir acquis la connoissance nécessaire pour juger les productions de l'art le plus compliqué & le plus étonnant (1) : vous avez beau représenter modeste-

(1) Je souffre pour les Comédiens, quand je vois le Public se faire un jeu de casser leurs arrêts. Ce n'est pas qu'il n'y ait parmi eux de bons Juges ; mais il est impossible que les détails, lus avec prétention, n'éblouissent la plus grande partie d'une assemblée nombreuse, & ne fassent perdre de vue le fonds, la contexture, enfin la machine qui, seule, doit produire le grand effet au Théâtre. Je voudrois qu'avant

ment que vous pouvez avoir mal lu, que vos Juges peuvent s'être trompés comme ceux qui refuserent jadis la *Mélanide* de *la Chauſſée*, l'*Œdipe* de *Voltaire*, & quantité de nos meilleures Pieces; tout cela eſt inutile, ſi vous n'avez les plus grandes, je dis les plus grandes protections. Admettons une ſeconde Troupe; la premiere ne regardera plus comme une choſe de peu de conſéquence qu'un Ouvrage ſoit refuſé ou reçu: les petites haines, les raiſons particulieres ne l'emporteront plus ſur l'intérêt général devenu très preſſant: on écoutera attentivement, & l'on réfléchira avant de rejetter un Poëme qui peut attirer la foule à un autre Théâtre.

Suppoſons que le Sénat comique vous ait été favorable, vous n'aſpirez plus qu'au moment de voir votre Ouvrage ſur la ſcène: quand viendra-t-il ce moment? Vous l'attendez en vain pendant pluſieurs années. Il arrive; mais une Piece *tombée des nues* paſſe avant la vôtre, parceque l'Auteur eſt tiré, ou parcequ'il abandonne le produit des repréſentations. Soyez ſurpris, avec raiſon, de voir

---

de lire aux Comédiens une Piece écrite, on leur en préſentât un ſimple canevas: les défauts ne ſeroient pas maſqués, les véritables beautés ſeroient plus frappantes, les corrections plus faciles à indiquer; les jeunes Acteurs, les Actrices ſe familiariſeroient avec la charpente d'une piece, & les Auteurs ſeroient forcés d'en faire une.

la qualité & l'intérêt s'établir des privileges dans le ſanctuaire des Arts : dites-vous à vous-même qu'au Théâtre, les vrais nobles, les vrais riches, ſont ceux qui ont hérité de *Moliere*, de *Corneille*, & qui les approchent de plus près : gémiſſez en ſecret, mais gardez-vous d'inſiſter, ſi vous deſirez qu'on vous joue, par grace, les petits jours, ou pendant les chaleurs de l'été (1) ; encore ſerez-vous très heureux. Je connois des Pieces reçues qui at-

(1) L'été eſt, dit-on, une ſaiſon morte pour la Comédie. Cependant la moindre Piece nouvelle procure des chambrées complettes, même dans les plus grandes chaleurs, & lorſque la moitié de Paris eſt à la campagne. Il eſt vrai que le nombre des repréſentations n'eſt pas grand : auſſi n'expoſe-t-on alors ſur la ſcène que les Pieces reçues comme par grace. Il ſeroit, je penſe, un moyen de faire fleurir les Spectacles toute l'année, ſans ſacrifier aucun Auteur : le voici. On pourroit jouer tous les Ouvrages nouveaux durant l'été, mais trois jours ſeulement ; les connoiſſeurs viendroient en foule pour les juger. Les Drames qui ne ſe traîneroient qu'avec peine juſqu'à la troiſieme repréſentation, ſeroient retirés pour toujours ; ceux qui fourniroient franchement cette courte carriere, ſeroient ſuſpendus juſqu'à l'hiver. Les Auteurs ayant mieux vu les défauts dans le cadre, pourroient faire ſes plus heureux changements ; les perſonnes qui auroient aſſiſté aux premieres repréſentations voudroient voir les corrections ; les autres courroient au Spectacle comme à toutes les nouveautés. De-là, une piece mal jugée par les Comédiens, & préparée à grands frais, ne riſqueroit pas de leur faire perdre la belle ſaiſon, & les bonnes nouveautés ſe ſuccéderoient ſans intervalle.

tendent

tendent depuis ſix ans les honneurs de la ſcène. Les Comédiens ont-ils trop de Pieces ; diſperſez-les entre deux Troupes (1). Y a-t-il de la part de la premiere de l'humeur, de l'indolence, vous immole-t-elle à la protection ; portez votre Ouvrage à l'autre ; ayez du ſuccès, & vous voilà vengé.

On indique une répétition : un Acteur eſt fâché de n'avoir pas de tirades à débiter ; l'autre deſire une imprécation, un ſonge : celui-ci exige tel changement ; celui-là eſt d'avis que la Piece trop languiſſante a beſoin d'être réduite en un acte. Tous peuvent avoir raiſon ; mais tous peuvent avoir tort. Vous ſentez qu'en reſſerrant votre Ouvrage, qu'en retranchant ſes développements, vous

(1) Les Comédiens François ont, juſques ici, (en 1772) trente-trois nouveautés à jouer ; voilà trente-trois Auteurs, qui ſont autant d'*Ames en peine*. La plus grande partie de ces Auteurs ſont-ils ſans talent ; qu'on le leur prouve ſans délai : n'y a-t-il pas de la cruauté à les entretenir ſept à huit ans dans des projets chimériques qui les empêchent d'embraſſer un état ſolide, & de devenir des Citoyens utiles ? Quelques-uns ont-ils du mérite ; penſez-vous qu'il ſoit flatteur de faire les études les plus pénibles pour paroître, en paſſant, ſur la ſcène, une ou deux fois dans la vie ? Eh ! ſi l'on y fait un de ces faux pas trop ordinaires, même aux plus grands maîtres, quand pourra-t-on ſe relever ? dans dix ans ? la flatteuſe eſpérance !

Je ne parle pas des Auteurs *privilégiés*.

en détruirez l'effet ? n'importe, vous êtes réduit à mutiler impitoyablement votre enfant chéri, ſi vous voulez le voir paroître au grand jour. Admettons un ſecond Théâtre, vous aurez du moins le plaiſir d'y voir vos productions, & non celles de *Criſpin*, de *Damis*, d'*Alexandre*, qui vouloient vous forcer à mettre leurs idées ſur la ſcene, au riſque de vous faire eſſuyer pour eux une bordée de huées. N'eſt-il pas juſte que chacun ſoit ſifflé pour ſon propre compte ?

Enfin, vous obtenez les honneurs de la repréſentation ; mais l'un des Acteurs eſt mécontent de ſon rôle, ou peut-être ne le ſent point ; en conſéquence il le rend mal, ne fait aucune ſenſation, la piece déplaît ; & le public vous attribue votre chûte. Quelle reſſource vous reſte-t-il pour le détromper ? Aucune, puiſqu'on ne lit que les pieces repréſentées avec fracas. Admettons un ſecond Théatre, donnez-y votre ouvrage ſous un autre titre, un jugement nouveau l'appréciera à ſa juſte valeur. Si nos Comédiens Italiens n'euſſent pas eu une petite Troupe Françoiſe du temps de *Dalainval*, de *Legrand*, de *Boiſſy*, de *Marivaux*, ces Auteurs auroient ſouvent eſſuyé des jugements définitifs très iniques. Un de leurs Drames ne réuſſiſſoit-il pas ſur un Théâtre ; ils le portoient à l'autre ; & des applaudiſſements les ont pluſieurs fois conſolés d'une honte qu'ils n'avoient pas méritée.

Je n'entreprendrai pas de peindre la surprise d'un Auteur, lorsqu'après un succès honnête, il se trouve devoir aux Comédiens une somme considérable. Je ne déciderai point, si le vénerable *Comité* a le droit de changer des Réglements enregistrés au Parlement ; si . . . . . .

. . . . . ; si . . . . . .

. . . . . ; si . . . . . .

. . . . . ; si . . . . . .

. . . . . ; si . . . . . .

. . . . . ; si . . . . . .

. . . . . ; si . . . . . .

De pareilles discussions nous meneroient trop loin. Je ne trace donc aux yeux de mes Lecteurs que la plus foible partie des désagréments auxquels est en butte tout Auteur dramatique. Il est à parier que si *Moliere* les eût éprouvés, il auroit cédé aux bontés du *Grand Condé* qui vouloit se l'attacher.

Je demande présentement si de cent jeunes gens qui s'élancent dans la carriere, le plus grand nombre effrayé du temps qu'il faut perdre, des

démarches rebutantes qu'il faut faire, n'eſt pas dégoûté dès les premiers pas. L'un entreprend des ouvrages moins difficiles; l'autre eſt détourné du plus pénible des ſentiers par un pere tendre juſtement alarmé ſur l'avenir que ſon fils s'y prépare. Il frémit. Il n'ignore point qu'entre mille audacieux qui veulent ſe faire un nom à la ſuite des Peres de la Comédie & de la Tragédie, un ſeul y réuſſit à peine, & que les autres, après avoir conſumé leur ſanté dans des travaux infructueux, traînent une vieilleſſe prématurée. Quel portrait effrayant pour un pere ſenſible! Il fait voir à ſon fils la fortune & les plaiſirs à la ſuite de mille états bien moins pénibles. Le jeune homme, encore dans cet âge où l'on n'a pas un ſentiment à ſoi, cede à l'attrait flatteur qu'on lui préſente, & quitte une route qui l'auroit peut-être conduit à l'immortalité. La Nature le deſtinoit à illuſtrer ſa patrie; le diſcrédit des Lettres, les privileges tyranniques d'une ſeule Troupe, en font quelquefois une des ſang-ſues de l'Etat, ou du moins un être inutile.

Un privilege excluſif n'eſt pas moins préjudiciable à l'art du Comédien qu'à celui du Poëte. Suppoſons une Troupe dont tous les Acteurs ſoient autant de *Roſcius*. Chacun d'eux eſt parfait dans ſon genre. Il ne le ſera pas long-temps. — Pourquoi cela? — Parceque n'ayant pas de concurrent il ſe refroidira bientôt; ſon ambition ſera d'avoir

un double, afin de ſe faire déſirer ; & de l'avoir mauvais, pour mieux reſſortir : il trouvera le ſecret d'écraſer tout débutant qui pourroit l'alarmer, & de ſoutenir tout Pigmée qui ſervira à le faire paroître plus grand. Qu'arrive-t-il ? Le Pigmée reſte, accoutume peu-à-peu le Public à ſes défauts, agence quelques rôles à ſa taille, à ſa voix, à ſa poitrine, à ſes petites manieres, devient Acteur en chef, rend à ceux qui veulent le doubler ce qu'on lui a fait à ſon début : ſes ſucceſſeurs l'imitent ; leurs doubles eſſuyent les mêmes traitements & les rendent : de cette façon une Troupe excellente ne peut que devenir déteſtable (1). Admettons deux théâtres, les Acteurs ſe piqueront d'émulation. Loin de s'endormir dans le ſein de l'indolence, ils feront continuellement de nouveaux efforts. L'un ſera vainqueur aujourd'hui, l'autre triomphera demain ; & ceux qui méritent la palme ne ſe la verront plus diſputer par des écoliers fiers de remuer les bras, les jambes, la tête, comme leur maître. — Le Public jugera-t-il donc plus ſainement ? — Sans contredit : je crois m'être ménagé par gradation le moyen de le prouver.

(1) Qu'on ſe figure le Tableau d'un Maître, copié ſucceſſivement par les Eleves de quelques Eleves : l'original parera le cabinet d'un curieux, & fera les délices des connoiſſeurs ! la ſixieme copie, tapiſſera les murs des plus vils cabarets.

Une ſeule Troupe eſt auſſi nuiſible au goût du Public, qu'à l'art du Poëte & de l'Acteur. J'ai fait voir que des Comédiens munis d'un privilege excluſif, pouvoient inſenſiblement accoutumer la Capitale à ne voir que des *monſtres dramatiques*; j'ai démontré qu'ils pouvoient inſenſiblement faire ſuccéder le regne des Comédiens *machines* à celui des *Roſcius*: il eſt donc clair que le Public une fois condamné à ne voir ſur la ſcene que ces mêmes monſtres, ces mêmes *machines*, les trouvera peu-à-peu ſupportables, & les admirera bientôt; peut-être même, victime de la barbarie, finira-t-il par accourir en foule à ces parades amphibies qui font encore ſiffler par les gens de goût, les *Scuderi*, les *Deſmarets*, les *Sçaron*, &c. Peut-être enfin laiſſera-t-il reparoître ſur la ſcene ces convulſions, ces tortillements de bras, cette déclamation chantante, ce jeu forcé, précieux ou *taquin*, cette monotonie ennuyeuſe, qui y régnoient ſi tyranniquement lorſque *Moliere*, leur fléau, vint s'établir à Paris. Admettez, comme alors, un ſecond théâtre; donnez au Public un objet de comparaiſon; les Acteurs qui voudront être leſtes ſur le cothurne, lourds ſur le brodequin, ou ne repréſenter que des Romans monſtrueux, pour y briller facilement en s'écartant de la Nature, ſeront bientôt hués, parceque leurs rivaux feront leur critique, en n'admettant que des pieces dans le bon genre, & en conſer-

vant à chacun de leurs rôles les nuances convenables. Je le répete, donnez au Public un objet de comparaiſon, il ne ſera jamais complice du mauvais goût.

Tout veut qu'on élargiſſe la carriere de la gloire & des plaiſirs. Quand un Acteur *chéri* aura beſoin de prendre les eaux, il préférera celles de *Paſſy*, pour ne pas donner à un rival appliqué, le temps de le faire oublier. Les bons ſujets qui ſe préſenteront à un théâtre n'y ſeront point rebutés: on craindra que l'autre ne s'en empare. Les Acteurs de la Province, ſachant que les vrais talents ont des reſſources à Paris (1), feront des études de goût dans les Villes du ſecond ordre, & ne ſacrifieront point d'heureuſes diſpoſitions, à la *Charge* ou à l'*Opéra-Bouffon*. Une rapſodie protégée ne forcera pas les étrangers à ne voir qu'elle pendant trois mois, & ne remplira point les petites loges d'enfants, de

(1) Londres n'avoit autrefois qu'un Théâtre; ſes Acteurs tranſmettoient à leurs enfants leurs rôles, leurs geſtes, leurs manieres. Il falloit le génie de l'étonnant, de l'inimitable *Garrick* pour conſoler de cette monotonie. L'on a formé une ſeconde Troupe: ſoudain l'émulation s'eſt répandue dans les Provinces; les Comédiens, juſques-là déteſtables, s'y ſont *appliqués*, pour venir ſe diſputer en foule l'avantage d'amuſer la Capitale.

Il faut, diſent les Anglois, qu'un Comédien jette ſa gourme dans les Provinces, comme un jeune cheval dans les pacages: ont-ils tort?

bonnes, & de femmes-de-chambre (1). Le Public ſe réchauffera en voyant ſe multiplier ſous ſes yeux le nombre des athletes. Les Auteurs pouvant donner la préférence à ceux des Comédiens qui leur

(1) Les loges à l'année portent le plus grand préjudice à la caiſſe des Comédiens. Un homme riche prend une loge ; il a quatre ou cinq places pour le quart de ce qu'il les paieroit au Bureau, & il peut les céder ſucceſſivement à ſes parents, à ſes amis, aux parents de ſes parents, aux amis de ſes amis, &c. Ceux-ci, comptant là-deſſus, attendent patiemment leur tour, & ſe gardent bien d'apporter leur argent à la recette.

Je ne m'étendrai pas ſur le tort que les loges à l'année font aux Auteurs dramatiques. L'article 49 des Statuts enregiſtrés au Parlement, dit : *L'Auteur conſervera ſes droits juſqu'à ce que la recette ſoit deux fois de ſuite, ou trois fois en différents temps, au-deſſous de* 1200 *liv. l'hiver, ou de* 800 *liv. l'été.* Dans les Réglements faits par les Comédiens en 1766, il ſuffit que la Piece tombe deux fois en différents temps dans les regles, pour leur appartenir. On conçoit combien ce changement leur eſt utile ; on conçoit encore que les trois quarts des Spectateurs, les plus riches, les plus curieux de Spectacle, ayant des petites loges, & le produit de ces petites loges n'étant pas compris dans la recette, les nouveautés appartiennent bientôt aux Comédiens. Que ſeroit-ce ſi nous parlions des Abonnés ? Les Italiens, convaincus de cette vérité, ont décidé que les Pieces appartiendroient toujours aux Auteurs ; & que, s'ils mouroient dans la nouveauté de leurs Drames, leurs héritiers auroient part aux cinquante premieres repréſentations. Rien de plus honnête. Admettez deux Troupes, les Abonnés & les perſonnes qui louent des petites loges ſe partageront.

plairont davantage, & qui auront de meilleurs procédés, ceux-ci leur ſauront gré du choix : les ſoins, les égards, la politeſſe, ſuccéderont à des tracaſſeries, à des haines ſi peu faites pour les gens à talent, & qui font autant la honte & l'opprobre des uns, que le malheur des autres.

J'entends pluſieurs perſonnes s'écrier qu'il faut protéger le Théâtre de la Nation, lui conſerver ſes droits, le faire jouir d'une magnificence, d'une ſupériorité, d'une pompe impoſante. Que veut-on dire par le Théâtre de la Nation ? Parle-t-on de vingt Comédiens qui, malgré leurs grands talents, ſe ſuccedent & ſe font oublier mutuellement ? Ou bien *le Tartuffe*, *Cinna*, *Phedre*, *Rhadamiſte*, *Mahomet*, *le Joueur*, *le Glorieux*, *la Métromanie*, tous ces Ouvrages immortels, tous ces Monuments du Génie françois, quoique joués par différentes Troupes, ne compoſent-ils pas bien plus eſſentiellement le vrai Théâtre de la Nation, même lorſqu'ils ſont repréſentés dans les pays lointains ?

Autre objection auſſi frivole, auſſi minutieuſe que la précédente : comment fournira-t-on un fonds de répertoire à la nouvelle Troupe ? Comment ? on fera en ſa faveur la vingtieme partie de ce qu'on a fait pour la Troupe exiſtante. Lorſqu'on voulut l'établir, on caſſa net toutes les autres, & on enrichit celle-ci de leurs dépouilles. Les Troupes ſacrifiées auroient été bien heureuſes qu'on leur eut laiſſé la concurrence ; ſur-tout ſi, dans ce temps,

là le goût du Spectacle eût été auſſi général qu'à préſent ; la Troupe, en faveur de qui s'eſt fait le ſacrifice, doit être bien contente qu'on ne lui faſſe pas ſubir la peine du talion dans toute la force de la loi. Nous avons *payé*, diſent les Comédiens, les Pieces de notre répertoire. Je n'examinerai point ſi, des Pieces qu'on a jouées quand on a voulu, qu'on a fait tomber quand on a voulu, pour leſquelles, après avoir gagné ſur le quart des pauvres, & ſur les petites loges, on a *payé* (1) ce qu'on a voulu, *ſont de bonne priſe*. Je n'examinerai point ſi les Comédiens *paient* les Auteurs, ou ſi les Auteurs ne *paient* pas plutôt les Comédiens, & même fort graſſement, puiſqu'ils ne ſe réſervent qu'un neuvieme. Je n'examinerai pas ſi, après que les Acteurs ſont *payés* de leurs frais de mémoire, les Pieces n'appartiennent pas au Public & par conſéquent aux Troupes qui pourroient s'établir à Paris, autant pour le moins qu'elles appartiennent aux Directeurs & aux Actionnaires de Province qui s'en emparent ſans façon, & ſans l'aveu des Auteurs vivants. Je n'examinerai rien de tout cela : je dirai ſeulement que la plus grande partie de nos meilleurs Ouvrages, ceux qui ſont la gloire du Théâtre François, avoient été *achetés* par les Troupes que la Troupe actuelle a débuſquées, & *ache-*

(1) Puiſqu'on veut abſolument ſe ſervir de ce vilain mot.

tés plus légitimement qu'on ne les *achete* aujourd'hui, puiſqu'il y avoit alors *concurrence*, & que les Auteurs pouvoient s'adreſſer à pluſieurs *Ouvriers* (1).

» Mais, ajoute-t on, ſi vous admettez deux » Troupes, celle que nous avons *gagnera* moins. » Un brutal pourroit dire : *eh, quand cela ſeroit!* mais moi, je dis que c'eſt encore une erreur : & je ne ferai pas à mes Lecteurs l'affront de la combattre. On

(1) *Note de la préſente Edition* 1780. Nos Comédiens d'aujourd'hui ſavent, d'ailleurs, comment ſe rompt un marché, & comment on force les gens à des ſacrifices. Ils avoient dans leur foyer un tableau ſur lequel étoient inſcrites quarante ou cinquante Comédies, ſolemnellement reçues, pour être jouées Dieu ſait quand. Ces Pieces n'étoient pas encore *payées ;* les Auteurs avoient cependant fait l'avance de leurs veilles, de leur encre, de leur papier, de leurs démarches auprès de leurs Juges : ils avoient eſſuyé la morgue du Comité, l'importance du Semainier, des ſarcaſmes *ſpirituels* des billets de réception ou de refus ; ils avoient donc tout lieu d'eſpérer qu'après avoir paſſé par les formalités requiſes en pareil cas, ils ſeroient un jour dédommagés, au moins par *une* repréſentation de leur Ouvrage. Point du tout : un beau matin l'on fait tout uniment diſparoître le fameux tableau, & le ſoir on déclare aux curieux, en ricannant, que les Pieces dont il contenoit les titres, ſeroient regardées comme non lues, non reçues, non advenues enfin.

Vermiſſeaux que nous ſommes !
Comme le ſort ſe rit des vains projets des hommes !

voit ſans peine qu'en tirant les Acteurs de leur léthargie ; en piquant leur émulation ; en les forçant à donner plus ſouvent des nouveautés, à ne pas rebuter les bons ſujets dans tous les genres, à ſe choiſir des *ſeconds* paſſables, à ne pas trop compter ſur les loges à l'année, à ne pas abandonner la moitié de la ſemaine à la *doublure* (1), on augmentera leur

(1) Ce qu'on appelle *Doublure* au Théâtre, eſt la choſe la plus funeſte aux Pieces, la plus déſagréable pour le Public, & la plus nuiſible à la caiſſe des Comédiens. Premierément le Public, qui voudroit toujours voir ſes Acteurs favoris, ſe réſerve pour les jours où ils paroîtront, & fuit le Spectacle le reſte de la ſemaine. Secondement, une Piece une fois doublée, quelque bonne qu'elle ſoit d'ailleurs, n'eſt plus courue, n'apporte plus d'argent. — Que faire à cela, me dira-t-on ? il faut bien donner le temps aux premiers Acteurs de ſe repoſer : il eſt encore néceſſaire d'accoutumer les *Doubles* à voir le Public ; comment concilier des choſes ſi contraires ? — Le voici. Lorſqu'on met une nouveauté à l'étude, je la ferois répéter en même-temps par les premiers Acteurs & par les *Doubles ;* de cette façon, ſi, après les premieres repréſentations, un Comédien étoit malade ou fatigué, ſon *Double* le remplaceroit ; le Public, conſolé de l'abſence d'un ſeul premier Acteur par la préſence de tous les autres, & par le plaiſir de ne voir pas interrompre la *Nouveauté*, ſe prêteroit volontiers à l'arrangement. Quand l'Acteur malade ou fatigué reparoîtroit, il donneroit une nouvelle vigueur à la Piece ; un autre pourroit ſe repoſer à ſon tour, & par ce moyen, les Pieces ſeroient continuellement *doublées* ſans le paroître jamais.

fortune & leur gloire. Le François prodigue l'or & les applaudiſſements à qui ſait lui procurer des plaiſirs variés ; témoin l'empreſſement avec lequel, las de voir toujours les mêmes pieces & les mêmes Acteurs, il court entendre criailler à *l'Ambigu-Comique*, & voir des ſauts périlleux chez *Nicolet*. Sachez l'amuſer, il vous donnera la préférence ; & le goût triomphera ſans peine de la futilité la plus déshonorante pour la Nation.

Quels ennemis du goût, de nos plaiſirs & de notre gloire, pourroient donc contrarier l'établiſſement d'un ſecond théâtre ? Ce ne ſera pas certainement un Public toujours avide de nouveautés, ni les Auteurs qui n'ont plus rien à eſpérer ſans cet heureux changement, encore moins MM. les Gentilshommes de la Chambre, puiſqu'un théâtre de plus leur fournit un double moyen de faire des heureux, de placer des gens à talent, de s'aſſurer l'immortalité, en protégeant les Muſes qui la donnent ; & leur facilite des reſſources pour varier les fêtes de la Cour, ou pour les rendre plus brillantes, ſoit en y appellant les deux Troupes ſéparément, ſoit en y réuniſſant l'élite de l'une & de l'autre (1).

(1) Cette derniere phraſe étoit mot à mot dans la premiere & la ſeconde Edition de ce petit Ouvrage ; cependant elle n'a pu, dit-on, lui faire trouver grace devant

Qu'on accumule les bienfaits sur les Comédiens estimables, qu'on les enrichisse, qu'on leur dresse des statues, j'y donne volontiers les mains ; ils servent le Public. Mais qu'on ôte aux mal-intentionnés les moyens de déshonorer leur profession, & de la perdre en coupant à la racine des rejettons qui feroient peut-être un jour son principal ornement & lui donneroient une nouvelle vie. Où peuvent-ils avoir puisé la basse & folle jalousie qui les anime contre les Poëtes dramatiques, eux qui se font un plaisir de les chanter dans leurs Préfaces, dans leurs Epîtres ; qui conservent leurs noms à la postérité, qui, pour prix de leurs travaux, ne demandent qu'à partager avec eux les honneurs de la scene ? Quelle chose au monde devroit être plus intéressante pour un Comédien que les gens de lettres ? N'ont-ils pas travaillé bien efficacement à faire disparoître la honte dont le Public a couvert pendant long-temps ceux qui l'amusoient au théâtre ? Un Comédien qui chercheroit à mettre ses Bienfaiteurs à la place d'où ils l'ont tiré, qui voudroit

---

MM. les Gentilshommes de la Chambre. J'ai si peu cru leur déplaire en parlant de former une seconde Troupe, & je le crois encore si peu, que j'ose prendre la liberté de leur conseiller de faire bien vîte, bien vîte un établissement qui, pour le droit d'avis, me vaudra sûrement la bienveillance des Fondateurs.

les plonger dans l'aviliſſement, n'auroit-il pas une ame de boue, ne ſeroit-il pas un monſtre (1).

Il eſt certain, & tout le monde en convient, que notre Théâtre, réduit au point où il eſt, ne peut ſe ſoutenir long-temps s'il ne reprend une forme plus favorable. Nous avons tout lieu d'eſ-

(1) François, gardez-vous d'avilir vos Poëtes, ſi vous voulez qu'ils vous élevent l'ame, qu'ils vous chantent dignement: c'eſt aſſez que vous fermiez le Temple de la Fortune à ceux qui vous ouvrent le Temple de Mémoire, & que vous ne les faſſiez pas même jouir du fruit de leurs veilles. Il ſeroit cependant un moyen bien ſimple pour mettre les Auteurs dramatiques à leur aiſe : le voici. Qu'on n'accorde aucun privilege aux Directeurs, aux Actionnaires de Province, qu'en les ſoumettant à payer la part d'Auteur durant les trois premieres repréſentations de toutes les nouveautés : qu'y perdront-ils ? Rien ; ils y gagneront au contraire, en ſuſpendant ces jours-là les abonnements. Devons-nous tout-à-fait négliger nos Poëtes, quand les Anglois ſe piquent de les enrichir ? Ils ont une méthode que nous devrions adopter ; après la premiere repréſentation d'une Piece, les amateurs envoient ſouſcrire pour un ou pluſieurs exemplaires. L'Auteur ne fait tirer que le nombre dont il a beſoin, & n'a par ce moyen aucun faux frais à faire. On peut objecter à cela qu'à Paris chaque exemplaire coûte trente ſols, & qu'on le vend douze en Province. Eh bien ! l'Auteur, ayant une fois ſes planches, pourroit aiſément ſatisfaire les ſouſcripteurs de la Province ; & les contrefactions, toujours imparfaites, ne ſeroient plus à craindre.

pérer la dernière de ces révolutions. A la ville ; les Drames ont désormais besoin de s'étayer de la musique & de toutes les contorsions d'une pantomime ridicule ; à la Cour, *Jupiter*, *Hébé*, *les Graces*, veulent rire à la Comédie, & pleurer à la Tragédie. Nos Maîtres, après nous avoir fait admirer les vertus réunies de leurs prédécesseurs, protégeront sans doute un art qui fait si bien renouveller dans tous les cœurs & les bienfaits d'un Souverain & l'enthousiasme d'un Peuple reconnoissant (1). Peut-être même un Prince studieux, un Prince ami des talents, se rappellera-t-il avec quelqu'intérêt, que, sans les bontés de MONSIEUR frere de Louis XIV, Moliere, le premier Comique de tous les âges & de toutes les Nations, le divin Moliere eût langui dans la Province ; que l'Europe charmée avoue devoir à ce Prince, *le Tartuffe*, *le Misanthrope*, *les Femmes Savantes &c.* ; & qu'elle le bénit d'avoir ouvert au Génie une carriere dans laquelle le *Mecène* & le Protégé se sont mutuellement couronnés.

Encore un pas heureux, & nous touchons à ces

(1) Entendez les Théâtres Italien & François retentir d'applaudissements au seul nom de Henri IV. Y a-t-il un seul Spectateur qui ne paroisse comblé des bienfaits de ce Prince ? Le plaisir de répandre des larmes délicieuses, n'enleve-t-il pas aux censeurs les plus malins, l'envie de juger les deux Pieces ?

beaux

beaux jours où *Corneille*, *Moliere*, *Racine*, pouvoient s'illuſtrer ſur des théâtres différents, & voler de front au Temple de la Gloire. Quel dommage, grand Dieu, ſi ce ſiecle n'eût eu qu'une ſeule Troupe ! l'un des génies que nous venons de nommer, l'auroit occupée, les autres ſe ſeroient découragés. Qui aſſurera même que les *Scudéri*, les *Bourſaut*, & peut-être les *Pradons*, déjà poſſeſſeurs de la lice, n'en auroient pas fermé la barriere aux vigoureux athletes qui les ont ſi bien terraſſés ? La France auroit perdu cent chefs-d'œuvre qui lui feront à jamais le plus grand honneur, puiſqu'il eſt vrai qu'un empire eſt plus ou moins floriſſant ſelon qu'il produit plus ou moins d'hommes immortels.

Un ſecond Théâtre ! voilà le cri général. Encore une fois, un ſecond Théâtre ! ne fût-ce que pour y voir jouer l'*Impromptu de Verſailles* : quels traits de lumiere pour le Public ; les Auteurs & les Comédiens ! Heureux les uns & les autres, s'ils voyent renaître inceſſamment les jours de fête de *Thalie & de Melpomene* ! heureux, ſi les perſonnes chargées d'élever un nouveau ſanctuaire aux Muſes, ne ſouffrent pas que la cabale, l'orgueil, la jalouſie, que le vice ſur-tout, y luttent contre le génie ; & ſi elles ſe perſuadent bien qu'on leur donne la gloire du Théâtre à rétablir, & un beau laurier à mériter !

SUPPLÉMENT

(*Du mois d'Avril* 1780.)

CES Réflexions, ſéparées, en 1775, d'un grand Ouvrage, & ne compoſant plus alors toutes ſeules qu'une petite Brochure, furent plus généralement & plus promptement répandues. On ſe doute bien qu'elles me firent des ennemis; que pluſieurs Comédiens crierent *au libelle*, & pluſieurs de leurs protecteurs *à la témérité*. Mais ce qu'on n'imagineroit pas, & qu'il eſt bon de publier pour l'édification du prochain, c'eſt que les Auteurs dramatiques n'oſerent plus me ſaluer dans les foyers.

L'un feignit de donner une nouvelle édition de ſa derniere Comédie qui ne s'attendoit certainement pas à cet honneur, & il y cloua une longue Préface, pour dire qu'un ſecond Théâtre porteroit un coup mortel à l'Art Dramatique. Il eſt vrai qu'on eut grand ſoin de ne pas multiplier les exemplaires de cette Préface bénévole, & qu'on n'en tira tout juſte, exactement tout juſte, que le nombre ſuffiſant pour en faire hommage à chaque Comédien en particulier.

L'autre écrivit à l'aſſemblée *en Corps*, pour proteſter qu'il n'étoit pas lié avec moi, quoiqu'on

nous vît journellement enſemble ; & pour jurer qu'il n'avoit aucune part à mon ouvrage. D'après ſa démarche, on n'eut pas de peine à le croire.

Ceux-ci.... mais il y auroit de la cruauté à leur rappeller des torts qui par leur peu de ſuccès ont contribué à les ramener enfin à mon ſentiment. Pour moi, quand je n'euſſe pas été accoutumé à rire de ces petites gentilleſſes, j'aurois été bien conſolé par le plaiſir d'entendre répéter par tout le monde, *un ſecond Théâtre ! il faut abſolument un ſecond Théâtre !*

Seroit-ce pour ſatisfaire en partie à ce cri général, qu'on a imaginé de reprendre aux Italiens les Pieces de Marivaux ? Mais un Théâtre où le talent d'étourdir les oreilles l'emporte ſur celui de parler à l'eſprit & au cœur, un Théâtre où *Blaiſe* a le pas ſur *Dorante*, ſur *Célimene*, & leur commande, ne ſauroit être attrayant ni pour les Auteurs ni pour les Acteurs, & ne promet pas une abondante moiſſon de plaiſirs & de gloire.

C'eſt *un ſecond Théâtre François* qu'il faut à la Nation : c'eſt un ſecond Théâtre qui, comme je l'ai dit, en fourniſſant à *Melpomene* & à *Thalie* une carrière plus vaſte, ſoit un ſujet d'émulation pour les Comédiens, & un objet de comparaiſon pour le Public.

Eſt-ce pour ſe dérober à cette comparaiſon ? eſt-ce crainte de voir diminuer leur recette, que les

Comédiens François n'ont pas voulu juſques ici des rivaux avec leſquels ils auroient pu diſputer noblement & avec avantage, d'intérêt & de talent ? Dans l'un & l'autre cas, l'événement a bien trompé leurs eſpérances.

La néceſſité généralement reconnue d'avoir pluſieurs Spectacles dans une Ville immenſe, a fait établir ſur les Boulevards dix petits Théâtres que le Public s'eſt peu-à-peu accoutumé à confondre avec les grands, & que maintenant il leur préfere. Quand la Salle des François, quand la Salle des Italiens ſont déſertes, les hiſtrions des Boulevards font *pleine chambrée* deux fois par jour. Il n'eſt aucun de ces tripots où le ſpectateur ne croie voir trois ou quatre Acteurs faits pour briller parmi les Comédiens du Roi ; &, *les Comédiens du Roi*, loin de lutter avec des armes dignes d'un titre auſſi pompeux, dignes des génies qui leur ont laiſſé le fond le plus riche, n'ont cherché à triompher de leurs adverſaires qu'en leur *coupant les vivres*.

Les Italiens ſe ſont noblement chargés de leur enlever leurs Acteurs. *Le Criſpin du Bois de Boulogne* a débuté ſur leur Théâtre ; *le fameux* JEANNOT *des Variétés Amuſantes* eſt paſſé à leur Théâtre ; & *le valet de chez Nicolet* y paroîtra bientôt : il a déjà fait à ſes nouveaux Pairs les courbettes d'uſage, & il les continue dans leur foyer.

Les Comédiens François ont fait plus, ils ont ac-

cueilli avec la plus grande diſtinction l'Auteur de *c'en eſt, de ça n'en eſt pas* (1); ils ont reçu avec acclamation pluſieurs de ſes Pieces, ils l'ont jugé digne d'avoir le pas ſur quarante Auteurs dont les Ouvrages, reçus depuis dix ans, attendoient les honneurs de la repréſentation; ils ont donné deux de ſes Comédies dans moins d'un mois; & ils n'ont pas dédaigné de jouer dans la derniere les mêmes ſcenes, à-peu-près, qui font *aux variétés amuſantes* l'ornement d'une parade. Qu'eſt-il arrivé? ces Pieces *reçues avec acclamation*, jouées à grands frais & avec tant d'empreſſement, ſont tombées. Ces mêmes ſcenes, dérobées au Boulevard & applaudies ſur un de ſes Théâtres durant trois ou quatre cents repréſentations, ont été ſifflées au Louvre: deſorte que les Comédiens François ſemblent n'avoir affecté de ſe rapprocher de nos Batteleurs, & ne s'être déclarés leurs émules, que pour en être vaincus.

O Moliere! divin Moliere! s'il eſt vrai que les plaiſirs & le repos des Champs-Eliſées puiſſent être troublés, combien tu dois ſouffrir, & comme Acteur & comme Auteur, en voyant s'écrouler ce ſuperbe édifice que tu avois élevé pour la gloire des génies créateurs & des Comédiens dignes de ſentir, dignes de rendre la ſublimité de leurs idées!

(1) Dans cent ans d'ici, les Commentateurs vont bien s'égayer ſur ces mots, ſur la choſe & ſur notre goût.

Et vous, Corneille, Racine! lorſque vous travailliez avec tant d'ardeur à la célébrité de votre patrie, & que vos chefs-d'œuvre faiſoient admirer à l'univers entier la délicateſſe du goût françois; n'auriez-vous pas laiſſé tomber le pinceau de vos mains, ſi vous euſſiez pu croire que cette même patrie confondroit un jour tous les Genres, tous les Théâtres, tous les Auteurs, tous les Acteurs?

Que faire pour s'oppoſer à la corruption générale? Je le répete, & je ne ceſſerai de le répéter. Etablir *un ſecond Théâtre François qui, en fourniſſant à Thalie & à Melpomene une carriere plus vaſte, ſoit un ſujet d'émulation pour les Comédiens, & un objet de comparaiſon pour le Public.* Et nous l'obtiendrons tôt ou tard ce ſecond Théâtre: je ne crains pas de l'annoncer. M. l'Abbé Reynal, qui ſe connoît en révolutions, & qui m'aime aſſez pour ne point me flatter, m'a dit que je pouvois compter ſur celle-ci, & m'a félicité d'avoir porté les premiers coups.

L'ÉGOÏSME,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, ET EN VERS,

Repréſentée pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Nation, le Jeudi 19 Juin 1777.

PRÉFACE

De la premiere Édition.

« VOICI la cinquieme Comédie que « j'oſe faire paroître ſur la Scène Fran- « çoiſe. La premiere étoit intitulée, *la* « *Préſomption à la Mode* (1) ». J'y peignois un Préſomptueux qui arrivoit à Paris avec la double certitude de faire ſa fortune & ſa réputation, par ſa figure & par ſes Ouvrages. Le Public crut voir en moi la moitié des travers de mon Héros. Il trouva téméraire qu'un jeune homme débutât par une Comédie en cinq Actes & de *Caractere*. Cette Piece, qui avoit eu le plus grand ſuccès dans les lectures particulieres, éprouva un ſort contraire à la repréſentation. On publia que les vers en étoient aſſez bien tournés, les ſcènes aſſez bien vues,

(1) A préſent *le Nouveau Débarqué*, ou *le Jeune Préſomptueux*.

mais que l'Auteur ignoroit abſolument l'art de faire un plan.

Je cherchai dans mon cher Plaute, ſi peu connu des Auteurs qui le dédaignent, un prétexte pour intriguer une Piece dans l'ancien genre. Je trouvai dans *le Soldat Fanfaron* deux ſcènes échappées à mes prédéceſſeurs : j'en tirai *le Tuteur dupé* en cinq Actes ; & pour voir ſi j'étois réellement appellé à faire des Comédies, j'écrivis mon nouvel Ouvrage en proſe : je n'y mis rien de ce qui fait la plus grande fortune aujourd'hui ; j'eus le courage d'en exclure les ſentences, les ſcènes purement amoureuſes, le ton & les airs de grandeur, le perſifflage, les jeux de mots, & ſur-tout les ſituations larmoyantes. J'eſſuyai, à la vérité, les plus grandes contradictions, avant d'obtenir que ma Comédie fût repréſentée : mais l'indulgence de la Cour & de la Ville me les fit bientôt oublier. On trouva la Piece bien intriguée ; quelques perſonnes dirent ſeulement : « C'eſt dommage qu'il « ne ſache travailler que dans ce miſé-

« rable genre ancien » ; & l'on ajouta que je ne mettois pas le moindre eſprit dans mes Ouvrages.

Toujours curieux de ſatisfaire mes Cenſeurs, & de prendre leurs moindres deſirs pour des loix ; mais perſuadé que l'*eſprit* d'un Auteur dramatique conſiſte à ne pas en mettre dans ſes Pieces, je cherchai du moins un genre dans lequel ce malheureux eſprit fût permis. Je donnai une petite *Comédie-Ballet*, intitulée *les Étrennes de l'Amour*, où j'accumulai madrigaux ſur madrigaux : les gens ſenſés, tout en daignant applaudir cette bagatelle, me conſeillerent de retourner & de me tenir à l'ancien genre.

Je donnai alors *le Mariage interrompu* ; quelques perſonnes commencerent à dire que ſi je pouvois meubler ma tête d'un peu de philoſophie, & traiter des *Caracteres*, je deviendrois un bon Comique. Soudain je vois l'eſpace immenſe que j'ai à franchir : mais je vois en même-temps l'honneur qu'on me fait en exigeant de moi beau-

coup plus que de la plupart de mes rivaux ; & je vais me faire inſcrire pour l'*Egoïſme*.

Les gens ſuperficiels crurent mon ſujet très facile à traiter. Un Auteur s'en empara ; ſes amis lui perſuaderent ſans peine que je n'étois pas un concurrent à redouter, que je n'avois jamais réfléchi ſur mon Art ; je fis alors l'*Art de la Comédie*, Ouvrage en quatre volumes, où, pour me familiariſer avec des reſſorts dont j'allois avoir le plus grand beſoin, je décompoſai les Théâtres de tous les âges & de toutes les Nations.

On me fit en général la grace de dire que mes connoiſſances s'étendoient au-delà de notre répertoire : mais l'on perſiſta à ſoutenir « que ma Comédie de l'*Egoïſme* « ne ſeroit ni noblement, ni élégamment « écrite ; que je ne ſaurois pas l'intriguer « ſimplement, & que mon caractere man- « queroit ſur-tout de force & de profon- « deur (1).

(1) Aurois-je dû m'attendre alors qu'on diroit ſérieuſement dans la ſuite ; « Cet Auteur étoit gai ; il nous a tant fait rire

Toujours plus ſoigneux, comme on le voit, de recueillir des critiques que de mendier des éloges ; plus empreſſé à mériter des ſuccès qu'à *les travailler*, je ſuis à peine connu d'un petit nombre d'Amateurs qui, ne ſe laiſſant pas ſéduire par le clinquant, les larmes ou le fatras romaneſque de la moderne Thalie, ont bien voulu diſtinguer des Pieces jouées, comme par grace, l'été ou les petits jours, ſans appareil, ſans protection ; & qui, pour me récompenſer, ſans doute, de ma conſtance à ne pas m'écarter du genre avoué par tous les maîtres, ont daigné me prodiguer les encouragements les plus flatteurs, & des conſeils dictés par la ſévérité du goût & de l'eſtime. C'eſt déſormais à eux que je conſacre mes veilles. Cette ſévérité dont ils m'honorent, le deſir de mériter leur approbation, m'auroient fait prendre de préférence un ſujet plus difficile, s'il en exiſtoit ; mais le caractere dont j'ai fait

« dans *le Cabriolet volant*, pourquoi n'a-t-il pas continué « d'être plaiſant ? »

choix, offre d'autant plus de difficultés, qu'on ne s'eſt pas encore arrangé dans le monde ſur le ſens du mot *Egoïſme*.

Avec de la réflexion, on voit aiſément que l'amour de ſoi & l'amour qu'on reſſent pour un Amant, pour une Amante, ont autant de caracteres divers qu'il y a d'individus ſur la terre ; qu'ils peuvent produire la pitié, la reconnoiſſance, l'admiration, le mépris; qu'ils conduiſent enfin au vice ou à la vertu, ſuivant les cœurs plus ou moins vicieux, plus ou moins vertueux qu'ils affectent. Mais *les merveilleux du ſiecle*, accoutumés à ſe dire avec grace, *vous êtes un Egoïſte*, comme *vous êtes un aimable Roué*, n'ont garde d'imaginer que l'amour de ſoi mal entendu, & tel qu'on doit le peindre de préférence au Théâtre, éteint tous les ſentiments chers à la nature, & ne conçoit l'idée des *ſecours mutuels*, que pour les tourner tous à ſon avantage. Nos *Egoïſtes* veulent abſolument reſſerrer leurs portraits dans la petite manie de parler ſouvent de ſoi ; ils daignent ſouffrir qu'on les

peigne, pourvu qu'on les faſſe minauder avec grace. C'eſt ici le cas de s'écrier avec *Alceſte :*

Tètebleu ! ce me ſont de mortelles bleſſures ;
De voir qu'avec le vice on garde des meſures !

Les difficultés dont nous venons de parler, une fois ſurmontées par le courage & par l'horreur du vice, le ſujet en amene d'autres qui renaiſſent ſans ceſſe, pour donner de nouvelles entraves.

Le caractere de l'*Egoïſme*, ſans avoir été traité particuliérement, ſe trouve épuiſé dans toutes les Pieces qui ont paru juſqu'ici, aux yeux d'un Obſervateur ; *le Glorieux*, *le Flatteur*, *le Méchant*, *le Joueur*, *le Complaiſant*, ſont des *Egoïſtes*. Moliere, ce cruel Moliere, le déſeſpoir de ſes ſucceſſeurs, ne ſemble-t-il pas, dans tous ſes Ouvrages, avoir enviſagé l'*Egoïſme* ſous toutes ſes faces ? L'*Avare*, qui, ſoupçonnant *Valere* de lui avoir volé ſa caſſette, dit à ſa fille : *Il valoit bien mieux pour moi qu'il te laiſſât noyer, que de faire ce qu'il a fait.* Le *Malade imaginaire*, qui veut

donner ſa fille à un Médecin, neveu d'un Apothicaire, *pour être à la ſource des bonnes ordonnances, de la rhubarbe & du ſené*, & qui *la marie*, dit-il, *pour lui, & non pour elle ;* dans l'*Amour Médecin*, le pere qui ne veut pas *ſe défaire de ſa fille, & d'une dot en même-temps ;* la fameuſe ſcène où ſes parents & ſes voiſins lui donnent chacun un conſeil intéreſſé, & où il s'écrie : *Vous êtes Orfevre, M. Joſſe ;* tout, juſqu'à la tirade de l'*Amphytrion*, où *Soſie* peignant les Grands, dit :

Ils veulent que pour eux tout ſoit dans la nature
Obligé de s'immoler, &c. &c.

Ce vers même des *Femmes ſavantes*,

Nul n'aura de l'eſprit hors nous & nos amis.

ſont autant de vols faits aux Peintres de l'*Egoïſme*, & qui euſſent produit le plus grand effet dans le tableau. Pourquoi donc l'entreprendre, me dira-t-on ? Parce qu'en étudiant le cœur humain, on voit que ſi les hommes tendent tous à-peu-près à un certain nombre de buts indiqués par la nature

tire, le motif, la marche & les moyens d'y parvenir, les diſtinguent d'une façon bien ſenſible.

L'*Avare* de Moliere & l'*Ambitieux* de Deſtouches, ſont Amoureux ; tous les deux deſirent le titre d'époux ; l'un eſt déterminé par l'agrément d'avoir une épouſe *qui ne vivra que de ſalade ;* l'autre, par l'avantage de s'aſſocier une jeune perſonne jolie, d'une illuſtre naiſſance, qui l'appuiera de ſon crédit & du pouvoir de ſes charmes. Le premier cede *Marianne* à ſon fils, pour ravoir *ſa chere caſſette ;* l'autre immole ſon amour à ſon ambition, en ſervant ſon Prince auprès de la beauté qu'ils aiment. Par conſéquent, on peut peindre tous les hommes avec les mêmes couleurs, & les diſtinguer par des combinaiſons différentes. Si mes principaux perſonnages, dans tous leurs projets, toutes leurs démarches, dans les moyens divers d'aller à leur objet, ſont toujours *Egoïſtes*, s'ils paſſent à travers tous les caracteres ſans perdre une nuance du leur ; ſi

le caractere *donné* en acquiert au contraire une nouvelle force, je ne pourrai que plaire davantage aux connoiſſeurs ; & une ambition démeſurée eſt permiſe à l'Auteur qui, pour récompenſe, ne deſire que de la gloire.

Ici les perſonnes mal intentionnées vont crier à la préſomption ! à l'orgueil ! à l'audace ! Les autres verront en moi, j'eſpere, un Eleve pénétré du mérite de ſes Maîtres, & qui croit ſe diſtinguer même en ſuivant leurs traces de loin. Auſſi ne fais-je point une Préface pour prouver que je me ſuis frayé une route inconnue ; je déclare que je n'ai pas perdu un inſtant Moliere de vue, que je n'ai employé que ſes reſſorts ; &, fier de mes larcins, je vais les dévoiler.

Moliere a peint de préférence les caracteres généraux. L'avarice ſur-tout eſt de tous les âges, de toutes les Nations. A ſon exemple, j'ai oſé mettre ſur la ſcène un vice de tous les pays, de tous les temps, de tous les ſexes, de tous les états ; à ſon

exemple, j'ai habillé mes perſonnages à la Françoiſe, mais ſans défigurer les traits propres à tous les peuples, & imprimés par les mains de la nature. J'ai reſſerré, en apparence, mes peintures dans l'intrigue, dans les petites tracaſſeries d'une famille particuliere; mais ſi, en renforçant les nuances, ce que l'on voit chez *Florimon* n'eſt pas ce qui ſe paſſe à la Cour de Madrid, de Vienne, à la Porte, à Pekin, j'ai tort, parcequ'un Etat n'eſt qu'une grande famille, & que j'ai indiqué mes engagements dans ce vers :

Mon cher, une famille eſt un petit Etat.

Le choix du caractere une fois fait & annoncé, Moliere a, par-deſſus tous les Poëtes comiques, l'art de renforcer ſes principaux perſonnages en leur aſſociant les caracteres acceſſoires qui peuvent leur convenir (1). Pourquoi Plaute ne nous donne-t-il qu'une idée du caractere de l'Avare? Et pourquoi Moliere, en traitant

(1) Voyez l'*Art de la Comédie.*

le même ſujet, ne nous laiſſe-t-il rien à deſirer ? C'eſt parceque celui-ci connoiſſant beaucoup mieux le cœur humain que le Poète Latin, ayant beaucoup plus réfléchi ſur l'avarice & ſur toutes les modifications d'un pareil caractere, il lui a donné pour compagne l'uſure, quoique tous les avares ne ſoient pas néceſſairement uſuriers. De-là ces variétés qui, loin de nous faire perdre de vue le caractere annoncé, le peignent, au contraire, ſous pluſieurs formes. La découverte m'a paru trop précieuſe pour ne pas tâcher d'en profiter. J'ai réfléchi ſur le caractere que je voulois peindre, j'ai étudié mes originaux, j'ai vu qu'ils mettoient au nombre de leurs jouiſſances, la conſidération publique, j'ai vu que pour l'uſurper & la faire ſervir à obtenir les poſtes, les bienfaits utiles à leur bonheur, ils ſe paroient tour-à-tour de toutes les vertus ; qu'ils prenoient tour-à-tour le caractere de toutes les perſonnes dont ils penſoient avoir beſoin, & j'ai dit : *l'hypocriſie de ſociété* eſt digne d'être mariée

à l'*Égoïsme ;* leur union doublera leur force comique & morale.

Il n'eſt point dans l'Art étonnant de la Comédie, un ſeul bon reſſort qui ne ſerve à un autre. Moliere ayant une fois renforcé ſes caracteres principaux avec des caracteres acceſſoires, il lui eſt bien plus facile de donner à un perſonnage cette vigueur qui fait que les ignorants ou les méchants trop bien démaſqués, s'écrient à l'invraiſemblance. Si Moliere, à l'hypocriſie d'un ſéducteur adroit qui, tout en parlant vertu, veut corrompre la femme de ſon ami, n'avoit joint la ſcélérateſſe d'un monſtre qui eſt le délateur de ſon bienfaiteur, & qui accompagne un Exempt pour le faire arrêter : ſi, en Philoſophe profond, il n'avoit fait voir non-ſeulement ce que l'hypocriſie étoit ordinairement, mais juſqu'où elle pouvoit conduire, il eût reſté bien loin des bornes preſcrites à l'optique du Théâtre ; & il ne ſe ſeroit pas concilié l'admiration de tous les peuples. Moins hardi que

mon Maître, je n'ai osé faire risquer à mon Egoïste principal, que ce que nous voyons par malheur journellement. Les plus grandes scélératesses de *Philemon* se bornent à publier un Livre dangereux sous le nom de son Précepteur, à refuser la main d'une jeune personne qu'il croit pauvre, & à vouloir supplanter son frere dès qu'il la sait riche; à flatter son oncle pour se faire donner une partie de ses biens, à retenir pour lui seul celle que ce même oncle lui a confiée, pour qu'il contribuât au bien-être de sa famille; c'est certainement bien peu mis à côté du *Tartuffe*: n'importe. Envain ai-je pris mon Héros au sortir de l'enfance (1); envain l'ai-je conduit par degrés, & toujours sous les yeux du Spectateur, au point où son exil excuse presque le desir qu'il a de garder

(1) Dans *le Joueur Anglois*, l'ami de *Beverley*, pour lui peindre *Stukely*, lui dit: « Rappelle-toi qu'au College il « avoit toujours l'art de paroître innocent lorsqu'il étoit le « plus coupable, & de faire punir ses camarades des fautes « qu'il faisoit. » C'est un trait de génie dans l'Auteur Anglois.

pour lui ſeul les préſents de l'oncle ; en vain ai-je pris la précaution de faire applaudir au portrait de l'*Egoïſme* dans deux expoſitions où il eſt peint bien plus en noir que dans le cours de l'action ; j'ai éprouvé que ce ſiécle étoit bien plus fécond en *Egoïſtes* que celui de *Moliere* en pieux impoſteurs ; mais tout, juſqu'au dépit des originaux, m'a fait voir qu'il étoit temps de les démaſquer (1).

Les gens ſuperficiels font l'affront à Moliere de penſer qu'il ne fait reſſortir ſes principaux perſonnages qu'en leur oppoſant des contraſtes : & nombre d'Auteurs

(1) Deux hommes très ſcrupuleux ſe ſont fortement récriés à la Cour & à la Ville, contre l'atrocité de mon principal perſonnage. Ils ont ſoutenu qu'un tel caractere n'étoit pas dans la nature ; mais au bout de quelques mois, le premier eſt mort de chagrin d'avoir inutilement préſenté à la Cour quelques petits Mémoires contre ſes bienfaiteurs, & de n'avoir pu les ſupplanter. Quant au ſecond, la Juſtice a pris la peine de lui prouver que, puiſqu'il avoit acheté d'un prodigue des effets en papier valant cent ſoixante mille livres, pour la ſomme de vingt mille francs, mon *Philinte* avoit fort bien pu, ſans trop s'écarter de la nature, ne pas rendre les billets que ſon oncle lui avoit donnés.

travaillent d'après ce principe, Il n'eſt point de plus grande erreur. Moliere connoiſſoit trop bien ſon Art pour mettre ſous les yeux du Public deux Acteurs qui, par leur contraſte parfait, ſeroient toujours de la même force, & partageroient par conſéquent l'intérêt. Auſſi, quand j'aurois pu trouver un perſonnage qui ne fît rien pour ſon intérêt, même pour ſon plaiſir, je me ſerois bien gardé de l'introduire dans ma Piece. Le ſecret de mon Maître eſt de ne faire qu'*oppoſer* ſes perſonnages à ſes perſonnages. Pour qu'*Harpagon* fût le contraſte parfait de *Cléante*, il faudroit que ce dernier empruntât à uſure par prodigalité; mais ce n'eſt que pour fournir au néceſſaire dont ſon pere le laiſſe manquer: ce qui donne un vigoureux coup de pinceau au portrait de l'avarice. A l'exemple de Moliere, j'ai oppoſé un pareſſeux qui ne veut que digérer en paix, à une femme qui, pour avoir occaſion de ſe citer, prétend tout faire dans ſa maiſon: un ſot qui, guidé par ſon intérêt, le ſuit aveuglément

& preſque ſans s'en douter, à un homme d'eſprit qui connoît bien ſon cœur, & qui combine tout ce qui doit tourner à ſon profit : un Marin franc, un peu pétulant, mais généreux, qui met ſon plaiſir à faire le bonheur de tout ce qui l'entoure, à un fourbe, qui emprunte le maſque de la politeſſe & de toutes les vertus pour faire des dupes, & pour ſacrifier tout le monde à ſon intérêt, &c. &c. Moliere a ſans doute tiré parti des contraſtes : mais comment ? en faiſant contraſter les caracteres avec les ſituations. *Tartuffe*, embraſſant *Orgon* au lieu d'*Elmire* ; *Harpagon*, obligé de donner un repas & une bague ; voilà les véritables contraſtes. Pénétré de cette vérité, j'ai réduit *Durand* à la néceſſité d'attendre tout de l'eſtime qu'on auroit pour ſon éleve, à l'inſtant même où il vient de le décrier ; *Conſtance* eſt forcée de faire éclater ſon amour, lorſqu'elle voudroit le cacher avec plus de ſoin ; *Philemon* eſt dans l'alternative de perdre cent mille écus ou d'épouſer *Conſtance*, quand il vient de la céder à

ſon frere ; l'indolent *Florimon* croit faire tranquillement ſa méridienne, lorſqu'il eſt contraint de s'habiller pour aller ſolliciter un Miniſtre, &c. &c. Moliere fait encore contraſter les intérêts avec les intérêts ; ſur-tout lorſqu'il ne ſe borne pas à occuper le Spectateur de deux amants qui, d'après les uſages mêmes du Théâtre, ſeront heureux, & qu'il a pour objet le ſort d'une famille reſpectable. Dans le *Tartuffe*, on ne fait gueres que rire des ſcènes amoureuſes de *Valere* (1) ; mais on a les plus grandes inquiétudes pour *Orgon*, &

(1) Ah ! le cœur ! le cœur ! s'écrient *les ames ſenſibles* ; comme ſi l'intérêt, inſpiré par toute une famille, ne partoit pas du cœur, & n'étoit pas fait pour affecter un cœur honnête.

Moliere fait encore contraſter, ou met ſeulement en oppoſition, ſelon qu'il veut être plus ou moins énergique, les actions avec les propos, les mots, même le ton avec les choſes. Il eſt aiſé de reconnoître, dans chacun de ſes Ouvrages, ces principales cauſes du rire. Auſſi, Madame *Florimon* qui, dans ma Piece, ne fait jamais rien, répete-t-elle ſans ceſſe qu'elle eſt une femme très eſſentielle ; *Philemon* parle toujours vertu ; & *Polidor* a ſouvent le ton bruſque en faiſant du bien, &c. Voyez encore l'*Art de la Comédie*.

pour tout ce qui lui appartient. Quelle en eſt la raiſon ? c'eſt que les intérêts de tous les perſonnages contraſtent avec ceux du ſcélérat. Ai-je pris la même précaution ? c'eſt au Lecteur à décider.

Il ſeroit facile de penſer, qu'après avoir donné à ſes caracteres principaux toute l'énergie poſſible, on n'auroit plus rien à faire pour épuiſer un ſujet. Moliere va encore nous prouver le contraire, en nous découvrant des moyens inconnus à nombre d'Auteurs. Il ne ſe borne pas, dans la plus parfaite de ſes Pieces, dans le *Tartuffe*, à peindre l'hypocriſie de la religion: il en découvre juſqu'aux plus petites nuances ; *Orgon* en a la crédulité, Madame *Pernelle* a le bavardage d'une vieille dévote, & *Cléante* la religion d'un honnête homme : *il ſait comment il parle, & le Ciel voit ſon cœur.* En remarquant ces beautés, en réfléchiſſant ſur leur jeu théâtral & leur effet moral, mes idées ſe ſont aggrandies ; & toujours prêt à lutter contre les difficultés, j'ai dit : l'*Egoïſme* eſt un

de ces caracteres qui varient autant que les figures ; je ne réuſſirai jamais à le bien peindre, ſi je n'en diſtribue les traits plus ou moins marqués à chacun de mes perſonnages, dans l'action, dans les détails, dans les récits, même dans l'avant-ſcène. J'ai tenté davantage : mon Héros quitte le Théâtre, en diſant qu'il eſt vaincu pour le moment, mais qu'il va *approfondir l'art d'attirer tout à ſoi ;* & l'imagination du Spectateur peut s'étendre plus ou moins, ſelon les idées qu'il a de l'*Egoïſme.*

Aux traits de génie que nous venons de remarquer chez Moliere, il faut joindre l'art preſqu'inconcevable qu'il met en uſage pour donner à ſes pieces de caractere, la perfection qu'elles doivent avoir ; c'eſt-à-dire, pour les rendre morales. Prenons encore pour exemple le chef-d'œuvre de tous les Théâtres. Quel eſt le but moral que Moliere s'eſt propoſé dans le *Tartuffe ?* Il ne s'eſt pas borné à vouloir corriger les impoſteurs, gens très incorrigibles pour la plupart ; il a voulu plutôt éclairer les

hommes faciles qui ſe laiſſent éblouir par l'impoſture, & les faire rougir de leur crédulité. Quelle honte que l'ignorance ait reproché & reproche encore à *Moliere* ce qu'on ne devroit jamais ceſſer d'admirer : la facilité d'*Orgon*. Ne voudroit-on pas qu'il eût fait lutter un homme adroit avec un homme adroit ? dès-lors, outre que l'intérêt, comme nous l'avons déjà dit, ſeroit partagé, plus de comique, plus de morale. Je ne me ſuis pas laiſſé corrompre par des clameurs ſi ſouvent renouvellées ; & toujours plus ambitieux d'obtenir un ſuccès d'eſtime qu'un ſuccès d'affluence, tâchant toujours de travailler pour le lendemain, & non pour le jour, je n'ai jamais ceſſé de me dire : ſi je ne puis corriger les *Philemon*, faiſons du moins tout ce qu'il eſt en nous pour guérir les *Polidor*, en leur dévoilant les moyens dont on ſe ſert pour les ſéduire. J'ai ſeulement pris la précaution d'indiquer par les vers ſuivants, le caractere de mon homme facile, & la moralité que j'en voulois tirer :

Le ſeul mot de vertu le jette dans l'ivreſſe...
Il ſera corrigé, j'eſpere, dès ce ſoir.

Tels ſont les reſſorts les plus eſſentiels que j'ai empruntés du premier comique de tous les âges & de toutes les Nations. Les gens de l'art remarqueront ſans peine que j'ai auſſi tâché d'imiter la facilité & la préciſion de ſon ſtyle ; que je n'ai pas confondu celui des tirades avec celui du dialogue rapide ; que j'ai fait mes efforts pour mettre, comme lui, dans chaque ſcène une expoſition, une intrigue, un dénouement, & le germe des ſcènes ſuivantes. Je ne finirois pas, ſi je rapportois toutes mes imitations. Envain l'orgueil & l'ignorance veulent aſſimiler l'Imitateur au Plagiaire ; il ſeroit aiſé de leur prouver que Corneille, Moliere, Racine, la Fontaine, Boileau, & tous les grands hommes du ſiécle de Louis XIV, ſont ceux qui ont le plus emprunté de leurs prédéceſſeurs. Quelques perſonnes diront-elles que mes citations ſont autant de rapprochements de moi à Moliere, imaginés par l'orgueil ? Eſſaye-

ront-elles de confondre la noble émulation d'un homme de Lettres, avec la ſotte préſomption ? A la bonne heure : je jure de ne leur oppoſer jamais que les procédés d'un homme qui ſe reſpecte, qui reſpecte l'opinion publique, & qui ſait diſtinguer la critique de la ſatyre.

PERSONNAGES.

M. DE FLORIMON.

Mme DE FLORIMON.

PHILEMON, } Fils de M. & de Mme de Florimon.
LE CHEVALIER, }

POLIDOR, Frere de M. de Florimon.

CONSTANCE, Fille d'un ami de Polidor.

MARTON, Suivante de Conſtance.

LAPIERRE, vieux Portier de la maiſon de Florimon.

CLERMONT, Valet de Polidor.

DURAND, Précepteur des enfants de M. de Florimon, qui eſt reſté dans la maiſon.

Un NOTAIRE.

DOMESTIQUES, perſonnages muets.

La Scène eſt à Paris, dans le ſalon de la maiſon de M. de Florimon.

L'ÉGOISME,

L'ÉGOÏSME,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DURAND. *Il lit près d'une table, ferme son livre, se leve, se promene, & dit:*

Des fils de la maison j'ai cultivé l'enfance:
Ergò, mes doctes soins méritent récompense. —
(*portant le doigt au front.*)
J'ai ma pension là; — si je puis la tenir,
Bien adroit qui pourra m'en faire dessaisir.

SCENE II.

DURAND, CLERMONT.

CLERMONT, *en habit de voyage, dit à la cantonnade :*

LAISSEZ-LA cette malle, & voilà de quoi boire. Hola ! quelqu'un !

DURAND.

Que veut cet homme ?

CLERMONT.

Puis-je croire...

Que ce soit là ?...

DURAND.

C'eſt lui.... Clermont !...

CLERMONT.

Monſieur Durand !

Je ne me trompe point.

DURAND.

Que te voilà brillant !

CLERMONT.

Quel bonheur !

DURAND *pleure.*

Quel plaiſir !

CLERMONT.

Quoi ! vous pleurez, je penſe ?

Ah ! de grace, faiſons notre reconnoiſſance
Un peu moins triſtement.

DURAND.

Je ſuis au déſeſpoir
D'étaler devant toi cet habit jadis noir.
Du mérite en ces lieux c'eſt la triſte livrée.

CLERMONT.

Le mérite eſt bien ſec.

DURAND.

J'en ai l'ame navrée.

CLERMONT.

Qu'avez-vous fait, depuis qu'un bâton à la main
Vous gagnâtes Paris, fier de votre latin ?

DURAND, *emphatiquement.*

J'ai formé des ſujets, des citoyens, des hommes.

CLERMONT.

Le précieux talent dans le ſiecle où nous ſommes !

DURAND.

J'ai profeſſé vingt ans l'emploi d'Inſtituteur.

CLERMONT.

Eh ?...

DURAND.

Ce que le vulgaire appelle Précepteur.

CLERMONT.

J'entends préſentement.

DURAND.

Le métier déteſtable !
Pere, mere, enfants, tous m'ont fait donner au diable.

Pour prix de ma doctrine & des ſoins que j'ai pris ;
On me refuſe encor ce que l'on m'a promis.

CLERMONT.

Qu'eſt-ce ?

DURAND.

Une penſion de quatre-vingt piſtoles.
Pour mes bons documents, je n'ai pas deux oboles.
Eſt-ce l'or avec moi qu'on devroit épargner ?

CLERMONT.

La maiſon n'eſt pas riche.

DURAND, *avec dépit.*

Il faudroit ſe ſaigner.
Mais, le pere ſongeant à dormir, manger, boire,
Borne là d'un mortel le travail & la gloire,
Chérit ſa nullité. — Madame Florimon,
Au contraire, voudroit régner dans la maiſon.
Pour acquérir le droit de beaucoup parler d'elle,
La bavarde, futile avec le plus grand zele,
Veut paroître tout faire, & ne fait jamais rien.
Quand je peins mes beſoins, elle me répond : *bien.*
J'arrangerai cela.

CLERMONT.

Les deux fils ?

DURAND.

Ah ! leur pere
Tous les deux au haſard les jetta ſur la terre ;
Moi, leur communiquant mon ſavoir lumineux ;
Je les ai de la Terre élevés juſqu'aux Cieux :

Temps perdu! Le cadet, depuis peu militaire,
M'offre ſon bras, ſon ſang, dont je n'ai point à faire;
Ou bien jure par Mars de me récompenſer
Sitôt qu'un coup d'éclat l'aura fait avancer.
Le bel eſpoir!

CLERMONT.

L'autre?...

DURAND.

Hélas! il eſt bien pire!
(*d'un ton myſtérieux*)
Je le crois Egoïſte.

CLERMONT.

Oh, Diable! que veut dire
Ce mot? il m'eſt nouveau.

DURAND.

Nous autres gens lettrés,
Nous appellons ainſi ces êtres concentrés,
Qui ne voyant qu'eux ſeuls dans la nature entiere,
A leur propre intérêt ſacrifieroient leur pere,
Leurs enfants, leurs amis, leur patrie & l'honneur.

CLERMONT.

Le nom me déroutoit. — Mais quoi! vous, le faiſeur
D'Hommes, de Citoyens, comment peut-il ſe faire
Que jugeant votre éleve avec un œil ſévere,
Vous n'ayez pas détruit ce vice dominant,
Ou du moins arrêté ſes progrès?

DURAND.

Ah! vraiment!

Tu parles à ton aise. Est-ce que l'on corrige
Un aîné de famille ? Est-ce que l'on exige
De lui que ce qu'il veut ? Comme il vous haïroit !
Avec le temps encor sa haine s'accroîtroit,
Et puis, comptez sur lui pour une récompense.

CLERMONT, *ironiquement.*

Vos droits sont en effet mieux fondés qu'on ne pense.

DURAND.

Sans doute.

CLERMONT.

Surement : Monsieur le Précepteur....
Je me trompe, excusez, Monsieur l'Instituteur
A fait, par Egoïsme, un parfait Egoïste.
Sur votre pension, tout comme vous, j'insiste :
Je vois que votre éleve & la société
Vous doivent beaucoup, mais beaucoup, en vérité.

DURAND, *avec impatience.*

Je ne suis pas bien sûr qu'il ait ce caractere.

CLERMONT.

On connoît son éleve, au moins pour l'ordinaire.

DURAND.

Depuis près de vingt ans je l'étudie en vain :
Son cœur est une énigme, & j'y perds mon latin.
Cent fois j'ai cru le voir rempli de bienfaisance ;
Et cent fois, pour autrui pâtri d'indifférence,
N'aimant que sa personne.

CLERMONT.

Alors il seroit mal.

Car mon Maître, ſon oncle, ennemi capital
De ce vice qui fait qu'on n'aime que ſoi-même,
A rendre heureux autrui met ſon plaiſir ſuprême.

DURAND, *avec empreſſement.*

Comment appelles-tu cet honnête Patron ?

CLERMONT.

C'eſt Monſieur Polidor, frere de Florimon.
Il arrive ce ſoir.

DURAND.

Le ſublime mérite,
S'il me penſionnoit! Attends, je vais bien vîte
L'annoncer.

CLERMONT, *l'arrêtant.*

Vous avez toujours dans la maiſon
Deux étrangeres ?

DURAND.

Oui, Conſtance, avec Marton.

CLERMONT.

Notre retour ici va leur réjouir l'ame.

DURAND.

Je peux les en inſtruire, en allant chez Madame.

SCENE III.

CLERMONT, *seul.*

Quand mon Maître, en dépit d'un noble parchemin,
Tenta dans le commerce un plus riche deſtin ;
Ses parents indignés, criant à l'infamie,
Ne vouloient plus le voir, lui parler de la vie.
Tout a changé de face : il eſt riche, ils ſont gueux :
En lui faiſant la cour, ils ſe croiront heureux.
L'intérêt ! l'intérêt !

SCENE IV.

CLERMONT, MARTON.

MARTON, *d'abord derriere le Théâtre.*

Eh ! Clermont !

CLERMONT.

Qui m'appelle ?

MARTON.

Clermont ! mon cher Clermont !

CLERMONT.

C'eſt une voix femelle.

Elle va plus au cœur que celle du Pédant.

MARTON, *paroiſſant.*

Comment te portes-tu?

CLERMONT.

Toi-même, mon enfant?
Aimes-tu ce pays mieux que le nouveau Monde?
Voudrois-tu retourner?...

MARTON.

La mer eſt trop profonde.
Et ſi je me rembarque!.... On eſt ſot ſur ma foi,
Quand on n'a qu'une planche entre la mort & ſoi.

CLERMONT.

Que fait Conſtance?

MARTON.

Elle eſt inquiete, rêveuſe.

CLERMONT.

Elle en a bien ſujet. Elle n'eſt pas heureuſe.
Son pere, ton Patron, & Polidor le mien
Etoient amis au Cap, comme tu ſais fort bien.
(*il imite les deux vieillards*)
Un jour: — Je m'apperçois que vous fixez ma fille,
Dit ton maître. — Oui, répond le mien, elle eſt gentille,
Et je veux la pourvoir: j'ai laiſſé deux neveux
A Paris; que Conſtance aille épouſer l'un d'eux:
En France emmenez-la, pour conclure l'affaire:
Moi, j'aurai ſoin ici de vos biens. — Le bon pere
Avec ſa fille & toi vous partez auſſi-tôt:
Vous arrivez: la noce étoit faite autant vaut,

d, par ſa mort, ton maître arrête tout. Je penſe
voilà bien aſſez pour affliger Conſtance.
Polidor bientôt va réparer cela.
entre ſes neveux a-t-on choiſi déjà ?

MARTON.

ſoupirons beaucoup.

CLERMONT.

Lequel des deux ſait plaire?

MARTON.

nore, & voilà ce qui me déſeſpere;
pour le découvrir, tout tenté vainement.

CLERMONT.

fille & curieuſe ! oh ! le trait eſt piquant.

MARTON.

iis inconſolable. Encor jeune, innocente,
ince veut cacher ſa tendreſſe naiſſante.
té de ſon ſexe & les efforts d'un cœur
ɔſe s'avouer à lui-même un vainqueur,
ɔrtent juſqu'ici ſur ſa timide flamme;
amour par degrés maîtriſera ſon ame,
a la contraindre à dire ſon ſecret.
ir, François ſur-tout, n'eſt pas long-temps diſcret.
ioi cependant à percer ce myſtere.
ſemble rêver à la plus grande affaire
Conſtance.

CLERMONT.

Il plaît. Juge par toi d'autrui;
aime qu'on ſoit tout occupé de lui.

MARTON, *avec humeur.*

Il calcule, je crois, les biens de ma Maîtreſſe.

CLERMONT, *à part.*

Il pourra ſe tromper, s'il croit à ſa richeſſe.
Mais, chut!

MARTON.

Le Chevalier timide, circonſpect,
N'oſe employer encor que la voix du reſpect;
Mais il a le regard ſi plein de feu, ſi tendre,
Que malgré ſon ſilence, il ſe fait bien entendre.

CLERMONT, *héſitant.*

Ecoute. Celui-ci pourroit plaire....

MARTON.

Fort bien;
Lequel des deux enfin?

CLERMONT.

Ma foi, je n'en ſais rien.

MARTON.

Me voilà bien inſtruite.

CLERMONT.

A qui faut-il s'en prendre?
Que n'avez-vous un cœur que l'on puiſſe comprendre?

MARTON.

Clermont, je voudrois bien qu'elle aimât le dernier.

CLERMONT *la fait tourner de ſon côté.*

Regarde-moi.

MARTON.

Pourquoi?

CLERMONT, *avec un ſourire fin & moqueur.*

J'oſerois parier....

MARTON.

Quoi?

CLERMONT.

Qu'étant généreux beaucoup plus que ſon frere,
Tu comptes tes profits à venir. — Sois ſincere.

MARTON.

Ah! quel affront!

CLERMONT.

Pardon. — au revoir, mon enfant.
Mon maître eſt près de Sceaux, chez ſon Correſpondant;
Il m'attendroit peut-être. Il faut que je te quitte
Pour monter en voiture, & le rejoindre vîte.

MARTON.

En voiture! Eſt-ce donc l'allure d'un Courier?

CLERMONT.

Jadis Valet, je ſuis Intendant & Caiſſier.
Polidor eſt ſi bon que d'honneur je me pique,
Et veux ſeul compoſer ſon train, ſon domeſtique.

MARTON, *ironiquement.*

Ah! voilà d'un beau zele un trait bien ſingulier.
(*elle lui rend ſes lazis*)
Regarde-moi.

CLERMONT.

Pourquoi?

MARTON.

J'oſerois parier....

Que cet arrangement arrange tes affaires....

CLERMONT.

Ah ! quel affront !

MARTON.

Pardon : mais, tiens, ſoyons ſinceres ;
Etant ſeul, à toi ſeul appartient le profit....

CLERMONT.

Tu me rends mon paquet, fripponne, avec eſprit.

MARTON.

Je ſuis reconnoiſſante. — Adieu, je vais tout faire
Pour ſeconder l'amour de notre Militaire.

CLERMONT.

Moi, pour que Polidor, en arrivant céans,
Ne ſoit pas dépouillé par d'adroits Charlatans.
Son unique défaut.... tu le connois ?

MARTON.

Sans doute.

CLERMONT.

Parle bas, mais bien bas ; je crains qu'on ne t'écoute.

MARTON.

Le grand mal ! Si ſoudain il ſe met en courroux,
Il revient, à l'inſtant, ſenſible, affable, doux...

CLERMONT.

Dis qu'il eſt trop facile ; & c'eſt ce qui me bleſſe.
(*après avoir regardé de tout côté*)
Le ſeul mot de vertu le jette dans l'yvreſſe.
Et, le monde, dit-on, ſous un dehors brillant,
Cache maint impoſteur, maint Tartuffe charmant,

Qui, suivant l'air, le ton que l'intérêt demande,
Se donne tour-à-tour dix vertus de commande.

MARTON.

Je crains d'en connoître un !

CLERMONT, *voyant venir Durand.*

Adieu, je vois Durand :
Il vient de me glisser quelques mots en passant
Qui pourroient bien changer ta crainte en certitude.
A le faire expliquer, je mettrai mon étude.

SCENE V.

CLERMONT, DURAND.

CLERMONT.

Eh bien !

DURAND, *accourant.*

Pour recevoir dignement ton Patron,
Madame a plusieurs fois renversé la maison
Sans rien faire. Elle va, revient, se cite, ordonne,
Et veut absolument parler à ta personne.

CLERMONT.

J'y cours.

DURAND *l'arrête & lui dit d'un ton piteux.*

Pour obtenir ma chere pension,
Cherchons quelque moyen : je t'en conjure.

CLERMONT, *bas.*

Bon.

(*haut*)
Si vous me dévoiliez.... là....

DURAND.

Quoi ?

CLERMONT.

Le caractere
Du fils aîné ; peut-être....

DURAND, *avec le plus grand intérêt.*

Eh ! que pourrois-tu faire ?
Je saurai l'observer, — il en est temps encor.

CLERMONT.

Je le démasquerois aux yeux de Polidor,
Qui vous sauroit bon gré de votre confidence.

DURAND.

Optimè ! j'entrevois un rayon d'espérance.
Sors, voici Philémon ; je m'en vais l'éprouver :
S'il est ce que je crois, j'irai te retrouver ;
Je saurai trait pour trait te le faire connoître,
Et tu pourras.... charger le portrait à ton Maître.

SCENE VI.

DURAND, *seul.*

Je suis presque certain qu'il ne vit que pour lui.
J'en serai convaincu pleinement aujourd'hui,
S'il ne s'empresse pas à me rendre service :
Et, dévoilant son cœur, je m'en ferai justice.

SCENE VII.

DURAND, PHILEMON.

PHILEMON, *arrive en rêvant.*

S'il pouvoit dans l'Etat ſe faire un changement,
Qui brouillât un peu tout; qui, par événement,
Dans le monde, à la fin, me fît jouer un rôle!...
Je ſongerois à moi, j'en donne ma parole.

DURAND.

Monſieur....

PHILEMON, *ſans le voir.*

Et je ſaurois me montrer au beſoin....

DURAND, *à part.*

Preuve démonſtrative: il m'évite avec ſoin.

PHILEMON.

Si, pour mon intérêt, (1) affectant la ſageſſe,
Je feins de dédaigner le crédit, la richeſſe;
Sous ces dehors trompeurs, mon cœur ne jouit pas.—

(1) J'avois mis: *Vêtu modeſtement, affectant la ſageſſe.* Bellecour, le plus honnête des Comédiens certainement, mais qui aimoit la parure ſur le Théâtre, refuſa de jouer le rôle, ſi je ne changeois pas ce *Vêtu modeſtement;* & fit lui-même le vers tel qu'il eſt. Qu'on juge, par ce petit trait, des contrariétés qu'un Auteur éprouve avant de voir ſa Piece ſur la ſcène.

Tentons

Tentons un coup d'éclat.... oui, faiſons du fracas.
J'ai des Mémoires pleins de maximes hardies,
De projets merveilleux, & de vives ſorties
Contre des gens à tort élevés juſqu'aux Cieux :
La célébrité ſert nombre d'audacieux....
Mais elle a ſes dangers.... J'ai quelque inquiétude....

DURAND, *à part.*

De ſe parler tout ſeul il a pris l'habitude.
Tel eſt l'homme occupé de ſon ſeul intérêt,
Et qui n'oſe à perſonne avouer ſon ſecret.
Conviction totale.

PHILEMON, *bas.*

Ah ! quel heureux partage,
Si du ſuccès pour moi réſervant l'avantage,
Je trouvois un ami complaiſant ou léger,
Qui voulût ſur lui ſeul prendre tout le danger!

DURAND, *ſe plaçant devant Philémon.*

Il faut que mon mérite obtienne ſon ſalaire.

PHILEMON, *enſeveli dans ſes réflexions, le repouſſe.*

Paix ! je ſuis occupé d'une importante affaire.

DURAND, *à part.*

C'en eſt trop : on ne veut m'entendre ni me voir :
C'eſt pour ne pas payer mes veilles, mon ſavoir ; —
Il eſt Egoïſte, ... oui. — Je puis, ſans plus attendre,
(*il ſort en le menaçant*)
L'aſſurer à Clermont. — Ah ! je vais vous apprendre....

SCENE VIII.

PHILEMON, *ſeul, ſouriant.*

Mon livre trop hardi languit chez l'Imprimeur.
Si j'engageois Durand à s'en dire l'Auteur !....
Le pédant qui compile & compile ſans ceſſe,
N'a jamais fait gémir le lecteur ni la preſſe.
Il peut....

SCENE IX.

PHILEMON, LA PIERRE.

LA PIERRE, *une liſte à la main.*

Monsieur voit-il du monde ?

PHILEMON.

Il le faut bien ;
Mais n'ouvrez plus aux gens qui ne ſont bons à rien.

LA PIERRE.

D'après cet ordre-là j'aurai bien moins à faire.
Je ſuis Portier, de plus Lecteur de votre pere.
Chacun de ces emplois eſt aſſez fatigant.

PHILEMON.

Ma liſte !

LA PIERRE.

La voilà.

PHILEMON.

Que j'indique en liſant
Les hommes bons à voir.
(*il va s'aſſeoir près d'une table, & prend une plume*)

LA PIERRE.

Bien ! Ordonnez....

PHILEMON.

(*bas*) « CLITANDRE. »
Cet homme a des talents, des vertus à revendre ;
Mais il fait mal ſa cour, il n'a plus de crédit.
(*haut*)
Je n'y ſuis plus pour lui, pour Clitandre.
(*il le raie.*)

LA PIERRE.

Suffit.

PHILEMON.

(*bas*)
« DORLIX » .... Il eſt fin, ſouple : il ira loin, je gage ;
(*haut*)
Je recevrai Dorlix. — « LE COMTE DU RIVAGE. »
(*bas*)
J'aime à trouver l'utile, & me ris du clinquant.
(*haut*)
Serviteur. — « De la part du DUC DE S. CERNANT » ....
(*bas, & ſe levant*)
Suivons un peu cet homme, encenſons ſes foibleſſes.
Puiſque la flatterie eſt l'Aimant des richeſſes ;
Vantons juſqu'aux vertus de la Phryné qu'il a.

L'amour-propre répugne à ce manege-là ;
Le ſacrifice eſt dur.... le prix en dédommage.
L'idole ne reçoit d'ailleurs qu'un faux hommage ;
Encor le lui rend-on dans l'ombre du ſecret ;
Sa faveur eſt publique, & rapporte en effet.
(*haut*) (*bas en riant*)
« D'ARTIGOL.... » Je crois voir ſa petite colere.
Je viens de l'embarquer dans une ſotte affaire....
J'eſpérois pouvoir mettre à profit ſes faux pas....
Evitons tout reproche en ne le voyant pas.
(*haut*)
Vous lui refuſerez ma porte.

LA PIERRE, *à demi-voix.*

Quel dommage !
C'eſt le plus honnête homme ; il eſt ſi bon ! J'enrage.

PHILEMON.

Qu'eſt-ce ? vous murmurez.

LA PIERRE, *ſouriant de ſouvenir.*

Mais....

PHILEMON.

Quoi ?

LA PIERRE.

De temps en temps
De lui je recevois...

PHILEMON.

Fort bien !... Je vous entends.
Les voilà les humains ; l'intérêt ſeul décide

Leur mépris, leur eſtime : ils n'ont pas d'autre guide.

LA PIERRE, *bas.*

Voilà tous mes profits au Diable.... Ah ! ſi je peux
Plaire à l'oncle....

PHILEMON.

Eh ?

LA PIERRE.

Je dis que je ſuis fort joyeux.
Votre oncle arrive.

PHILEMON.

Quand ?

LA PIERRE.

Tout à l'heure, je penſe.

PHILEMON, *à part.*

Quel bonheur ! Si j'en crois & Marton & Conſtance ;
Il a dans l'Amérique acquis beaucoup de bien....
(*avec humeur*)
Mais avec ces marins peut-on compter ſur rien ?...
Eſt-il riche à préſent ? voila ce qu'il m'importe
De découvrir.

LA PIERRE.

Monſieur, ſavez-vous qu'il apporte
Des tréſors ?

PHILEMON, *à part.*

Oh ! ceci devient très important.
(*haut*)
Bon, bon ! — fauſſe nouvelle indubitablement,
Bruit en l'air.

LA PIERRE.

Non, Monſieur, la nouvelle eſt très-ſûre;
Si ſon Caiſſier n'eût pas contrefait l'écriture
De ſes correſpondants; ſi par-là le frippon
N'avoit ſu lui voler plus d'un bon million,
Il ſeroit de retour depuis deux mois en France.
Enfin telle qu'elle eſt, ſa fortune eſt immenſe.

PHILEMON.

Ce cher oncle! on le dit l'homme le plus charmant...
(*à demi-voix, d'un air curieux & ſatisfait*)
La Pierre, on le croit donc bien riche?

LA PIERRE.

Extrêmement.

PHILEMON.

Je pourrai l'embraſſer! Oh, Dieu! quelle allégreſſe!
Riche extrêmement?

LA PIERRE.

Oui.

PHILEMON.

Mon ame eſt dans l'ivreſſe.
J'étois bien jeune encor, quand mon oncle partit;
Cependant mon amour... mon cœur... Qui vous a dit
Ce que vous m'apprenez?

LA PIERRE.

Un fort bon Domeſtique
Très zélé pour votre oncle, & ſon valet unique:
Qui vient pour l'annoncer,

PHILEMON.

Cherchez-le de ma part;
Dites-lui que je veux lui parler à l'écart.
Allez vîte : ſur-tout, je ne vois plus perſonne.

LA PIERRE.

Vos amis ?

PHILEMON.

Des amis ! faites ce que j'ordonne.

SCENE X.

PHILEMON, *ſe promenant d'un air ſatisfait.*

Oui ! mon cher oncle eſt riche ? il change mes projets.
Pour lui faire ma cour avec quelque ſuccès,
Etudions d'abord ſon cœur, ſon caractere.
L'art heureux de ſéduire eſt né de l'art de plaire.
(*avec réflexion*)
C'eſt la force ou l'adreſſe ici-bas qui fait tout,
Qui regle l'Univers de l'un à l'autre bout.
Du moment qu'on n'a pas reçu pour ſon partage
De l'Aigle ou du Lion la force & le courage;
Serpent adroit & ſouple, il faut ſe replier,
Et ſavoir ſous les fleurs ſe frayer un ſentier.

ACTE SECOND.

SCENE I.

LA PIERRE, FLORIMON.

FLORIMON, *en robe de chambre, avec une petite perruque ronde. Il a toujours l'air satisfait, & craint de s'échauffer en parlant ou en marchant; il porte d'une main son mouchoir, de l'autre sa tabatiere.*

EH! la Pierre!

LA PIERRE.

Monsieur!

FLORIMON.

Viens, suis-moi, mon enfant;
Ma femme fait un bruit dans l'autre appartement!...
Je n'y pourrois jamais digérer qu'avec peine;
Et je crois même avoir tant soit peu de migraine.
(*il se jette dans un fauteuil*)
Il me tarde de voir mon frere de retour....
Pour qu'il fasse bâtir, dans le fond de la Cour,
Un réduit où je puisse, en plein jour sur ma chaise,

Et la nuit dans mon lit, repoſer à mon aiſe.
Eh! la Pierre!

LA PIERRE.

Monſieur!

FLORIMON.

Mon livre favori,
Tu l'as pris avec toi, ſans doute?

LA PIERRE, *montrant un petit livre.*

Le voici:
Et bien enveloppé.

FLORIMON.

Quel excellent ouvrage!
L'Auteur eſt ſûrement un Philoſophe, un Sage,
Ami vrai des humains; loin de les régenter,
D'exagérer leurs maux, ou de leur inſulter,
Il les conſole. Lis.

LA PIERRE *touſſe.*

Hem.... « Troiſieme Chapitre. »

FLORIMON.

Non, recommence tout; relis juſques au titre.
Quel titre! on ne ſauroit l'entendre aſſez ſouvent:
Il chatouille le cœur trop agréablement.

LA PIERRE, *avec emphaſe.*

« L'ALMANACH DES CENTENAIRES. »

FLORIMON, *d'un ton de complaiſance.*

On devroit bien orner ce bon Livre d'Eſtampes,
De Vignettes, d'Amours, de jolis Culs-de-lampes.

LA PIERRE.

« Quelques Soldats ſont morts à Rome, à la cent vingtieme
« année de leur âge. »

FLORIMON, *d'un petit air riant.*

Les gaillards ! cent vingt ans ! Donc à ce compte-là,
J'ai cinquante ans à vivre, & peut-être au-delà.
Je ne ſuis qu'un enfant.

LA PIERRE.

« L'Univers vient de perdre le célebre *Caritidès*, âgé de cent
« trois ans : il eſt mort de fatigue, en compoſant ſon Dic-
« tionnaire des Dictionnaires. »

FLORIMON, *ricanant.*

Quand je perdrai la vie,
Ce ne ſera jamais pour pareille folie.
Ma pareſſe elle-même en ſera caution.
A cent ans bien ſonnés.... A l'âge de raiſon....
Peut-on rêver encore au Temple de Mémoire ?
Ne point apprécier tout fantôme de gloire ?
Et ne préférer pas quatre digeſtions
Faites tranquillement, au plus fameux des noms ?

SCENE II.

CONSTANCE, MARTON, FLORIMON, LAPIERRE.

FLORIMON, *avec humeur, voyant venir Constance & Marton.*

Quoi! des fâcheux ici je ne serai point quitte!
Dans ma chambre à coucher renfermons-nous bien vîte.
(*à Marton, qui lui fait des révérences*)
Oui, oui... Serviteur.
(*à La Pierre, à qui il remet son mouchoir & sa boëte.*)
Viens. (*Ils sortent.*)

SCENE III.

MARTON, CONSTANCE; *elles sont quelque temps sans parler.*

MARTON, *à part.*

Elle ne me dit rien....
(*en soupirant bien fort*)
Ah!

CONSTANCE.

Tu soupires?

MARTON.

Oui ; pour nouer l'entretien.
Mon Maître vous a dit à ſon heure derniere
Qu'en ces lieux Polidor vous tiendroit lieu de pere.
Il arrive aujourd'hui : nous ſaurons....

CONSTANCE, *comme voulant laiſſer échapper un ſecret.*

Ah : Marton !

MARTON, *d'un ton engageant.*

Courage ; quatre mots encore ſur ce ton,
Je ſuis au fait. Allons.

CONSTANCE, *avec une tendre langueur.*

Garde-toi de ſurprendre
Un ſecret....

MARTON.

Je le ſais : vous avez le cœur tendre....

CONSTANCE.

Dieu ! parle bas.

MARTON.

Pourquoi ? quand j'aime de bon cœur
Sans façon je l'avoue, & je m'en fais honneur.

CONSTANCE.

Tu plaiſantes.

MARTON.

Ma foi, non : plus d'enfantillage.
Ouvrez-moi votre cœur.... parlez.... cela ſoulage.

CONSTANCE, *avec effuſion de cœur.*

Ah! je le ſens.

MARTON, *finement & cherchant à lire dans ſon cœur.*

Tant mieux. — Aimez-vous Philémon ?
Votre œil ſe rembrunit ! j'y vois le dédain !.... Bon.
Quant au beau Chevalier, oh ! c'eſt une autre affaire.
Convenez, entre nous, qu'il eſt formé pour plaire.
Vous ſouriez ? bon ſigne. Il eſt intéreſſant :
Tout annonce chez lui le plus ſincere amant.

CONSTANCE.

J'ignore ſi pour lui ma tendreſſe eſt extrême ;
Mais je ſais qu'il m'eſt cher beaucoup plus que moi-même.

MARTON.

L'amant ſait-il ?....

CONSTANCE, *troublée.*

O Ciel !

MARTON.

Qu'a donc cela d'affreux ?
Polidor vous deſtine à l'un de ſes neveux.

CONSTANCE.

A l'hymen d'un aîné, ſelon toute apparence,
On ſongera d'abord.

MARTON.

Rompez donc le ſilence.

CONSTANCE.

Moi, que j'oſe avouer un dangereux penchant !....
Non, jamais.

MARTON, *éclatant de rire.*

Cet orgueil me paroît fort plaisant ;
Il s'apprivoisera.

CONSTANCE, *fièrement.*

Marton?

MARTON.

Oui : c'est l'usage.
Mon Dieu, ne fais-je pas comme on est à votre âge !
Notre cœur quelque temps écoute tour à tour
Les conseils de l'honneur & la loi de l'amour ;
Mais leur débat ne peut durer toute la vie,
Et vient l'heureux moment qui les réconcilie.

CONSTANCE, *d'un ton impérieux.*

Oh ! finissez.

MARTON.

(*à part*) (*voyant venir le Chevalier*)
Quel ton ! — Bon, voici mon vengeur.

CONSTANCE, *troublée, en reprenant le ton de la confiance.*

Marton, le Chevalier !

MARTON.

Eh bien, vous fait-il peur?

CONSTANCE.

Il vient dans ce salon, sauvons-nous par la fuite.

MARTON.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, une telle conduite?
(*finement*)
Ah, j'entends.... vous voulez qu'il devine?....

CONSTANCE.

Marton,
Vous rêvez.

MARTON, *riant avec fineſſe.*

Non vraiment : le ſtratagême eſt bon.
L'amoureux Chevalier aura ſoin de ſe dire :
Quoi ! Conſtance me voit, ſe trouble & ſe retire !
Elle m'aime à coup ſûr, & me croit dangereux.

CONSTANCE, *naïvement.*

Comment, tu crois cela ? Reſtons.

MARTON.

(*bas*) Vous ferez mieux.
Elle eſt à nous.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *s'arrêtant au fond du Théâtre.*

QUEL air décent, & qu'elle eſt belle!
Oſons lui déclarer.... Ah! ſuis-je digne d'elle?
Je tremble en l'abordant.

MARTON, *bas à Conſtance.*

Quel regard amoureux!
Voyez-le donc; ſon ame a paſſé dans ſes yeux.

CONSTANCE, *bas à Marton.*

Le cœur me bat.

LE CHEVALIER, *s'avançant avec trouble.*

Souffrez que mon ame ravie....
De vous ſeule attendant le bonheur de ma vie,
Vous dévoile un ſecret important....

CONSTANCE, *agitée.*

Mais, Monſieur,
Mais.... puis-je l'écouter ce ſecret?.... & l'honneur....

LE CHEVALIER, *vivement.*

Ah! Madame, l'honneur!... c'eſt lui ſeul qui m'inſpire:
Plaire par lui, voilà le bonheur où j'aſpire.
Pour un ſexe enchanteur la gloire a des appas,
Et malgré moi la paix enchaîne ici mon bras;
Mais

Mais nous aurons la guerre, oui, la nouvelle eſt sûre ;
J'ai des preſſentiments du plus heureux augure ;
Je me ſignalerai.

CONSTANCE, *à part.*

Dieu ! quel trouble eſt le mien !

MARTON, *bas, d'un air ſatisfait.*

Ils vont, s'expliquer : bon.

LE CHEVALIER.

Ah ! pour vous peindre bien
La pureté du feu qui conſume mon ame,
Qui l'enflamme à jamais, ſouffrez....

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, DURAND.

DURAND, *ſe jettant entre les Amants.*

MONSIEUR, Madame ;
Daignez ſolliciter ma chere penſion.
(*au Chevalier*)
Monſieur, votre oncle arrive.

CONSTANCE, *ſe remettant.*

Allons, ſuis-moi, Marton ;
Je reſpire.

(*elle ſort.*)

SCENE VI.

MARTON, DURAND, LE CHEVALIER.

DURAND, *à Marton.*

ARRÊTEZ; Ciprine étoit moins belle:
Soyez, en ma faveur, douce, humaine comme elle.

MARTON, *avec humeur.*

Euh, l'animal!

(*elle sort.*)

SCENE VII.

DURAND, LE CHEVALIER.

DURAND, *à lui-même.*

VOILA comme on traite un Savant!
(*au Chevalier*)
Je sais que mon Disciple est sensible, obligeant....

LE CHEVALIER, *qui n'a pas écouté Durand.*

L'indulgente bonté dans ses yeux étoit peinte:
J'allois de mon amour l'entretenir sans crainte;
Quand trouver désormais pareille occasion?

DURAND.

Oui, pour me faire avoir....

LE CHEVALIER.

Volons vers Philemon ;
Il peut ſervir mes feux.

(*il ſort.*)

SCENE VIII.

DURAND, *ſeul, comme anéanti.*

Il ne veut pas m'entendre !....
(*avec emphaſe*)
Accourez le confondre, ô divin Alexandre,
Qui penſiez tout devoir à votre Inſtituteur ;
Et qui de ſes leçons vous faiſiez tant d'honneur,
Que vous les préfériez aux lauriers de Bellone.
Auſſi la penſion d'Ariſtote étoit bonne (1).
Et moi, rien. Puis, l'on dit que je me plains toujours !
Quand tout l'Univers rêve armes, fortune, amours,
Ne puis-je m'occuper du bonheur de ma vie ?
Chacun pour ſoi. Mais tel m'accuſe de manie ;....

(1) *Note de la derniere Edition.* A la repréſentation de Fontainebleau, les ſolliciteurs ſuivant la Cour ſe récrierent ſur la baſſeſſe de ce *Durand*, qui demandoit toujours *ſa penſion ;* & pour me réconcilier avec eux, j'ajoutai le reſte de la tirade.

Qui, mendiant le prix de quelque lâcheté,
Des Grands, des Parvenus tour à tour rebuté,
Leur a rendu vingt ans ſa préſence importune;
Et dans leur anti-chambre attendroit la fortune,
S'il n'avoit emprunté, pour la ſaiſir enfin,
Les aîles de Mercure, ou les rets de Vulcain.

SCENE IX.

DURAND, PHILÉMON.

PHILEMON, *haut à la cantonnade.*

CERTAIN de mon ſecours, raſſurez-vous, mon frere.
J'aime à vous voir brûler d'une flamme ſincere:
Pour couronner vos vœux je n'épargnerai rien.
(*en avançant ſur la ſcène*)
Reſte à voir maintenant ſi Conſtance a du bien.
(*légérement*)
En ce cas, comme vous, je brûle pour ſes charmes;
J'adore ſes vertus; &, mettant bas les armes,
Je déclame tout haut contre le célibat.
Bon, j'apperçois Durand.

DURAND, *à part.*

Voilà mon autre ingrat.
(*avec une ſatisfaction intérieure*)
J'ai remis à Clermont le ſoin de ma vengeance;
Il eſt déjà parti.

PHILEMON, *à part, en l'examinant.*

Nous ſommes mal, je penſe?
Oh, ma foi, qu'il s'arrange : il me faut un Prôneur;
C'eſt lui que je choiſis, je lui fais cet honneur.
(*haut*)
Ah, le petit cruel! comment donc, il m'évite?
Qu'eſt-ce, mon bon ami, vous me fuyez!

DURAND.

Bien vîte :
Vous n'avez pas daigné me parler tantôt.

PHILEMON, *d'un peu loin.*

Moi?
Je m'occupois de vous : j'en jure ſur ma foi.
(*Durand s'arrête*)
Quoi, diſois-je, un mortel que j'eſtime & révere,
Que je regarderai toujours comme mon pere,
Qui m'a formé le cœur, ſans fortune languit!

DURAND, *revenant.*

Quoi, vous penſiez à moi?

PHILEMON.

Votre ſort m'attendrit.
Mais au retour de l'oncle, il faut qu'ici tout change.
Pour le mettre à profit, je vois que l'on s'arrange.
Mon cher, une famille eſt un petit Etat :
Et je penſe toucher au moment délicat
Où quelque homme en faveur s'empare de la ſcène.
Pour l'intérêt public chacun feint d'être en peine;
Et le dernier ſujet, de lui ſeul s'occupant,

Songe à tirer parti du moindre événement.
Moi, pour vous obliger, je veux avec adreſſe
De l'oncle, ſi je puis, m'attirer la tendreſſe.

DURAND, *avec empreſſement.*

Ciel! où trouver Clermont?

PHILEMON.

Il faut le ménager;
Ce valet, m'a-t-on dit, n'eſt pas à négliger:
Il a quelque crédit ſur l'eſprit de ſon maître;
Il guidera mes pas, il me fera connoître
Le moyen de lui plaire & de gagner ſon cœur.
De mon ami pour lors je ferai le bonheur:
Oui, nous partagerons enſemble comme freres
Les bienfaits de mon oncle.

DURAND, *à part, avec le plus grand chagrin.*

Ah! les belles affaires
Que je tramois tantôt, en parlant mal de lui!

PHILEMON, *bas, finement.*

Je le tiens.

DURAND, *à part.*

Malheureux!... j'ai détruit mon appui.
Euh, bourreau!

PHILEMON.

Mon ami, qu'eſt-ce qui vous arrête?

DURAND, *avec le plus grand intérêt.*

En abordant votre oncle, ayez bien dans la tête
Qu'il déteſte un mortel trop occupé de ſoi,

PHILEMON.

(*bas*) (*haut*)
M'auroit-il pénétré? — Venez, embraſſez-moi.
Vous n'aurez pas en vain paſſé votre jeuneſſe
A me communiquer le ſavoir, la ſageſſe....

DURAND *attendri, à part.*
Je le connoiſſois mal.

PHILEMON.
Un Précepteur, prudent,
Sage, inſtruit, eſt du Ciel un ſi rare préſent
Que les Dieux de la terre en trouvent avec peine:
Le phénix eſt moins rare.

DURAND.
Oui, la choſe eſt certaine.
(*à part*)
Pourquoi repartoit-il, ce malheureux valet?

PHILEMON.
Mon amitié me dicte un excellent projet.
(*d'un ton careſſant*)
Tout le monde vous dit un docte perſonnage:
Votre nom peut lui ſeul illuſtrer un ouvrage....

DURAND, *ſe redreſſant.*
Eh! mais?

PHILEMON.
Du mien je vous fais un préſent. —
(*bas*)
Je me tais s'il déplaît, je me nomme s'il prend.

DURAND.

Il eſt vrai que moi ſeul ayant ſu vous apprendre
Les choſes qu'il contient, l'honneur, à le bien prendre....

PHILEMON.

Vous en revient. D'ailleurs, ſoutenez hardiment
Que l'ouvrage eſt de vous, quatre jours ſeulement;
Bientôt vous le croirez plus que le plus crédule.
Nos Auteurs du bel air s'en font-ils un ſcrupule?
Paris, comme la Cour, nomment leur Apollon.
Ces Odes où l'on fait tranſir Anacréon,
Ces bouquets ſans odeur déſavoués de Flore,
Ces Epîtres où brille une éternelle aurore;
Ces éloges muſqués diſtillant la fadeur,
Ces Drames où Thalie eſt toujours en fureur;
Tant d'autres monſtres nés au ſein de la miſere,
Dans le fat qui les paye ont un crédule pere,
Qui, ſottement bercé par l'orgueil, par l'erreur,
Se croit un habile-homme, & s'érige en cenſeur.
Quel cenſeur! juſte ciel!

DURAND, *riant.*

La plaiſante ſottiſe!

PHILEMON, *à part.*

Il en convient du moins: j'admire ſa franchiſe.

DURAND, *avec complaiſance.*

Parlons de mon ouvrage encore, s'il vous plaît.

PHILEMON, *à part.*

Son ouvrage, eſt fort bon.

DURAND.

S'il prend bien en effet,
Comme il faut l'eſpérer, croyez-vous qu'on me donne
Une penſion ?

PHILEMON.

Oui certainement, & bonne.
(*bas*) (*haut*)
Il croit l'avoir. Pourvu qu'on faſſe quelque bruit,
Une cabale prône, & la fortune ſuit.

DURAND, *à part, avec le plus vif regret.*

Eh ! j'ai pu l'accuſer de n'aimer que lui-même !
(*il écoute*)
Réparons.... Des chevaux.... mon chagrin eſt extrême;
(*haut, embraſſant Philemon*)
Ah, mon aimable Emile !

PHILEMON.

Ah, mon cher Gouverneur !
(*il s'échappe de ſes bras, en faiſant des efforts pour ne pas rire : Durand ſort.*)
Il me croit occupé de lui, de ſon bonheur !
En effet, je lui dois on ne peut davantage :
Il m'a dicté vingt mots d'une antique langage....

DURAND, *revenant & paſſant devant Philemon avec précipitation, & puis ſe ſauvant.*

Votre oncle....

SCENE X.

PHILEMON, POLIDOR, LE CHEVALIER, Mme FLORIMON.

LE CHEVALIER.

QUEL bonheur!

PHILEMON, *avec affectation.*

Quel plaiſir de vous voir!
Le tranſport que je ſens ne ſe peut concevoir.

Mme FLORIMON, *d'un ton moitié bavard, moitié important.*

C'eſt moi, c'eſt pourtant moi qui l'ai vu la premiere:
C'eſt que rien ne m'échappe à moi pour l'ordinaire;
Je vois tout.

POLIDOR.

Laiſſez-moi reſpirer quelque temps.
Je preſſe ſur mon ſein, j'embraſſe mes parents,
Je me vois dans leur bras après vingt ans d'abſence;
Je viens faire couler leurs jours dans l'opulence:
Ils peuvent de mes biens jouir avec honneur,
Puiſqu'ils ne coûtent pas un reproche à mon cœur.
Quelle félicité pour une ame ſenſible!

Mme FLORIMON.

Pour vous bien recevoir, je ferai l'impoſſible.

Voici l'appartement où vous allez loger ;
Il vous plaira ; c'eſt moi qui l'ai fait arranger ;
Vous y pourrez trouver l'utile & l'agréable.
Juſques dans les détails je ſuis incomparable,
Et je prétends qu'ici vous faſſiez tout par moi ;
Oui, vous m'admirerez, c'eſt le mot.

POLIDOR, *impatienté par degré.*

Je le croi.

Mme FLORIMON.

Je m'admire ſouvent moi-même, quand j'y penſe,
Et je n'ai point d'orgueil.

POLIDOR.

Je ne vois point Conſtance.

Mme FLORIMON.

D'après mes bons conſeils, elle ſort dans l'inſtant,
Pour faire une viſite aux ſœurs de Clidamant
Qui depuis quelques jours eſt dans le miniſtere.
(*d'un air myſtérieux & capable*)
Vous ſaurez mes projets. Pour aujourd'hui, mon frere,
Pardon, ſi pluſieurs fois j'entre, reviens & ſors :
Il faut que je mette ordre au dedans, au dehors.
Vous êtes bien ſurpris de me voir cette tête ?

POLIDOR.

Oh, beaucoup !

Mme FLORIMON. (*elle ſort & rentre dans le courant de la ſcene pluſieurs fois ſans conſéquence.*

Vous verrez.

POLIDOR.

Conſtance eſt belle, honnête:
Mes enfants, l'un de vous voit en elle ſa ſœur;
L'autre ſon épouſe.

LE CHEVALIER, *bas à Philemon.*

Ah, s'il liſoit dans mon cœur!...

PHILEMON, *bas au Chevalier.*

Un moment: nous verrons ce que nous devons faire.

POLIDOR.

Mon ami, tu me plais ſous l'habit militaire.

PHILEMON, *pour captiver ſon oncle, cache ſous un air moitié froid la prétention & l'importance.*

Il annonce l'amour de la célébrité;
Il prouve qu'ennemi de l'inutilité,
On veut ſacrifier ſes jours à ſa patrie.

POLIDOR, *avec complaiſance.*

Mon cher neveu, bien dit.

LE CHEVALIER, *vivement.*

Ah! ma plus forte envie
Seroit de mériter un immortel laurier,
A travers les périls bravés par le Guerrier,
Et de le dépoſer aux genoux d'une belle.
L'hommage de mon cœur ſeroit plus digne d'elle.

POLIDOR.

Qu'une pareille ardeur ne s'éteigne jamais.
J'aime à te voir former de ſi nobles projets.

PHILEMON.

Sans ces heureux élans point de gloire parfaite.

L'homme qui croit payer une ſervile dette
En entrant malgré lui dans les ſentiers de Mars,
N'obtient aucun ſuccès, & court tous les haſards.
Partout; chez Apollon, chez Thémis, chez Bellone,
L'enthouſiaſme ſeul s'illuſtre & ſe couronne.

POLIDOR, *avec admiration.*

Bravo!

Mme FLORIMON, *revenant.*

C'eſt comme moi.

POLIDOR.

Eh! ma ſœur, entre nous,
Qu'ont à démêler Mars & Bellone avec vous?
Depuis quand avez-vous l'ame ſi militaire?

Mme FLORIMON, *un peu déconcertée.*

Parlez, parlez: j'ai là vraiment plus d'une affaire.
(*elle ſort*)

POLIDOR.

Et toi, mon cher ami, toi, qui parles ſi bien,
A quoi t'occupes-tu, que fais-tu? dis.

PHILEMON.

Moi? rien.

POLIDOR.

Tant pis, mort-bleu, tant pis. Rien. Quoi, rien, à ton âge?

PHILEMON.

De grace, écoutez-moi....

POLIDOR, *en colere.*

Non, tête bleu: j'enrage,
Moi qui parcours les mers dès mes plus jeunes ans,

De voir le monde plein de lâches fainéants,
Qui veulent s'exempter de la tâche commune.

PHILEMON.

Mais, mon Oncle....

POLIDOR.

Tais-toi, ce titre m'importune.
Sois bon à quelque chose, alors je t'avouerai.
Monsieur vit pour lui seul !

PHILEMON.

Quand je m'expliquerai,
Vous saurez....

POLIDOR.

N'est-ce pas bien employer sa vie?

PHILEMON.

(*bas*) (*haut*)
Comme un autre. — Daignez m'écouter, je vous prie,
Un seul instant; pour lors....

POLIDOR.

Allons, je le veux bien;
Mais ne me dites pas que vous ne faites rien.
Depuis l'instant heureux où l'homme raisonnable
Sentit le doux besoin de servir son semblable,
Et forma les liens de la société,
Elle aime, elle chérit l'homme de probité
Qui lui rend à son tour les secours qu'il en tire,
Qui, ne le pouvant pas, tout au moins le désire;
Elle mépriſe & voit d'un regard irrité,
Ces frêlons importuns, nés de l'oisiveté,

Qui, ſans fournir de fonds prétendent au partage,
Et des travaux d'autrui ſe font un héritage.
Tout augmente l'horreur que pour eux je reſſens.

PHILEMON.

Comme j'aime à vous voir ces nobles ſentiments!
Mon cœur s'enorgueillit d'en avoir de ſemblables.
J'abhorre, comme vous, ces êtres mépriſables,
Qui ſe font & l'objet & le centre de tout;
Par leur ſyſtême affreux ils me pouſſent à bout.
(*tirant Polidor à l'écart, & affectant un air modeſte*)
Je n'ai pas toujours fait des recherches ſtériles;
Et je rendrai, je crois, mes études utiles,
Si, rempliſſant jamais des poſtes importants,
Je puis aux malheureux conſacrer mes moments.
Mais.... ſans fonds, point de charge....

POLIDOR, *vivement.*

Il faut en chercher une.

Mes enfants, je croirois n'avoir pas fait fortune,
Si je ne ſavois pas à propos m'en ſervir;
Plus agréablement je ne puis en jouir,
Qu'en vous portant au bien. — Enfin, voyons mon frere.

Mme FLORIMON.

Oh! l'éveiller n'eſt pas une petite affaire;
Et vous ne ſavez pas les manœuvres qu'il faut.
Il ſe croit mort, ſitôt qu'on l'éveille en ſurſaut;
Mais j'y réuſſirai. — Vous conviendrez, j'eſpere,
Que dans cette maiſon, je ſuis très néceſſaire.
Qu'y feroit-on ſans moi? rien: ou tout iroit mal.

POLIDOR, *s'impatientant toujours plus fort.*
D'accord.

Mme FLORIMON.
Je ris de voir l'indolente Orſonval,
Qui, fiere de pincer ſa harpe ou ſa guittare,
De danſer, de chanter, ſe croit un talent rare,
Se croit dans l'Univers un être eſſentiel.

POLIDOR.
Elle a grand tort.

Mme FLORIMON.
Sans doute; & mon dépit mortel
Naît de la voir toujours parler de ſon mérite,
Tandis que moi, moi, moi, jamais je ne me cite.

POLIDOR, *éclatant.*
Eh, têtebleu, ma ſœur, voyons donc Florimon!

Mme FLORIMON, *étonnée.*
Je ne m'emporte, moi, pour aucune raiſon.

PHILEMON, *à part.*
Nous parlerons vertu, puiſqu'elle l'intéreſſe.

LE CHEVALIER, *bas à Philemon.*
Voici l'inſtant heureux de ſervir ma tendreſſe.

POLIDOR, *embraſſant encore ſes neveux.*
Venez, mes chers amis. — Ah! puiſſent vos enfants
Vous rendre quelque jour le plaiſir que je ſens!

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

PHILEMON, DURAND.

PHILEMON.

Tout le monde ſe tait ſur les biens de Conſtance?
Mauvais ſigne. Je puis favoriſer, je penſe,
Les amours de mon frere.—Eh, mon Dieu! qu'avez-vous?

DURAND, *avec le plus grand trouble.*

L'avez-vous vu?

PHILEMON.

Qui donc?

DURAND.

Clermont. C'eſt fait de nous;
On le cherche par-tout de la part de ſon maître.

PHILEMON.

Qu'importe?

DURAND.

Polidor vous a-t-il fait connoître?....

PHILEMON.

Quoi?

DURAND, *comme héſitant.*

Qu'il vous ſoupçonnât d'être un peu... perſonnel ?

PHILEMON, *vivement, & voulant le ſaiſir.*

Monſieur...

DURAND.

(s'échappant)

Le voici. Paix !.... Il eſt eſſentiel
Que je ſois à l'affut.

SCENE II.

PHILEMON, *ſeul, profondément.*

TOUT ceci me chagrine.
Oh bien.... Je n'aime pas, moi, que l'on me devine.
Diviſons les ſoupçons, à tout événement.

SCENE III.

POLIDOR, PHILEMON.

POLIDOR.

QUEL eſt l'homme qui ſort ?

PHILEMON *reprenant le ton léger.*

ANTONIUS Durand,
Mon pédagogue.

POLIDOR.

Il a le front atrabilaire.

PHILEMON.

C'eſt pourtant un bon homme, un plaiſant caractere.
Alors qu'il entreprit notre éducation,
Ma mere lui promit certaine penſion,
Dont il rêve toujours, dont il parle ſans ceſſe.
Rien n'eſt plus juſte ; il faut lui tenir la promeſſe
Dès qu'on le pourra.

POLIDOR.

J'aime à te voir bienfaiſant.

PHILEMON.

Mais ce qui me paroît en lui divertiſſant,
C'eſt de voir comme il eſt franchement ſon idole.
Du moment qu'il pourra vous dire une parole,
Le Pédant vantera ſon érudition,
Et vous demandera ſa chere penſion.
Si vous le refuſez, dans ſon dépit extrême
Il vous accuſera de vivre pour vous-même,
De ne ſonger qu'à vous. Il a fait, ſans raiſon,
Un reproche pareil à toute la maiſon.

POLIDOR, *de l'air d'un homme qui a des doutes.*

Bien ſans raiſon ? dis vrai.

PHILEMON, *héſitant.*

Mais....

POLIDOR.

Point de mais, de grace ;

PHILEMON.

Quoi ! vous voulez ?....

POLIDOR.

Je veux qu'on ſe mette à ma place,
Et qu'on m'aide du moins à placer mes bienfaits.

PHILEMON.

Dois-je de mes parents ?....

POLIDOR.

Non ; je te blâmerois
De noircir en public leurs mœurs, leur caractere ;
Mais avec moi tu dois écarter tout myſtere.
Feindre avec ton ami ſeroit un trop grand tort.

PHILEMON.

Mon oncle, en vérité, vous m'embarraſſez fort.
Comment, vous defirez ?....

POLIDOR.

Je fais plus, je l'exige :
Ou confirme, ou détruis un ſoupçon qui m'afflige.
Quoi, je ne pourrois pas les rendre tous heureux,
Moi qui venois exprès !.... Mon ſort ſeroit affreux.

PHILEMON.

Pourquoi vous alarmer ? Par exemple, mon pere,
Pourvu qu'il dorme, mange, & pourvu qu'il digere,
Pourvu qu'il vive enfin, tout lui devient égal.
Durand l'en blâme ; moi, je n'y vois point de mal.

POLIDOR.

Cette oiſiveté....

PHILEMON.

Bon! que peut-il davantage ?
Veut-on lui reprocher les défauts de ſon âge,
Sur-tout lorſqu'il n'a point conſumé ſes beaux ans :
A des riens, comme font les merveilleux du temps,
Qui, pour jouer un Wiſth, dîner, ſouper en ville,
Penſent remplir au monde un rôle fort utile ?
d'un ton ſententieux.
Quand près de cinquante ans on a ſervi ſon Roi,
L'on a, je crois, le droit de vivre en paix chez ſoi.

POLIDOR, *ſe calmant un peu.*

Tu dis vrai ; mais....

PHILEMON.

Durand blâme encore ma mere.
Vous avez remarqué quel eſt ſon caractere ?

POLIDOR.

A-peu-près : j'ai cru voir qu'elle aime à ſe citer.

PHILEMON.

Oh, oui : tout lui paroît matiere à ſe vanter ;
Et pour faire avec nous la femme eſſentielle,
Elle veut que ſans ceſſe il ſoit queſtion d'elle.
Mais la choſe eſt fort ſimple, & ne me ſurprend pas.
Toute femme qui voit éclipſer ſes appas,
D'un amour ſuranné qui craint le ridicule,
S'arrange avec le monde, en ſecret capitule :
Pour y tenir ſon coin & cacher ſon dépit,
Elle devient alors joueuſe, ou bel-eſprit ;
De la dévotion affiche l'étalage,

Ou prend avec éclat les rênes du ménage. —
Eh bien, ce dernier rôle eſt, je crois, le meilleur
Pour celle qui le prend, ſur-tout pour le bonheur
De ceux que le deſtin force à vivre avec elle.

POLIDOR.

On peut voir tout cela d'un autre œil.

PHILEMON.

Bagatelle.
Sans mes ſoins, vous alliez vous chagriner pour rien.
(*appuyant*)
Quant à mon jeune frere, il lui reproche....

POLIDOR.

Eh bien,
Quoi?

PHILEMON.

Que pour s'avancer il deſire la guerre;
De ſorte qu'il faudra voir ravager la terre,
Pour procurer, dit-il, quelque grade à Monſieur. —
Selon moi, c'eſt juger avec trop de rigueur.
Ce deſir d'illuſtrer ſon nom par la victoire,
D'aller à la fortune en ſe couvrant de gloire,
Vice qui fait d'un chef le fléau de l'Etat,
Devient une vertu dans le cœur d'un ſoldat.

POLIDOR.

Ta bonté, ton eſprit prêtent à tout des charmes.
Tu veux diminuer, je le vois, mes alarmes.
Sur mes gardes, pourtant, je n'en ſerai pas moins.

Mais, auſſi, je ſaurai récompenſer tes ſoins.
Je veux lire un inſtant dans l'ame de Conſtance :
La voici. Laiſſe-nous ; & rentre en diligence
Dès qu'elle ſortira. Tu ſauras mes projets.

PHILEMON, *à part, en ſortant.*

Ah ! Mons Durand voudroit démêler mes ſecrets !

SCENE IV.

CONSTANCE, POLIDOR.

POLIDOR. *Il fait avancer des ſiéges.*
(*à part*)

FEIGNONS, pour ménager un ſexe trop ſenſible.

CONSTANCE, *à part.*

Cachons bien mon amour, s'il eſt encor poſſible.

POLIDOR.

Embraſſez-moi, ma fille, une ſeconde fois.
Je crois voir mon ami, ſi-tôt que je la vois.
Aſſeyons-nous : Je veux vous conſulter, Conſtance,
Sur une affaire : elle eſt de très grande importance.
(*il la fait aſſeoir*)
Votre pere eut deſſein d'unir nos deux maiſons :
Vous daignâtes répondre à ſes intentions....

CONSTANCE.

Oui, Monſieur ; à ſes loix mon cœur toujours fidele....

POLIDOR.

Un moment, s'il vous plaît : — La fortune cruelle
M'accable en ce moment du poids de ſes revers ;
Tout mon bien a péri dans le trajet des mers ;
Mais le vôtre eſt ſauvé....

CONSTANCE, *avec tranſport.*

Je pourrai donc vous rendre
Les ſecours que mon pere obtint d'un ami tendre ;
Adoucir les deſtins, de vous, de vos parents,
Dans le ſein du bonheur faire couler vos ans !....

POLIDOR.

J'accepte vos bienfaits, généreuſe Conſtance.
Ordonnez maintenant de la reconnoiſſance.

CONSTANCE.

De la reconoiſſance ! eh pourquoi, s'il vous plaît ?
Pour m'avoir procuré le bien le plus parfait,
(*à part*)
Le bonheur d'être utile.... A qui, grand Dieu ?

POLIDOR.

Ma fille !

Vous allez en effet enrichir ma famille ;
Mais c'eſt par vos vertus plus que par votre bien.
Vous penſerez toujours de même ?

CONSTANCE.

Oh, oui ;

POLIDOR.

Quoi! rien
Ne vous fera changer ?

CONSTANCE.

Ah ! croyez, je vous prie....

POLIDOR.

Vous penſerez toujours que d'une main chérie
Nous pouvons accepter des bienfaits ſans rougir ?
Qu'entre deux vrais amis celui qui peut jouir
Du bien de réparer un malheur reſpectable,
Etant le plus heureux eſt le plus redevable ?

CONSTANCE.

Peut-on avoir une ame, & penſer autrement ?

POLIDOR, *ſe levant avec joie.*

Félicitez-moi donc ; & ſachez maintenant
Ce que je ne pourrois vous cacher dans la ſuite.
Votre fortune....

CONSTANCE.

Eh bien ?

POLIDOR.

Un revers l'a détruite.

CONSTANCE, *à part.*

Chevalier, c'en eſt fait, je ne puis rien pour toi.

POLIDOR.

Auquel de mes Neveux donnez-vous votre foi ?
Que votre cœur choiſiſſe ; & dans cette journée,
Vous nous appartenez par un doux hyménée.

CONSTANCE, *dans le plus grand abattement.*

Moi, Monſieur, que chez vous j'oſe donner des loix !
Je ſais trop qui je ſuis & ce que je vous dois.

POLIDOR, *fâché.*

A nos conventions, ſongez, je vous ſupplie ;
Oui, ſongez qu'un refus me fâche & m'humilie.
Je mérite, je crois, de faire des heureux.

CONSTANCE.

Ah ! ne m'accablez pas, mortel trop généreux.
De toutes vos bontés & confuſe & ravie,
Je veux vous devoir tout, & pour toute ma vie.
Choiſiſſez mon époux, & décidez mon ſort. —
(*à part, en ſortant*)
Son choix va me donner ou la vie ou la mort.

POLIDOR.

C'eſt aſſez. Pour répondre à votre confiance,
Croyez que ma raiſon va régler la balance.
J'ai d'un œil attentif obſervé mes neveux,
Et ce ſoir votre main eſt au plus vertueux.
(*Il l'accompagne, & revient au-devant de Philemon.*)

SCENE V.

POLIDOR, PHILEMON.

POLIDOR.

Sois heureux, mon ami : je te donne Conſtance ;
Elle eſt digne de toi ; mérite, eſprit, naiſſance....

PHILEMON, *à part.*

Je ſuis trop bien inſtruit pour être ſon époux.

POLIDOR.

Tu balances, je crois ?

PHILEMON.

Ce lien, quoique doux....

POLIDOR.

Sais-tu que je dois tout à ſon malheureux pere ?

PHILEMON.

Soit. Mais je dois auſſi quelque choſe à mon frere.
Je ne puis ignorer que Conſtance lui plaît.
Souffrirai-je d'ailleurs que mon propre intérêt,
Au bonheur de mon frere oppoſe une barriere ?
Un cadet a beſoin d'une riche héritiere.

POLIDOR.

Conſtance n'a rien....

PHILEMON, *à part.*

Bon.

POLIDOR.

Mais ce ſoir, en ſignant,
Je prétends lui donner cent mille écus comptant.

PHILEMON, *à part.*

O Ciel!

POLIDOR.

Puiſque ton cœur vit dans l'indifférence,
Que ton frere a des mœurs, qu'il adore Conſtance,
Au gré de tes deſirs il faut le rendre heureux.
Annonce-lui ſon ſort : le plutôt vaut le mieux.
Cours.

(*il le pouſſe doucement vers la porte*)

PHILEMON, *bas.*

Qu'ai-je fait ? Cachons à quel point j'en enrage.
(*haut*)
D'honneur, je lui croyois un très riche héritage.

POLIDOR.

Mais, ton front s'obſcurcit. As-tu quelque chagrin ?

PHILEMON, *feignant de vouloir ſortir.*

Laiſſez-moi taire un mal renfermé dans mon ſein.

POLIDOR, *l'arrêtant.*

Non : parle promptement, ton ſilence m'outrage.

PHILEMON.

J'aime à voir que mon cœur ſoit peint ſur mon viſage.
Si l'altération qui paroît dans mes traits
Me force à dévoiler le plus grand des ſecrets,
Elle prouve du moins aux yeux les plus rigides
Que je ne porte point de ces maſques perfides,

Qui peignent ce qu'on veut, & non pas ce qu'on ſent.—
Vous voulez donc ſavoir ?....

POLIDOR.

Sans doute, & dans l'inſtant.

PHILEMON.

N'allez pas m'enlever toute votre tendreſſe,
Quand je vous ferai voir l'excès de ma foibleſſe.
Je la ſens redoubler, à ne vous cacher rien,
En apprenant de vous que Conſtance eſt ſans bien.
Pour un cœur délicat, la volupté ſuprême
Eſt de ne rien devoir à la beauté quon aime.—
Votre Pupille....

POLIDOR.

Eh bien !

PHILEMON.

Ses vertus, ſes attraits
Dans mon ame avoient fait les plus tendres progrès ;
Lorſque je démêlai les deſirs de mon frere,
Et que je méditai le projet téméraire
De faire triompher l'amitié de l'amour.
Je m'étois du ſuccès flatté juſqu'à ce jour.
Orgueilleux que j'étois, homme foible & vulgaire !
Le bonheur d'un rival (de quel rival ? d'un frere,)
Me cauſe en approchant le plus mortel chagrin.

POLIDOR, *ſouriant.*

L'homme a cru triompher de l'homme ? projet vain.

PHILEMON.

Vous avez voulu voir les replis de mon ame.

POLIDOR.

Mon cher, je puis encor récompenſer ta flamme.

PHILEMON, *ſe récriant.*

Je mettrois à mon frere un poignard dans le ſein!

POLIDOR.

Laiſſe à mon amitié le ſoin de ſon deſtin.
L'amour eſt, à ſon âge, une courte folie;
Mais lorſqu'on aime au tien, c'eſt pour toute la vie.
Je m'y connois. D'ailleurs, tout bien peſé, je croi
Qu'une femme ſera plus heureuſe avec toi.

PHILEMON.

Cette ſeule raiſon à vous céder m'engage.
Quant aux cent mille écus, je veux qu'on les partage
Entre mon frere & moi: j'inſiſte ſur ce point.

POLIDOR.

En généroſité tu ne me vaincras point.

PHILEMON.

(*bas*) (*haut*)
Parbleu, j'y compte bien! — Si l'aimable Conſtance
Trouve dans ſa maiſon une agréable aiſance;
Si je puis noblement élever mes enfants,
Réunir à ſouper quelques honnêtes gens,
Réſerver tous les mois une petite ſomme
Pour venir au ſecours de quelque galant homme;
Je ne deſirerai jamais d'autre bonheur.
L'ambition ne peut ſe gliſſer dans mon cœur:
Les deſirs modérés ſont les tréſors du Sage.

POLIDOR.

Tu me ravis, mon cher, en tenant ce langage.

SCENE VI.

Les Précédents, DURAND, CLERMONT.

CLERMONT, *s'échappant des mains de Durand, avec qui il se débattoit au fond du Théâtre.*

Je parlerai, vous dis-je. — Ouf! je vous trouve enfin;
En croyant l'abréger, j'ai manqué mon chemin.

POLIDOR.

Va dire là dedans qu'on appelle un Notaire.

CLERMONT.

Sachez vîte un secret que je ne dois plus taire.

DURAND, *à part.*

Dieu!

POLIDOR.

Tu me l'apprendras dans un autre moment.

CLERMONT.

Mais....

POLIDOR.

Fais ce qu'on te dit.

CLERMONT.

Je reviens dans l'instant.
(*il sort.*)

SCENE VII.

DURAND, POLIDOR, PHILEMON.

POLIDOR.

Toujours de grands ſecrets pour rien.

PHILEMON, *bas.*

Il me tracaſſe.

DURAND, *à part.*

Profitons du moment, puiſqu'il cede la place.
(*haut*)
Monſieur !....

POLIDOR.

Que voulez-vous ?

DURAND.

Quand Clermont reviendra,
Ne vous affectez point de ce qu'il vous dira ;
Et, croyez-en plutôt le remords qui me preſſe
De venir à vos pieds avouer ma foibleſſe.

PHILEMON, *bas à lui-même.*

Voyons.

POLIDOR.

A quel ſujet ?

DURAND.

Voici la vérité.

Un

Un moment de dépit & de vivacité
M'avoit fait ſoupçonner, dans ce mortel unique
Des torts, exagérés à votre Domeſtique :
J'ai cru qu'il m'empêchoit d'avoir ma penſion,
Qu'il ne ſongeoit qu'à lui : je l'ai dit à Clermont....

PHILEMON, *bas à Polidor, avec fineſſe.*

Eh !.... Vous l'ai-je dit ?

POLIDOR.

Oui.

PHILEMON, *à part.*

Le traître !

(*il affecte un grand éclat de rire.*)

POLIDOR.

Eſt-il poſſible ?
Quoi, vous riez !

PHILEMON.

Mais oui. N'eſt-il pas bien riſible
De m'avoir vu tantôt, diſciple bienfaiſant,
Vous dire qu'il falloit récompenſer Durand ;
Et cela, dans le temps qu'il payoit mes ſervices
En me gratifiant du plus affreux des vices ?

POLIDOR.

(*en colere*) (*tendrement*)
Morbleu, je ne ris point. — S'il eût privé mon cœur
Du plaiſir de t'aimer, de faire ton bonheur !....

PHILEMON.

Vous m'effrayez.

POLIDOR.

Le monſtre !

PHILEMON.

Il faut pourtant l'entendre.

DURAND.

Je l'accuſois : ſoudain, ami ſenſible & tendre,
Monſieur m'a confondu par vingt traits généreux. —
(*en ſanglottant*)
Il vouloit partager ſon bien entre nous deux.

PHILEMON, *à part.*

Que j'ai bien fait !

DURAND.

Alors, certain de ſon mérite,
J'ai volé vers Clermont, pour le détromper vîte ;
Il étoit reparti, ce malheureux Valet.

POLIDOR.

Ame vile ! tramant le plus lâche projet,
Vous vouliez perdre, qui ? celui dont au contraire
Vous deviez au beſoin être l'appui, le pere. —
Mais, depuis qu'un Jacquet (1), un Heyduque, un Coureur,
Sont fêtés, ſont chéris bien plus qu'un Précepteur,
Qu'on ſe fait de leur choix une plus grande affaire ;
Le Sage abandonnant la place au Mercénaire,
Pour un bon Gouverneur, on voit cent plats Valets
Livrer le fils au vice, & le pere aux regrets.

(1) Le mot Anglois eſt *Jockey*, que nous prononçons comme *Jacquet*.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, CLERMONT.

CLERMONT, *accourant & prenant son Maître à part.*

Vous êtes obéi : mais puis-je enfin vous dire ?....

POLIDOR.

Son air mystérieux à mon tour me fait rire.

CLERMONT, *étonné.*

A quel propos ?....

PHILEMON, *se moquant.*

Un rien doit-il donc t'étonner ?
Je suis bien criminel. Parle sans te gêner.
J'ai sur-tout le défaut de n'aimer que moi-même.
Tu vois, mon oncle en est dans un courroux extrême.

CLERMONT.

Quoi, Monsieur, vous savez ?....

POLIDOR.

Sans doute.

DURAND.

J'ai tout dit.

CLERMONT.

Je ne vois pas pourquoi cela vous réjouit.

PHILEMON, *le careſſant.*

Clermont eſt bon enfant.

CLERMONT.

C'eſt trop de complaiſance.

POLIDOR.

Oui, mais il croit toujours le mal de préférence.

CLERMONT, *à part.*

Je vois qu'il croit le bien encor plus aiſément;
Et je tremble pour lui.

PHILEMON.

Revenons à Durand.
L'aveu ſeul de ſes torts mérite récompenſe.

DURAND, *avec le plus grand répentir.*

Je cherchois à lui nuire! un préſent d'importance....

PHILEMON.

(*à demi-voix*)
Paix. Songez qu'au ſecret tout doit vous engager.

POLIDOR.

Et, voilà, mon ami, comme il faut obliger.
Je l'admire: chez lui je découvre ſans ceſſe
Quelque trait lumineux de vertu, de ſageſſe.

DURAND.

Voilà les fruits heureux de l'éducation.

POLIDOR, *à Clermont & Durand.*

Laiſſez nous.

CLERMONT, *se retirant avec inquiétude.*

Je m'y perds.

DURAND, *à part, prenant tout-à-coup un air gai.*

J'aurai ma pension.

(*il sort.*)

SCENE IX.

POLIDOR, PHILEMON.

POLIDOR.

Mon ami, tout ici me fait assez comprendre
Que mon cœur & le tien sont faits seuls pour s'entendre.

PHILEMON.

Je ne puis exprimer combien il est flatteur...

POLIDOR.

Point de remercîment ; j'ai ma part du bonheur.
A mes nouveaux projets viens que je t'associe.
Je suis encor d'un âge à servir ma patrie :
J'ai trois millions....

PHILEMON, *bas.*

Oh !

POLIDOR.

Quinze cents mille francs

Feront entre tes mains le sort de tes parents ;
Avec le reste, moi, j'augmente ma fortune,
Et reviens la verser dans la caisse commune :
Nous ferons des heureux.

PHILEMON.

Voilà les biens réels.
Le plaisir réunit le commun des mortels ;
Les méchants, les pervers, sont unis par le crime ;
Et nos liens seront les vertus....

POLIDOR.

Et l'estime.

PHILEMON, *ironiquement.*

Du pouvoir des vertus je suis édifié.

POLIDOR.

J'embrasse avec transport mon cher associé.—
Oh ça, te voilà donc un grave personnage,
Un chef. Tremble en songeant à quoi ce titre engage :
Point d'Egoïsme, au moins.

PHILEMON.

Mais, mon oncle, entre nous,
Par Egoïsme enfin, voyons, qu'entendez-vous ?

POLIDOR,

Peu masqué chez Durand, il n'est pas fort à craindre.
Indolent chez ton pere, il ne le rend qu'à plaindre.
Loin de nuire à ton frere, il nous laisse entrevoir
Que ce jeune Guerrier, exact à son devoir,

Sera toujours guidé par l'honneur. Chez ta mere,
Nous exciter à rire eſt tout ce qu'il peut faire :
Sur-tout quand nous l'aurons reſſerré tout-à-fait
Dans la futilité pour laquelle il eſt fait.
Mais l'Egoïſme affreux que pourſuit ma colere
De tout temps a cauſé les malheurs de la terre :
Sous cent dehors trompeurs en vrai Caméléon,
Il y verſe à long traits ſon dangereux poiſon. —
De la ſociété détruiſant l'harmonie,
Il produit les procès, ſeme la zizanie ;
Déſunit les époux, les parents, les amis,
Diviſe d'intérêt & le pere & le fils. —
A la bourſe, il ſe joue avec les banqueroutes,
Secondé par la fraude, il les enfante toutes. —
Là, mettant à profit & la ſoif & la faim,
Sur la cherté qu'il cauſe il calcule ſon gain. —
Chez Thémis, réduiſant les Loix à l'impuiſſance,
Il change en trébûchet la divine balance. —
A la ſuite des camps, le bonheur de l'Etat,
Et la gloire du Prince, & les jours du Soldat,
Rien ne peut le toucher ; ſi du commun naufrage
Il voit naître pour lui le plus foible avantage. —
Ailleurs.... Mais, ſupprimons le reſte du tableau :
je peindrois des humains la honte & le fléau ;
Et ſi de mes portraits on avoit connoiſſance,
Peut-être ils déplairoient par trop de reſſemblance. —
Toi, connois l'Egoïſme au moins par ſes effets.
Vice, ou Travers, ſuivant les différents Sujets.

PHILEMON.

Quel monſtre ! J'ignorois juſqu'à ſon exiſtence.

POLIDOR.

Tant mieux, mon cher ami. Précieuſe ignorance !
Viens partager nos biens ; viens ſigner ton contrat ;
De Conſtance aſſurons le bonheur & l'état.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

MARTON, CLERMONT.

CLERMONT.

MARTON, je ſuis chagrin.

MARTON.

Clermont, je ſuis chagrine.

CLERMONT, *avec inquiétude vers la porte.*

Que font-ils en ſecret dans la chambre voiſine?

MARTON.

J'ai vu certain Notaire....

CLERMONT.

Y ſeroit-il encor?

MARTON.

Oui. Je crains pour Conſtance.

CLERMONT.

Et moi, pour Polidor.
Quand il m'a demandé tantôt ſon porte-feuille,
Si j'avois cru!..., Marton, je tremble qu'il ne veuille
S'en deſſaiſir.... pour qui?.... Si je pouvois ravoir,
Pendant une minute ou deux, en mon pouvoir
Ce porte-feuille!...

MARTON.

Eh bien ?

CLERMONT.

Sans prévenir mon maître
Je saurois lui donner le temps de bien connoître
Cet homme dangereux, qui nous trouble si fort.

MARTON.

Ah ! quel bonheur !

CLERMONT.

Oui ; mais, à moins d'un coup du sort....
Contre notre ennemi ne pourrois-tu rien faire ?

MARTON.

Pour attiser le feu de son jeune adversaire,
Je viens de lui prouver qu'on l'aime éperdument.

CLERMONT.

Bien. Moi, je vais guetter Philemon & Durand.

MARTON.

Songe à ce porte-feuille, où ton espoir se fonde.

CLERMONT, *revenant.*

Va, va, que je le tienne : & malgré tout le monde
La victoire est à nous. Ah, Marton, quel plaisir,
Si, servant Polidor au gré de mon desir,
Je démasquois!... Suffit ; en serviteur fidele,
Je n'écouterai rien que mon cœur & mon zele.

MARTON, *l'arrêtant d'un air engageant.*

Pourrois-je être, Clermont, du complot ?

CLERMONT.

Oui parbleu,

Sache.... mais, on vient.

MARTON.

Sors. Je te rejoins dans peu.

SCENE II.

MARTON, CONSTANCE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à Conſtance, qui le fuit.*

CRAIGNEZ le déſeſpoir de l'Amant le plus tendre.

CONSTANCE.

Laiſſez-moi : je ne dois vous voir, ni vous entendre.

LE CHEVALIER.

Vous me traitez ainſi, dans de pareils moments!
Quand cette fille encor, de tous vos ſentiments
Vient de faire à mes yeux la naïve peinture!

CONSTANCE.

Ah! ne redoublez pas les tourments que j'endure.
Cette fille a dit vrai. Que nous ſert-il, hélas?
Plaignez-vous, plaignez-moi : mais ne m'accuſez pas.
(*héſitant*)
Trop pleine du reſpect que Polidor inſpire,
Je n'ai jamais oſé tout haut le contredire.

LE CHEVALIER.

Vous me faites frémir & pour vous & pour moi.

CONSTANCE.

Tout eſt perdu.

LE CHEVALIER.

Tout peut ſe réparer.

MARTON.

Pourquoi?

Madame veut ſe perdre; il faut la laiſſer faire.

(*à Conſtance*)

Vous aurez un Epoux qui ne pourra vous plaire (1);
Vous paſſerez les jours & les nuits dans les pleurs;
Le dépit, le regret aigriront vos malheurs.
Mais toutes ces horreurs ne ſont que bagatelle.
La ſotte vanité, fiere & contente d'elle,
Vous dira que ce trait, grand, ſublime, divin,
Vous éleve au-deſſus du ſexe féminin.
Et l'orgueil plus puiſſant qu'on ne ſe l'imagine....

LE CHEVALIER.

Ah, ne l'accable pas!

CONSTANCE.

Ce diſcours m'aſſaſſine.
Cruels, reſpectez donc mes maux & mon devoir.
Que puis-je?

---

(1) On a prétendu que Marton reſſembloit ici à *Dorine* dans le ſecond Acte du Tartuffe: & l'on a retranché ce couplet à quelques Repréſentations. Je n'ai pas cru devoir en faire autant à l'impreſſion.

LE CHEVALIER.

D'un ſeul mot ranimer mon eſpoir.

CONSTANCE.

Eh ! n'ai-je pas ſigné l'arrêt de mon ſupplice ?
Demain doit s'achever cet affreux ſacrifice.

LE CHEVALIER.

Non ; ſi vous approuvez mes projets amoureux,
Vous n'acheverez pas ce ſacrifice affreux.
Pour déſarmer le ſort dont je ſuis la victime,
Je vais tout employer dans l'ardeur qui m'anime.
Et je jure à vos pieds. . . .

CONSTANCE.

Ah ! relevez-vous....

MARTON, *bas, retenant les Amants.*

Non.
Vous êtes bien : reſtez ; j'apperçois Philemon.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, PHILEMON.

CONSTANCE & LE CHEVALIER, *à part.*

CIEL !

PHILEMON, *ſurpris & s'arrêtant.*

Quoi !

MARTON, *bas, les retenant encore.*

Mais, reſtez donc.

CONSTANCE.

Je ſuis anéantie.

MARTON, *bas au Chevalier.*

Parlez, vous.

LE CHEVALIER, *haut à Conſtance.*

Décidez du bonheur de ma vie.

PHILEMON, *à part, & s'éloignant.*

Oui dà?.... Mais ce n'eſt pas à ſon cœur que j'en veux.
Rentrons, pour n'être pas ou dupe ou généreux.

(*Il rentre ſur la pointe des pieds.*)

SCENE IV.

MARTON, CONSTANCE, LE CHEVALIER.

MARTON, *très ſurpriſe.*

Il ſe ſauve!

CONSTANCE.

A ſes yeux je ſuis déshonorée.
Que dira-t-on de moi? Je meurs déſeſpérée.

LE CHEVALIER.

Eh, quoi! vous me fuyez?

SCENE V.

MARTON, LE CHEVALIER.

MARTON, *retenant le Chevalier.*

Ne ſuivez point ſes pas,
Elle va réfléchir; & vous n'y perdrez pas.
Je connois notre cœur; l'amour-propre eſt ſon guide;
A nos tendres penchants ſans réſerve il préſide:
Il nous force à brûler d'abord d'un feu diſcret,
Ou nous laiſſe avouer — bien bas — notre ſecret.
Mais, dès que les jaloux ont vu clair dans notre ame,
L'amour-propre lui-même exalte notre flamme:
De Tyran qu'il étoit, c'eſt un Dieu bienfaiſant,
Qui plaide mieux que nous la cauſe d'un Amant;
Il nous prouve qu'un goût eſt à peine excuſable,
Mais qu'un amour extrême eſt toujours reſpectable.
Dieu ſait comme à vingt ans on goûte la leçon!
Comme on viſe à l'eſtime!

LE CHEVALIER.

Ah! ma chere Marton!....

MARTON.

C'eſt à ce point qu'en eſt juſtement votre Amante;
Et d'ailleurs, croyez-moi, toute femme prudente
D'un témoin indiſcret ne fait pas ſon époux:

Au moindre petit mot, il faudroit filer doux;
Prudence, amour, fierté, tout vous sert.

LE CHEVALIER.

Tu me charmes:
Mais je ressens encor les plus vives alarmes.

MARTON.

Tout ira bien, vous dis-je. A vos tendres chagrins
Allez intéresser parents, amis, voisins.
(*voyant Florimon*)
Bon! commencez.

SCENE VI.

MARTON, LE CHEVALIER, FLORIMON.

FLORIMON, *à la cantonnade.*

Ou fuir? Vous me rompez la tête.
(*au Chevalier*)
Encore?.... Eh bien! vas-tu me parler de la fête?

LE CHEVALIER.

Ah, mon pere, je meurs: daignez me secourir.

FLORIMON.

Tu meurs! Attends, attends, je m'en vais revenir.

LE CHEVALIER.

Mon frere ne peut être heureux avec Constance:
Je l'adore, & mon cœur obtient la préférence;
Sa bouche m'en a fait l'aveu le plus charmant.

FLORIMON.

FLORIMON.

Tu ne meurs que d'amour? Ah! tant mieux, mon enfant.

(*il veut sortir.*)

LE CHEVALIER *l'arrête.*

On va rompre nos nœuds; on va tous deux nous rendre....

FLORIMON.

Mon café sera froid, je vais vîte le prendre;
Ecoute cependant un conseil des meilleurs.

LE CHEVALIER.

Puissé-je vous devoir la fin de mes douleurs!

MARTON.

Voyons.

(*ils se réunissent pour écouter avec la plus grande attention*)

FLORIMON.

N'entretiens plus d'un mal imaginaire
Les malheureux Vieillards. Un Septuagénaire
Peut-il s'intéresser aux peines des Amants?
Il feroit ses beaux jours de leurs *cruels tourments*;
Ne les compare pas à la funeste image
Que présente le temps aux hommes de mon âge;
Ne les mets qu'à côté de nos privations,
(*vers la cantonnade*)
Et juge. — Mon café! (*il sort.*)

MARTON, *avec humeur.*

Belles conclusions!

SCENE VII.

MARTON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *ſortant.*

JE ne ſais où j'en ſuis.

MARTON, *de loin.*

Ne perdez point courage.

(*le Chevalier ſort.*)

SCENE VIII.

MARTON, *ſeule.*

QUE Philémon triomphe : & j'étouffe de rage.
Mais il faut l'obſerver.... le voici qui revient.

(*elle ſe cache dans une couliſſe.*)

SCENE IX.

MARTON, PHILEMON.

PHILEMON, *un porte-feuille à la main, regardant avant d'entrer.*

LES Amants ſont partis.

MARTON, *à part.*

Oh, oh! qu'eſt-ce qu'il tient?

PHILEMON, *ſe jettant dans un fauteuil.*

Quinze cents mille francs! Les voilà. Quelle ſomme!
Il faut en convenir, le cher oncle eſt bon homme.

MARTON, *à part.*

Cherchons vîte Clérmont. Le péril eſt preſſant.

(*elle ſort.*)

SCENE X.

PHILEMON, *ſeul, avec dépit, après un inſtant de réflexion, en mettant le porte-feuille ſur la table, auprès de laquelle il s'aſſied.*

LES miens de ces billets connoiſſent le montant.
A me ſolliciter chacun déjà s'empreſſe....
J'ai des principes ſûrs: oui, leur ſort m'intéreſſe;

Le ſang.... l'humanité.... Je m'en occupe fort. —
(*d'un ton ferme*)
Mais je veux librement diſpoſer de leur ſort.
(*avec réflexion*)
Si par quelque détour qu'on ne pourroit connoître?...
(*riant, en voyant venir Durand*)
Il ſeroit bien plaiſant que monſieur mon cher maître
Voulut imaginer un projet aujourd'hui
Dont le mauvais ſuccès ne tombât que ſur lui.
Il me ſert ſi bien!...

SCENE XI.

PHILEMON, DURAND.

DURAND, *accourant.*

J'AI des graces à vous rendre.
L'ouvrage fait grand bruit.

PHILEMON.

Bon.

DURAND.

Je viens d'en répandre
Cent exemplaires.

PHILEMON.

Où?

DURAND.

Dans vingt cafés brillants.

PHILEMON, *se leve & lui montre le porte-feuille qui eſt ſur la table.*

Changeons de diſcours. J'ai quinze cents mille francs.
Vous ſavez à quel prix mon oncle me les laiſſe ?

DURAND, *s'approche de la table, prend le porte-feuille, & le regarde avec complaiſance.*

Oui.

PHILEMON.

Mes parents viendront me ſergenter ſans ceſſe.
Je ſuis facile, moi, comme on dit, bon humain :
Ils dépenſeront tout ; puis j'aurai le chagrin
De les voir de rechef manquer du néceſſaire.
Je les connois.

DURAND.

Pas mal. Mais... il pourroit ſe faire
Qu'on prévînt ce malheur ; & le tout pour leur bien.
(*révant*)
Attendez ; j'entrevois pour cela.... tel moyen....

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, MARTON, CLERMONT.

MARTON, *bas, conduisant Clermont au fond du Théâtre.*

Les voilà réunis.

(*elle rentre.*)

DURAND, *après avoir réfléchi.*

Tous les jours on égare
Des lettres, des billets.... oui, cela n'est pas rare;
Et j'ai vu mille gens dans un semblable cas.

CLERMONT, *à part, & s'avançant.*

Que diable trament-ils? Suivons: je n'entends pas.

DURAND.

On peut rendre la chose & possible & croyable:
(*en s'applaudissant*)
Comme je la conçois elle est très vraisemblable.
Votre porte-feuille est sur cette table-là,
(*il remet le porte-feuille sur la table*)
Par exemple.

CLERMONT, *à part.*

Celui de Polidor!.... Oui dà?

DURAND.

Nous allons, nous venons, nous raisonnons ensemble,

CLERMONT, *à part.*

Oh! quel bonheur!

DURAND.

Il eſt poſſible, ce me ſemble,
Que quelqu'un, en paſſant, deſſus mette la main.

CLERMONT, *à part, & prenant le porte-feuille.*

L'avis eſt bon.

DURAND.

Et puis qu'il décampe ſoudain.

(*Clermont s'enfuit.*)

SCENE XIII.

DURAND, PHILEMON.

DURAND.

Nous dirons avoir vu quelqu'un en ſentinelle.
(*d'un ton ſatisfait de l'invention*)
De par Plaute! la ſcène eſt comique & nouvelle.
Répétons-la.

PHILEMON, *Haut, avec affectation.*

Le tour eſt indigne de moi. —
(*à part*)
Je ne veux pas riſquer qu'on ſoupçonne ma foi.
(*haut, allant vers la table*)
Mon porte-feuille?

DURAND.

Eh bien?

PHILEMON.

Il n'eſt plus là.

DURAND, *après un ſourire d'intelligence, prend un ton de prétention comme s'il répétoit.*

Peut-être
Vous l'a-t-on volé.

PHILEMON.

Qui ?

DURAND.

Je ſoupçonne le traître
Qui paſſoit, repaſſoit.

PHILEMON.

Où donc ?

DURAND.

Là.

PHILEMON.

Quand ?

DURAND.

Tantôt.

PHILEMON.

Eh ! que ne parliez-vous ? Courons tous au plutôt.

DURAND.

(*bas*) (*haut*)
Bien, — Le voleur s'enfuit, il faut le faire pendre.

PHILEMON, *embarraſſé.*

Parlez-vous tout de bon ?

DURAND.

(*haut, d'un air d'intelligence*) (*bas*)
Sans doute. — Eſt-ce l'entendre ?
(*haut*)
Quelle horreur ! des filoux juſques dans les maiſons !

PHILEMON, *en colere.*

Avez-vous mes billets ? Expliquons-nous, voyons.

DURAND.

(*haut*)
Fi ! le voleur avoit une mauvaiſe mine.
(*bas*)
Il faut crier plus fort.

PHILEMON, *outré.*

Le traître m'aſſaſſine.

DURAND, *bas, avec fineſſe.*

Pas mal : on vous croiroit tout de bon en courroux.

PHILEMON.

Mon trouble m'égaroit. Je ne m'en prends qu'à vous.
Mes billets ?
(*il le ſaiſit*)

DURAND, *haut.*

Oh ! ceci paſſe la raillerie. —

PHILEMON.

Vous me les rendrez.

DURAND.

Ah ! vous m'étranglez : je crie.

PHILEMON.

Ils étoient dans vos mains. Je n'écoute plus rien.

DURAND, *appercevant Polidor.*

Votre oncle....

PHILEMON.

Que lui dire?

DURAND, *s'échappant.*

Ouf! il feignoit trop bien.

SCENE XIV.

CLERMONT, POLIDOR, PHILEMON.

POLIDOR.

Je fuis le Chevalier. On dit qu'il ſe déſole.
Son ſort m'afflige autant que lui, ſur ma parole.

CLERMONT, *à part.*

Tout eſt bien préparé.

POLIDOR.

Mais, toi, mon cher ami,
Qu'eſt-ce? Tu me parois avoir quelque ſouci?

PHILEMON, *dans la plus grande agitation.*

Ah! mon oncle, un moment ſouffrez que je vous quitte:
Un voleur, un pendard, une peſte maudite
M'a ravi vos billets.

POLIDOR, *ſouriant avec bonté.*

Les voici.

PHILEMON, *avec tranſport.*

Quel bonheur!

CLERMONT, *à part.*

Nous verrons, nous verrons.

POLIDOR.

Et voilà le voleur.

CLERMONT, *fièrement.*

J'en rire vanité.

POLIDOR.

Cet homme irréprochable
A pris mon porte-feuille, en passant, sur la table,
Croyant que je l'avois par mégarde oublié ;
Et moi je le reporte à mon Associé.
Mais, qu'il soit plus soigneux.

PHILEMON.

Ecoutez-moi, de grace.
Les billets étoient-là : j'étois à cette place.
(*à Clermont.*)
Pourquoi ?....

CLERMONT, *vivement.*

Quand il s'agit de Monsieur, de son bien,
Ma cervelle se monte, & ne respecte rien.
(*avec malignité*)
D'ailleurs, vous discutiez une importante affaire ;
En vous interrompant, j'aurois cru vous déplaire.
Rapportez à Monsieur quelques mots seulement
De ce que vous disiez en secret à Durand ;
Il va, j'en suis certain, admirer ma prudence.

PHILEMON, *à part.*

Ce drôle m'interdit ; & son ton d'insolence....

POLIDOR.

Te voilà tout confus ; conviens-en bonnement.
Tu n'y ſeras plus pris, n'eſt-ce pas ?

PHILEMON.

Sûrement.

POLIDOR.

Va promptement traiter de la charge importante
Dont nous avons parlé : cours remplir mon attente.
Je ſonge à ton bonheur ; toi, fais celui des tiens.

PHILEMON, *après avoir regardé dans le porte-feuille.*

Je vais m'en occuper. En dirigeant vos biens,
A nos conventions je ſongerai ſans ceſſe. —
Au lieu des goûts divers qu'inventa la molleſſe,
Quand voudra-t-on ſe faire une félicité
De remplir des devoirs chers à l'humanité ?

POLIDOR.

C'eſt parler en homme.

(*Philemon ſort.*)

SCENE XV.

CLERMONT, POLIDOR.

CLERMONT, *avec attendriſſement.*

AH! Monſieur!...

POLIDOR.

Qu'as-tu?

CLERMONT.

Je crains
Que l'on ne vous prépare ici bien des chagrins.

POLIDOR.

Quoi! toujours ſoupçonneux?

CLERMONT.

Mon reſpectable Maître,
J'ai fait parler Durand; & j'ai trop ſu connoître
Que Monſieur Philemon & l'eſpoir du profit
L'ont fait ſe démentir de ce qu'il m'avoit dit.

POLIDOR, *d'un ton décidé.*

Philemon eſt honnête: & Durand eſt un lâche.
Quant à vous, reſpectez....

CLERMONT.

Je ſors.

POLIDOR, *attendri.*

Ce ton te fâche?
Ne l'impute, mon cher, qu'à ma vivacité.
Reviens; tu peux parler en toute liberté.

CLERMONT.

Votre Neveu, dit-on, trop habile à séduire,
A dépendre de lui pourroit bien vous réduire.
C'eſt la crainte, Monſieur, de toute la maiſon,
Des amis, des voiſins : interrogez Marton.

POLIDOR.

Mon ami, tu me fais une peine mortelle.

CLERMONT.

Je ne le ſens que trop, pardonnez à mon zele.

POLIDOR.

Quoi! Philémon pourroit?... Comme il peint la candeur!
On diroit qu'elle-même habite dans ſon cœur.—
Mais le vil impoſteur qui, me parlant ſans ceſſe
D'honneur & de franchiſe, eut la ſcélérateſſe
De me voler d'un trait ſeize cents mille francs,
Avoit tous les dehors encor plus ſéduiſants.

CLERMONT.

Je n'oſois pas citer cet exemple; & peut-être....

POLIDOR.

Je les garde avec ſoin les faux billets du traître,
Pour mieux me défier de tout le genre humain;
Tu les vois ſous mes yeux le ſoir & le matin.

CLERMONT.

A l'inſtant même....

POLIDOR.

Eh bien : tel eſt mon caractere.
De ma facilité je ne puis me défaire.
Non ; d'être défiant je n'ai pas le pouvoir.

CLERMONT, *à part.*

Il ſera corrigé, j'eſpere, dès ce ſoir.

POLIDOR.

Quoi ! mon Neveu ſeroit ?.... Je frémis, quand je penſe
Que lui parlant tantôt de marier Conſtance,
Et de la lui donner avec cent mille écus,
Je l'ai vu tout-à-coup embarraſſé, confus,
D'abord voulant ſervir puis ſupplanter ſon frere....
Mon ami, quel ſoupçon ! comme il me déſeſpere !

CLERMONT.

Ne croyez ni Durand, ni Philémon, ni moi ;
Vous pouvez éprouver....

POLIDOR, *avec chagrin.*

Je le fais comme toi ;
Mais comptes-tu pour rien ce qu'il en coûte à feindre ?

CLERMONT, *à part.*

Taiſons-nous ; de ſon cœur nous aurions trop à craindre.
Mais j'aurai lieu, je crois, de me féliciter.

SCENE XVI.

CLERMONT, POLIDOR, CONSTANCE, MARTON.

CONSTANCE, *accourant avec le plus grand trouble.*

AH, Ciel!

POLIDOR.

D'où naît ce trouble?

CONSTANCE.

On vient de l'arrêter.

POLIDOR.

Qui donc?

CONSTANCE.

Le Chevalier. Je ne ſaurois ſurvivre
A ce coup.

POLIDOR.

Quel ſujet?

MARTON.

Durand a fait un livre
Très peu goûté, dit-on, par le Gouvernement.
On l'a voulu conduire en priſon. A l'inſtant,
Monſieur le Chevalier a tiré ſon épée.
L'Exempt ſcandaliſé d'une telle équipée
A trouvé le ſecret de le pétrifier,

En

En lui donnant à lire un morceau de papier.
De la priſon enfin tous trois ont pris la route.

CONSTANCE.

Volez à ſon ſecours.

MARTON, *à part.*

L'orgueil eſt en déroute.

POLIDOR, *pénétré.*

Conſtance.... Malgré vous, je lis dans votre cœur.
Imprudent que je ſuis ! j'ai fait votre malheur.
Pourquoi de vos ſecrets m'avoir fait un myſtere ?
Eh ! ne ſuis-je donc pas votre ami, votre pere ? —
Mais le ſort peut changer avant la fin du jour. —
Viens ; Clermont.

SCENE XVII.

CONSTANCE, MARTON.

CONSTANCE.

On diroit qu'il connoît mon amour.
Quel malheur, ſi j'allois perdre encor ſon eſtime !

MARTON.

Faites toujours l'enfant : l'amour eſt-il un crime ?

CONSTANCE, *prenant l'eſſor.*

Au contraire, Marton ; je le vois, je le ſens ;
Oui, la vertu lui doit ſes plus nobles élans :

Il éleve mon cœur au-deſſus du vulgaire.
Je n'étois juſqu'ici qu'une Amante ordinaire ;
J'aimois le Chevalier, ſans rien faire pour lui :
Je veux que par moi ſeule il ſoit libre aujourd'hui.
Qu'on connoiſſe mes feux, ou bien qu'on les ignore,
Peu, m'importe, Marton, je ſers ce que j'adore.
Tous les inſtants ſont chers : viens, ſuis-moi.

MARTON.

Bon cela.
Le cœur en vain réſiſte, il faut en venir là.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

POLIDOR, FLORIMON.

POLIDOR, *avec impatience.*

Eh! courez donc, morbleu.

FLORIMON.

Toujours venir, aller.

POLIDOR.

Philémon.... Le perfide!.... On vient de l'exiler;
Et pour comble de maux, il eſt inexcuſable:
J'ai vu cette brochure, elle eſt abominable.

FLORIMON.

Pourquoi faut-il ici que tout roule ſur moi? —
Qu'on ne puiſſe pas vivre un ſeul inſtant pour ſoi!

POLIDOR.

Et de plus....

FLORIMON, *avec une petite humeur.*

Je ſais tout; & pour comble de peine,
Je l'apprends à l'inſtant de ma méridienne:
Je ne pourrai dormir peut-être que ce ſoir.

POLIDOR, *toujours vivement, pour contraſter avec ſon frere.*

Pour Philémon, il part ; mais cherchons à ravoir
Le Chevalier.

FLORIMON, *appellant.*

Eh !

POLIDOR, *avançant une chaiſe.*

Qu'eſt-ce ? Il vous faut une chaiſe ?
La voilà. Concertons....

FLORIMON, *s'agitant.*

Je ſuis mal à mon aiſe.
Eh !

POLIDOR.

Que vous manque-t-il ?

FLORIMON.

Un fauteuil.

POLIDOR.

Le voilà.
Nous n'avons pas beſoin de vos gens pour cela.

FLORIMON.

Quoi ! vous ne craignez pas d'échauffer votre bile ?
Vous vous fatiguez trop.

POLIDOR.

Non, non : ſoyez tranquille.
Avec votre ſang-froid vous vous moquez, je croi.

FLORIMON.

Qu'on ne puiſſe pas vivre un ſeul inſtant pour ſoi !

POLIDOR.

Vous aimez vos enfants ?

FLORIMON.

Vraiment oui, je les aime ;
Je ne le ſens que trop à mon chagrin extrême :
Ils me feront mourir ; ſur-tout cet imprudent,
Qui va mal-à-propos défendre ſon Durand.
Voyons. — Rêvez pour moi. — Que faut-il que je faſſe ?

POLIDOR.

Pour lui, chez le Miniſtre, allez demander grace.

FLORIMON, *ſe récriant.*

Chez le Miniſtre ! Il loge au bout de l'Univers.
Il fait, vous le ſavez, le plus dur des hivers.

POLIDOR.

Je vous ai vu jadis avoir un cœur ſenſible.
Pour un enfant chéri faites donc l'impoſſible. —
Morbleu, ſi je pouvois moi ſeul le ſecourir,
Voudrois-je partager avec vous ce plaiſir ?

FLORIMON.

Pour une fluxion, heureux ſi j'en ſuis quitte !
O nature, nature !.... Eh ! qu'on m'habille.

POLIDOR.

Vîte.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, DOMESTIQUES *qui se présentent avec le juste-au-corps de Florimon*, Mme FLORIMON.

Mme FLORIMON.

JE sors pour un instant; & tout va mal ici.
Mon mari qu'on habille! ah, grand Dieu! qu'est ceci?
(*elle renvoie les Domestiques*)

POLIDOR.

A l'autre.

Mme FLORIMON, *à son mari.*

Y pensez-vous? Eh! que voulez-vous faire?

FLORIMON.

Moi? rien: si je pouvois.

Mme FLORIMON.

Pourquoi donc?....

FLORIMON.

C'est mon frere,
Qui prétend que je dois.... aller.... courir...., venir....
O Dieu, quelle fatigue!
(*il retombe sur son fauteuil*)

Mme FLORIMON.

Il vous fera mourir.

(*à Polidor*)
De vos bontés pour nous c'eſt une preuve claire.
Fatiguer mon mari, lui qui ne peut rien faire !

FLORIMON.

Vraiment non.

(*il s'endort peu-à-peu*)

Mme FLORIMON.

Me réduire à ne faire plus rien ;
Moi ? vraiment, tout ici s'en trouveroit fort bien !
Témoin le Chevalier & ſa triſte aventure.
Je le délivrerai.

POLIDOR.

Vous, ma ſœur ?

Mme FLORIMON.

J'en ſuis ſûre.

(*avec un peu de bavardage*)
Il eſt mon vrai portrait ; tout le monde le dit.
Qu'il m'a coûté de ſoins quand il étoit petit !
Les meres rarement ſe donnent tant de peine :
Mais moi....

POLIDOR.

Ramenez-vous ſans ceſſe ſur la ſcène ;
Parlez-nous bien de vous, de vous, & puis de vous.

Mme FLORIMON.

Moi ? quelle fauſſeté !

POLIDOR.

Vous vous moquez de nous.
Ne vous citez-vous pas depuis une heure entiere ?

Mme FLORIMON.

C'eſt me calomnier d'une étrange maniere.
Accuſez-moi plutôt de ſingularité,
Pour avoir conſtamment fui la célébrité.
J'imaginai cent fois, au printemps de ma vie,
Des modes que Paris aimoit à la folie,
Et ne voulus jamais qu'on leur donnât mon nom :
C'eſt pourtant le moyen de ſe faire un renom.
L'inventeur d'un chapeau, d'un pouf, d'une voiture,
Du temps & de l'oubli brave à jamais l'injure.

POLIDOR.

Quel bavardage !.... Allons, voilà l'autre qui dort!

Mme FLORIMON.

C'eſt qu'il compte ſur moi.

POLIDOR.

Le trait eſt par trop fort.
Puiſque vous le voulez, agiſſez donc, Madame,
(*avec le plus grand dépit*)
Elle exalte ſa tête, & point du tout ſon ame.
Quelles gens ! quel pays ! J'irai chercher des lieux
Où l'on ait du plaiſir à faire des heureux.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, CONSTANCE, LE CHEVALIER, CLERMONT, MARTON.

MARTON & CLERMONT, *accourant.*

MONSIEUR le Chevalier!

Mme FLORIMON.

Ah, que j'en ſuis charmée!

POLIDOR.

C'eſt lui!

Mme FLORIMON.

Chez le Miniſtre il m'aura réclamée.

LE CHEVALIER.

Ne plaignez plus mon ſort; non, j'en ſuis trop flatté;
Si vous ſaviez à qui je dois ma liberté!

Mme FLORIMON.

A moi, ſans contredit.

LE CHEVALIER.

A l'aimable Conſtance.
Elle a prié, preſſé, mais avec tant d'inſtance,
Les ſœurs de Clidamant, ſes enfants, ſes amis,
Qu'en ma faveur ſes ſoins les ont tous réunis. —
Eh! qui ſaura fixer la faveur ſur ſes traces,
Si ce n'eſt la vertu ſous la forme des Graces?

POLIDOR.

Comment nous acquitter ?

CONSTANCE, *modeſtement.*

En liſant dans mon cœur.

LE CHEVALIER.

Mon oncle, y liſez-vous l'excès de mon bonheur ?

POLIDOR, *vivement à Clermont.*

Le Notaire. Il attend dans la chambre prochaine.

FLORIMON, *s'éveillant.*

(*au Chevalier*)

Ah, te voilà! tant mieux : j'ai bien eu de la peine.
Ah ça.... Pour Philemon, vous ſavez, entre nous,
Que je ne puis agir.... Je m'en rapporte à vous ;
Voyez : arrangez tout pour le mieux, je vous prie :
Je ſens bien qu'il y va du bonheur de ma vie....
Je vais me retirer tranquillement chez moi. —
Qu'on ne puiſſe pas vivre un ſeul inſtant pour ſoi !

(*il ſort.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* FLORIMON.

LE CHEVALIER.

QUEL triſte événement vient altérer ma joie !
Philémon, m'a-t-on dit, au malheur eſt en proie.
Mon oncle, eſt-il bien vrai ? Mon frere....

POLIDOR.

Eſt exilé.

Mme FLORIMON.

Exilé?

POLIDOR.

Pour ſon Livre.

Mme FLORIMON.

Il ſera rappellé.

J'ai du crédit.

POLIDOR.

Beaucoup.

Mme FLORIMON.

Laiſſez, laiſſez-moi faire,
J'arrangerai cela.... Vous ſentez bien, mon frere....
Qu'ayant connu les ſœurs du Miniſtre au Couvent,
Le Chevalier me doit ſon élargiſſement.
On rend, vous le voyez, juſtice à mon mérite.
Je vais pour Philemon ſolliciter bien vîte.

(*elle ſort.*)

SCENE V.

POLIDOR, CONSTANCE, LE CHEVALIER, LE NOTAIRE, CLERMONT.

POLIDOR.

Nous vous attendions tous. Pourrons-nous, ſans éclat,
Trouver moyen, Monſieur, d'annuller le contrat
De Philémon?

LE NOTAIRE.

Monſieur, il faut, au préalable,
L'aveu des Accordés, ſans quoi rien n'eſt faiſable.
Madame le veut bien; mais Monſieur Philémon
Sur cet article-là n'entendra pas raiſon.

POLIDOR.

Peut-il nous réſiſter? Son exil?... Il l'ignore,
Mais....

LE NOTAIRE.

Il peut, le ſachant, vous réſiſter encore.
Croyez-moi, vous n'avez qu'un parti, la douceur.

POLIDOR.

La douceur!

LE NOTAIRE.

Il faudroit le prier.

LE CHEVALIER.

De grand cœur.

LE NOTAIRE.

Le dédommager....

POLIDOR.

Qui ? Philémon ?

LE NOTAIRE.

S'il l'exige.

POLIDOR.

Si je n'étouffe point, ma foi, c'eſt un prodige.
Des dédommagements, après ce que j'ai fait !
Le traître !.... Si, pour prix d'un ſignalé bienfait,
Il pouſſoit à ce point & l'audace & le crime....
Tout ſert à redoubler le courroux qui m'anime.
Sachons s'il a le front....

CONSTANCE.

Il porte ici ſes pas.

POLIDOR, *dans la plus grande agitation.*

Qu'il vienne. Je veux voir....

LE CHEVALIER.

Non, ne le voyez pas;
Mon oncle, la colere agite trop votre ame;
Dans un inſtant plus calme il vous ſera....

POLIDOR.

L'infâme !
J'en mourrai, je le ſens. Combien il eſt cruel !....

LE CHEVALIER.

Nous ne ſouffrirons pas....

CONSTANCE, *l'entraînant.*

Venez, Monſieur;

POLIDOR.

O Ciel!....
Oui : je ſors un inſtant ; la colere eſt trop prompte.
Et je veux de ſang-froid l'accabler de ſa honte.

SCENE VI.

PHILEMON, *ſeul.*

De Durand me voilà défait bien plaiſamment ;
Il ne me nuira pas, grace au Gouvernement.
(*avec une feinte douleur*)
Je ſuis vraiment fâché que, par étourderie,
Mon frere à ſon pédant ſerve de compagnie. —
Dans le temps qu'on s'occupe à le faire ſortir,
A ſa maitreſſe, moi, je travaille à m'unir.
J'achette de la dot une terre jolie,
Aux portes de Paris, mais ſeulement à vie.
Enſuite, pour jouir d'un plus gros revenu,
Je placerai beaucoup, beaucoup à fond perdu.
(*ricannant*)
Mes enfants?.... Je n'ai pas l'honneur de les connoître.
(*il ſe jette dans un fauteuil*)
A la Cour maintenant daignerai-je paroître ?
Où, Roi dans mon Palais, entouré de mes gens,
Feindrai-je d'inſulter aux ſoins des Courtiſans ?
Non ; il faut une charge. Oui : mais il m'en faut une

Qui rapporte beaucoup, qui, ſans être importune,
Soumette tout un peuple à mes caprices vains,
Et donne par fois l'air de ſervir les humains. —
(*d'un air froid & réfléchi*)
Voilà, pour être heureux, ce qu'un Sage peut faire....
Oui, c'eſt à-peu-près tout.

SCENE VII.

PHILEMON, POLIDOR, CONSTANCE, LE CHEVALIER, MARTON, CLERMONT, DURAND, *reſtent au fond du Théâtre, & approchent doucement à meſure que la converſation s'échauffe entre Philemon & Polidor.*

POLIDOR *entend les derniers vers, & dit d'un ton ſec & profond :*

La fortune légere
A ſouvent des revers pour les cœurs vicieux.

PHILEMON.

Penſez-vous ?....

POLIDOR.

Tout concourt à deſſiller mes yeux.
Ces éloges outrés que, d'un ton emphatique,
Vous donnez aux vertus ; l'homme qui les pratique,
Loin d'affecter d'en faire un éloge éternel,

En ſecret, dans ſon cœur, leur éleve un autel.
Votre art à démêler des vices dans les autres,
A les mettre en avant pour mieux cacher les vôtres ;
Ce Livre dangereux, cet ouvrage pervers,
Qui jetta votre frere & Durand dans les fers....

PHILEMON.

Il n'eſt pas de moi.

POLIDOR.

Vois à quoi le vice engage.
Il te force à rougir même de ton ouvrage.
L'Imprimeur a parlé.

PHILEMON, *à part.*

Je n'en puis revenir.

POLIDOR.

Pour ſon propre intérêt, il devoit te trahir.
Pourquoi faire à Durand un préſent ſi nuiſible ?

PHILEMON.

Hélas ! il faut s'en prendre à mon cœur trop ſenſible.
Hors mon ouvrage, alors je ne poſſédois rien ;
Je gémiſſois de voir mon Précepteur ſans bien ;
Il fut, me ſuis-je dit, l'appui de ma jeuneſſe ;
C'eſt à moi déſormais d'étayer ſa vieilleſſe.

POLIDOR.

Etayer ſa vieilleſſe ! Et comment ! Juſte ciel !
En mettant ſous ſon nom un Livre plein de fiel ;
Enfant né du dépit, plutôt que de l'étude,
Publié par l'orgueil & par l'inquiétude,
Où l'eſprit de parti s'obſtine à rejetter

Tout

Tout ce qu'il n'a pas eu la gloire d'inventer ;
Où, par une coupable & lâche théorie,
Vous offrez les moyens d'opprimer la patrie !

PHILEMON.

On veut se faire un sort.... on cherche un Protecteur.

POLIDOR.

Eh ! quel mortel auroit assez peu de pudeur
Pour avouer l'Auteur d'un misérable Livre
Qui du *Propre-Intérêt* fait une regle à suivre ?
De ton principe affreux conçois-tu les effets ?
Il arme contre toi femme, enfans & valets,
Que dis-je ? l'univers. Ton Livre est son excuse. —
Le foible, pour te perdre, a recours à la ruse ;
Le puissant, aguerri par vingt crimes divers,
Pour usurper tes biens, te jette dans les fers ;
Et la société, par degrés corrompue,
(Elle qui fût jadis à ton secours venue,)
Sur l'intérêt du jour décide de ton sort,
Et te laisse gémir sous la loi du plus fort.
Vingt brigands réunis, d'après ton bel ouvrage,
Pourront soumettre un peuple au joug de l'esclavage ;
Tu les as par avance absous de trahison.
Qui t'a donc conseillé d'écrire ?

PHILEMON, *fièrement.*

Ma raison.

POLIDOR, *ironiquement.*

Fort bien : votre raison vous est très favorable ;
L'exil en est le prix.

PHILEMON.

Oh malheur qui m'accable !

(*à part*)

Cet exil ſi cruel pour les hommes communs,
Me fait rompre à la fois vingt liens importuns,
Et je pourrai tout ſeul jouir de ma richeſſe.

(*haut*)

Plus de frein. — Vous voyez l'excès de ma triſteſſe.
Ah !

POLIDOR.

Je reprends les ſoins dont mon cœur vous chargeoit.

PHILEMON.

Douleur trop vive ! Adieu.

(*il veut ſortir.*)

POLIDOR, *l'arrêtant.*

Mes billets, s'il vous plaît.

PHILEMON.

Un mortel qu'on arrache au ſein de ſa patrie,
A beſoin, pour traîner une importune vie....

POLIDOR.

Quoi ! vous auriez le front de vous approprier
Le dépôt qu'en vos mains je daignai confier ?
Je vous l'avois remis pour rendre heureux mon frere,
Votre mere, Conſtance à qui je ſers de pere.
Que dira-t-on de vous ?

PHILEMON.

L'opinion d'autrui

Au Sage importe peu, s'il eſt bien avec lui.
Au ſein de la vertu mon ame eſt fort tranquile.

POLIDOR.

Ta vertu diſparoît devant tout vice utile. —
Et la dot de Conſtance, en quatorze billets,
Va-t-elle avoir le ſort de mes autres effets ?
Allez-vous la garder ?

PHILÉMON.

Du moins je l'imagine.
Un bon contrat m'unit avec votre Orpheline.
J'aime qu'on ſoit fidele à ſes engagements.
Je ſoutiendrai mes droits vivement & long-temps.

POLIDOR.

Le bourreau me feroit haïr la bienfaiſance !

MARTON, *bas à Clermont.*

Il eſt furieux....

CLERMONT, *bas.*

Bon ! le dénouement s'avance.

POLIDOR.

Un bienfaiteur réduit à diſputer ſon bien !

LE CHEVALIER.

Eh quoi ! de votre cœur ne puis-je obtenir rien ?

POLIDOR.

Le traître ! De quel front, avec quelle impoſture,
De l'Egoïſme il ma demandé la peinture !
Qui pouvoit mieux que toi nous en tracer l'horreur ?
Le monſtre n'eſt-il pas tout entier dans ton cœur ?

PHILEMON.

Je ſuis las d'eſſuyer un injuſte murmure.
Que me reproche-t-on ? l'inſtinct de la nature.
C'eſt d'après ſes leçons, ſes mouvements ſecrets
Que tout être vivant ſonge à ſes intérêts.
Voyez ces gens de biens, crus tels ſur leur parole ;
L'intérêt perſonnel eſt leur unique idole :
Sous les noms de vertu, d'humanité, d'honneur,
Il ſait s'envelopper d'un voile ſéducteur. —
La politeſſe n'eſt que le deſir de plaire. —
(*regardant ſon frere*)
Ce qu'on nomme bravoure, eſt chez le Militaire
La dévorante ſoif d'un prompt avancement (1).
(*regardant Conſtance*)
Les tranſports médités d'un cœur reconnoiſſant
Sont l'art de mendier des ſécours plus utiles.
(*ricannant*)
Je penſe voir par-tout des débiteurs habiles,
Qui, devant peu d'abord, ont ſoin de s'acquitter ;
Pour acquérir le droit de beaucoup emprunter.
(*à Polidor*)
Parcourez avec moi chaque état de la vie :

(1) La ſageſſe eſt l'orgueil, chez un Sexe charmant :
Auſſi voit-on ſouvent des Prudes affectées,
N'afficher la vertu que pour être citées,
Et jetter ſur leur ſexe un coup d'œil mépriſant.
Comme on a hué ces quatre vers ! en effet, ils ne ſont point galants.

Toujours quelque intérêt à la vertu s'allie. —
Vous même, descendez au fond de votre cœur....

POLIDOR, *surpris.*

Moi?

PHILEMON.

Mais oui. Si pour vous il n'étoit pas flatteur
D'être entouré de gens qui vous soient redevables;
Si, vous croyant par-là plus grand que vos semblables,
Vous ne préfériez pas à vos biens ce plaisir,
Vous vous fussiez gardé de vous en dessaisir.

POLIDOR, *modestement.*

Si l'ardeur que je montre à rendre un bon office,
A d'austeres censeurs pouvoit paroître un vice;
Avec quelque indulgence il doit être traité,
Puisqu'il tourne au profit de la société. —
Comparez nos deux cœurs, & décidez vous-même
Si nous nous conduisons par le même système. —

PHILEMON.

Vous triomphez. Je veux vous prouver aujourd'hui
Que je sais m'immoler à l'intérêt d'autrui.
Je renonce à mes droits, à Constance, à ma flamme;
Oui, j'annulle un contrat encor cher à mon ame:
Mais j'exige.....

POLIDOR.

Monsieur exige.

PHILEMON.

Un bon écrit
Dans lequel il sera très formellement dit:

« Que puiſque je renonce à la main de Conſtance ;
« A tous les droits qu'ici me donne ma naiſſance,
« Mon cher oncle conſent à ne rien répéter
« Sur les billets que j'ai ».

CLERMONT, *à part, à Polidor.*

Bon. Daignez m'écouter.

POLIDOR, *le repouſſant.*

Paix.

LE NOTAIRE.

Il faut que l'accord ſoit pardevant Notaire.

PHILEMON.

Sans doute.

LE NOTAIRE, *à part, avec ſatisfaction.*

Un bon contrat de plus que je vais faire.

POLIDOR.

Ingrat ! tu veux tourner mes bienfaits contre moi,
Et m'avilir au point de me faire la loi ?

CLERMONT, *bas à Polidor.*

Un mot.

CONSTANCE, *à Polidor.*

Je vous connois : votre ame bienfaiſante
Voudra tout immoler au bonheur d'une Amante.
Un ſi grand ſacrifice affligeroit mon cœur.
Trop heureuſe déjà d'échapper à Monſieur,
J'attendrai ſous vos yeux qu'un temps plus favorable
Uniſſe mon deſtin à l'Amant tendre, aimable,
Qui, par mille vertus, eſt digne de mon choix,

CLERMONT, *bas à Polidor, l'entraînant.*

Qu'à l'écart je vous parle ; il le faut, je le dois.

LE CHEVALIER.

Certain de votre cœur, adorable Conſtance,
Votre Amant attendra la main ſans défiance ;
Et, ſi je vous mérite en ſervant mon pays,
Voilà de mes travaux & l'objet & le prix.

POLIDOR, *bas à Clermont.*

Quoi ! dans le porte-feuille....

CLERMONT, *bas.*

Avant de vous le rendre
Tout étoit fait. Cent fois j'ai voulu vous l'apprendre,
Mais mon zele craignoit.... juſques à votre cœur.
(*il lui remet les billets*)
Voilà les bons : il n'a que ceux de l'Impoſteur.

POLIDOR, *bas à Clermont.*

Je devrois te gronder & condamner ta ruſe ;
Mais je ne le ſaurois : le motif nous excuſe.

PHILEMON.

Décidez-vous, enfin. Je ſuis maître de tout ;
Et vous héſitez ?

POLIDOR, *avec un reſte de bonté.*

Crains de me pouſſer à bout.
Rentre dans le devoir.

PHILEMON.

Bon ! il eſt trop ſtérile ;
Le bien ſeul réunit l'agréable & l'utile.
Grace au mien, déſormais Coſmopolite heureux,

J'ai le choix des climats, des honneurs & des Dieux.
Je vais faire eſcompter....

POLIDOR *le ramene avec force.*

Tremble : ton impudence
A de mon cœur enfin laſſé la patience ;
Trouve ton châtiment dans l'objet de tes vœux.
Tes billets ſans valeur, viennent d'un malheureux
Qui ſacrifia tout au motif qui t'entraîne.
Ton ſemblable me venge & ſatisfait ma haine.

PHILEMON, *anéanti.*

Comment, que dites-vous? Ces billets au Porteur....

POLIDOR.

Sont faux, mais d'un grand prix : ils démaſquent ton cœur.
Va, dépouille avec nous toute ombre d'artifice ;
De tes droits prétendus ſigne le ſacrifice.
Sans reſſource aujourd'hui, ſans crédit & ſans bien,
Tu conçois qu'en plaidant tu ne gagnerois rien.
Fuis, & de ton deſtin laiſſe-moi ſeul l'arbitre ;
Tu le dois, tu le peux, & même à plus d'un titre.
Je veillerai ſur toi par mes Correſpondants.

LE CHEVALIER, *embraſſant ſon oncle.*

Ah ! je vous reconnois à de tels ſentiments.

DURAND, *à Philemon, d'un ton pédant.*

Je vous l'avoit prédit ; &, dans votre jeune âge,
Tout en liſant Séneque....

POLIDOR.

Oh ! tout ce verbiage
N'eſt que pour en venir à votre penſion.

Vous l'aurez, comptez-y ; mais à condition
Que vous ſuivrez ſes pas : n'eſt-il pas votre ouvrage ?

DURAND.

Per Jovem.

POLIDOR.

Je ne puis vous punir davantage.

PHILEMON, *après s'être remis peu-à-peu.*

Mon oncle vient de loin : il a les vieilles mœurs.
Quand il aura porté des yeux obſervateurs
Sur les individus de notre coin de terre,
Il ſera moins ſurpris de la petite guerre
Que l'intérêt ſuſcite & perpétue entr'eux.
Mon ſiécle & mon pays ont adopté ces jeux.
(*en ſignant*)
J'ai joué de malheur..... Je quitte la partie.
Peut-être reviendrai-je un jour dans ma patrie ;
Et, plus profond dans l'art d'attirer tout à ſoi,
Je n'aurai plus alors les rieurs contre moi.

(*Philemon ſort avec Durand.*)

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, CONSTANCE, POLIDOR, LE NOTAIRE, CLERMONT, MARTON.

POLIDOR, *se jettant entre les bras des Amants.*

Venez me consoler.

CONSTANCE.

Que la reconnoissance
Nous jette maintenant....

POLIDOR, *la relevant.*

Vous me fâchez, Constance ;
En faisant des heureux je travaille pour moi.
Philémon vous l'a dit : il a raison, ma foi :
Je le sens. — Faites-vous des jours dignes d'envie ;
(*il les unit*)
Embellissez ainsi les restes de ma vie,
Et de cette leçon souvenez-vous tous deux :
Un mortel, quel qu'il soit, s'il veut seul être heureux,
Recueille le mépris pour unique salaire,
Et trouve à ses projets tout le monde contraire ;
Mais on l'estime, on l'aime, & tout lui sert d'appui,
S'il cherche son bonheur dans le bonheur d'autrui.

FIN.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR MOLIERE

LE JOUR DE SA RÉCEPTION

POSTHUME

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

AVEC LA RÉPONSE.

AVERTISSEMENT.

M. d'Alembert ayant fait préſent à l'Académie Françoiſe du Buſte de Moliere, je trouvai plaiſant de feindre que le Pere de notre Théâtre comique avoit été reçu, cent & quelques années après ſa mort, au nombre des *Quarante*, avec toutes les formalités d'uſage; & je brochai en conſéquence les deux Diſcours qu'on va lire.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR MOLIERE

LE JOUR DE SA RÉCEPTION

POSTHUME

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

MESSIEURS,

Il eſt donc vrai que, cent cinq ans après ma mort, vous voulez bien m'accorder une place parmi vous.

Loin de me plaindre du préjugé barbare qui, de mon vivant, m'interdiſoit l'entrée de cette Académie; loin de gémir ſur ce qu'un ſiecle s'eſt

écoulé entre mon trépas & la nouvelle vie que je reçois, je penſe que ma gloire en devient plus pure. Du moins mon Election ne ſera pas attribuée à quelque ſuccès du moment, ni à la brigue, ni à la ſéduction. On a eu le temps d'apprécier mes Ouvrages; je n'ai pas flatté l'orgueil d'un Prôtecteur titré; & les femmes ſollicitent-elles pour une ombre ?

Le Meſſager des Dieux (1) vient de m'annoncer mon bonheur. « J'ai admiré, m'a dit Mercure, le « marbre ſur lequel un ciſeau magique a fait re- « vivre vos traits. J'ai lu le vers plein de ſentiment, « qu'un de vos dignes Succeſſeurs (2) a mis au bas « de votre buſte. On applaudit de toute part à la « généroſité de l'Académicien infatigable, du Lit- « térateur ingénieux, du Géometre profond, qui « en a fait préſent à l'Académie; & c'eſt avec la « plus grande ſatisfaction que tout Paris vous voit « à votre place. *Cotin* ſeul a frémi de ſe trouver « auprès de vous. »

Je vous dois, MESSIEURS, un hommage public de ma reconnoiſſance; mais, voudrez-vous bien ne pas m'aſſujettir au ton & aux formes de vos diſcours de réception ? La moindre contrainte alarme un habitant des *Champs-Elyſées*.

Il ſeroit trop pénible pour mon cœur d'annoncer l'Eloge de Louis-le-Grand & de le reſſerrer dans

(1) Le Mercure du 15 Décembre 1778.
(2) M. Saurin a fait les *Mœurs* & l'*Anglomanie*.

quelques lignes, lorſque j'éprouve un ſentiment ſi tendre, un ſaiſiſſement ſi délicieux, en me rappellant que ce Monarque voulut être mon juge, mon protecteur, le cenſeur de mes Ouvrages; il faiſoit plus, il me dénonçoit les vices, les travers, les ridicules déguiſés auprès de lui, ſous le maſque du courtiſan, & il me diſoit avec bonté: *Moliere, voilà un original à peindre.*

Quant à votre Fondateur, il eſt aſſez loué par un établiſſement déjà ſi célebre & dont vos travaux aſſurent à jamais la gloire.

De retour chez les morts, je ferai ma cour à Louis XIV & au fameux Cardinal, en leur apprenant que le Prince ſous lequel vous vivez, brûle d'égaler, d'effacer même les Héros de ſa race; qu'il n'honore de ſa confiance que des hommes amis des Muſes & dignes de l'immortalité qu'elles diſpenſent.

Vous avez fait beaucoup pour ces Muſes, MESSIEURS, lorſque vous avez imaginé de traiter dans vos diſcours de réception, un point de Littérature. J'aurois le plus grand deſir de me conformer à un uſage auſſi utile & ſi généralement applaudi: mais je ne connois à fond que l'Art Dramatique, le Comique ſur-tout; & à quoi ſerviroit-il de le développer ici? vous êtes du ſecret, MESSIEURS: & le reſte de mes Auditeurs ne daigneroit pas peut-être m'écouter. Vous ſavez que les *jolies femmes*, les *hommes du*

bel air, quelques Comédiens même, ont cru jetter du ridicule ſur le petit nombre de mes partiſans, en les appellant, *bonnes gens poſſédés du Molié-raniſme.*

Vous voyez l'Engoûment en cheveux longs, en talons rouges, en panache, applaudir au genre prétendu *Moderne* & *Philoſophique ;* comme ſi, à travers quelques maximes & quelques penſées mal rajeunies, quelques ſituations larmoyantes, ramenées avec effort ſur la ſcène, il n'étoit pas aiſé de reconnoître les chefs-d'œuvre *tragi-comiques* des *Scudéri*, des *Scaron* (1).

Eh j'entreprendrois de prouver aux Amateurs, aux Connoiſſeurs de ce ſiécle charmant, qu'ils ont tort d'admirer des productions bizarres parées du nom de Comédies ? Non. C'eſt comme ſi je voulois prouver à leurs Auteurs favoris, qu'un Poëte doit être créateur, ſavoir embellir ſes larcins, ou ſe taire.

Tout eſt poſſible à l'éloquence & à la vérité ; j'en conviens. Mais, pour terraſſer les ridicules, les travers, il faut de l'éloquence & de la vérité en action.

Que n'ai-je ici mon théâtre des Champs-Elyſées ! Car aux Champs-Elyſées nous avons auſſi un théâtre,

(1) Scaron diſoit aſſez plaiſamment que les Auteurs tragi-comiques mêloient la crême à la moutarde.

& vous croirez ſans peine que notre Troupe a quelque mérite. Figurez-vous l'effet que doivent produire les *Polus* (1), les *Roſcius*, les *Baron*, les *Lecouvreur*, les *Goſſin*, les *le Kain*, les *Garric*, les *Poiſſon*, les *Armand* (2), quand ils ſe ſont mutuellement fait part de leurs découvertes. D'ailleurs, nos Actrices ont la taille toujours ſvelte ; nos Acteurs ne ſont jamais tentés d'aller prendre les eaux ; ils ſont très ſatisfaits ſur-tout de partager la gloire d'un Auteur, & ne ſe donnent pas le ridicule de vouloir le protéger.

Je le répete : que n'ai-je ici pour quelque temps ma Troupe favorite ! Et bientôt avec ces mêmes armes, fatales aux *Précieuſes*, aux *Femmes ſavantes*,

(1) Comédiens d'Athènes, qui, devant jouer le rôle d'*Electre* dans la Tragédie de Sophocle, pour ſe pénétrer mieux de l'eſprit de ſon perſonnage, tira du tombeau d'un fils qu'il avoit perdu, l'urne qui contenoit ſes cendres, & l'embraſſant ſur le théâtre comme ſi c'eût été l'urne d'Oreſte, remplit toute l'aſſemblée non d'une ſimple émotion, mais de pleurs & de cris.

(2) Le mari de ma chere Nicolle, Bellecour, va débuter & ſera vraiſemblablement reçu. Nous autres gens de l'autre monde, nous ſavons quelque gré à un Acteur d'être toujours décent, de mettre une ſorte de nobleſſe, même dans les rôles qui n'en paroiſſent pas ſuſceptibles, & de s'occuper ſur la ſcène, bien moins de lui que de ſes interlocuteurs, & ſur-tout de la piece : complaiſance rare !

j'attaque de nouveau, j'immole au Dieu du goût les rapſodies qui déshonorent la ſcène, leurs Auteurs, leurs Admirateurs, juſqu'aux lâches qui leur vendent leurs ſuffrages & leurs mains.

Ce n'eſt pas aſſez. Mon œil obſervateur perce à travers le maſque uniforme qu'une même éducation donne à tous les François. Je démêle les vices les plus atroces à travers les agréments les plus ſéduiſants, j'oſe leur déclarer la guerre. Je peins la méchanceté toujours baſſe, la délation toujours vile, la calomnie toujours active, l'égoïſme ſe reproduiſant ſous cent formes différentes. Et ces monſtres divers, loin d'uſurper déſormais l'eſtime publique, courent ſe cacher.

Quand je ſonge que preſque tous les grands Hommes ont été de cette Académie, & qu'ils y ont puiſé les moyens de devenir plus grands, je ſens renaître en moi la plus noble émulation, &

Ces haines vigoureuſes
Que doit donner le vice aux ames vertueuſes (1).

j'oublie même les *Champs-Elyſées*, où l'on m'attend pour recevoir Voltaire dans notre Académie. Ici, l'on me reçoit; là, je ſuis Préſident.

Il eſt bien naturel que dans le ſéjour des plaiſirs & de la tranquillité, ſur-tout, lorſqu'on y eſt pour ſi long-temps, on deſire d'être aſſis commodément.

(1) Miſanthrope, Scène I.

Auſſi faut-il voir le nombre des Aſpirants qui aſſiégent les avenues de notre licée, quand nous jugeons à propos d'y créer quelque nouvelle place. L'un ſe fait préſenter par *Hélene*, l'autre par *Achille*; celui-ci nous vante ſes petits extraits; celui-là montre la liſte de ſes ancêtres; cet autre ſe traîne accablé ſous le poids d'une énorme diſſertation harmonieuſement imitative, ſur les divers aboiements de *Cerbere*.

Le Chantre de Henri a triomphé ſans peine de ces miſérables Concurrents. Je lis, dans vos yeux, MESSIEURS : vous brûlez de ſavoir quelle eſt la place que nous avons aſſignée à cet admirable Ecrivain; c'eſt encore un ſecret de l'autre monde.

Lorſque Voltaire s'eſt préſenté ſur les bords du Cocyte, *Caron* effrayé de ſon nombreux cortége, n'a voulu en paſſer qu'une partie; le reſte s'eſt jetté à la nage; le temps ſeul peut vous apprendre ce qui aura ſurnagé. Attendez que les ans accumulés ſur l'urne du mort illuſtre que vous pleurez, aient diminué le nombre de ſes paſſionnés détracteurs, & qu'un culte, mûri par la réflexion, remplace le fanatiſme mal-à-droit de quelques-uns de ſes partiſans.

Mais s'il ne m'eſt pas permis de vous dévoiler les grandes deſtinées de Voltaire, je puis du moins vous inſtruire de ce qui va ſe paſſer à ſa réception: il fera l'éloge d'*Homere*, de *Corneille*, de *Crébillon*,

des deux *Rouſſeau*, de *la Fontaine* ; il avouera avec franchiſe que ſi, de ſon vivant, il leur a conteſté une partie de leur mérite, c'eſt par cette ſoif inſatiable de renommée excluſive qui le tourmenta toute ſa vie. Ces grands Hommes ne s'en vengeront qu'en démembrant en ſa faveur leurs états, & en ſe joignant à *Virgile*, à l'*Arioſte*, à *Racine*, à *Tibule*, à *Chaulieu*, pour lui compoſer un Empire. Et moi, je me propoſe, après avoir un peu plaiſanté avec le nouvel Académicien, ſur ſes prétentions à la Monarchie univerſelle, de faire remarquer à l'aſſemblée que les Auteurs, pour s'aimer de bonne foi, pour ſe rendre mutuellement juſtice, n'ont beſoin que de paſſer les ſombres bords.

Vous n'êtes pas tentés, MESSIEURS, d'aſſiſter à cette ſéance ? Il ſeroit indiſcret de vous y inviter, & je ne ferois pas ma cour à votre Patrie.

RÉPONSE
AU DISCOURS
DE MOLIERE.

Après que Moliere eut prononcé ſon diſcours, & que les Critiques eurent fait remarquer à leurs voiſins, combien il avoit perdu de ſon agréable ſimplicité; l'Académicien, chargé de lui répondre, appuya quelques inſtants ſa tête ſur ſes deux mains, la leva, jetta ſur ſon Héros un regard timide, mêlé d'admiration, & s'écria :

Non, il ne manquoit à la fortune de *Voltaire*, que d'avoir le divin Moliere pour ſucceſſeur (1) ! Ombre illuſtre, peux-tu nous dire s'il prévoyoit cet honneur, lorſqu'il compoſa des Mémoires ſur ſes Ouvrages, & qu'il ne s'y permit pas la moindre critique ? Son admiration excluſive pour tes chefs-

(1) L'Académie n'avoit pas encore déſigné M. *Ducis*, ce Poète vraiment tragique, qui, dans quelques Scènes, vient de ſe placer à côté de Sophocle; qui ne voit perſonne au-deſſus de lui, lorſqu'il eſt beau; & qui eſt intéreſſant même dans ſes morceaux les plus foibles.

d'œuvre, ajoutera ſans doute à ſa réputation, mais ſans rien faire pour la tienne. Tel ſera le ſort de tous les Ecrivains qui parleront de toi. La gloire de renouveller les couronnes accumulées ſur ta tête doit ſeule les flatter; & c'eſt-là toute mon ambition, lorſque je viens dans cette auguſte aſſemblée, joindre ma foible voix à celle de cet Homme extraordinaire, pour qui la nature & le cœur humain n'eurent point de ſecrets.

Que ne puis-je faire paſſer dans l'ame de mes Auditeurs ce mêlange confus d'admiration, de reſpect, j'oſe dire d'amour-propre, que tout Académicien éprouve en voyant au nombre de ſes Confreres le premier des Comiques!

Pour remplir dignement les vœux de l'Académie; pour communiquer ſon enthouſiaſme, même aux Etrangers qui ne connoiſſent de *Moliere* que ſon nom, pour leur faire promptement partager le culte qu'elle voue au plus grand des Poëtes Philoſophes, ne faudroit-il pas le montrer tout entier? Montrer *Moliere* tout entier, MESSIEURS! quel Orateur oſeroit l'entreprendre? Il faudroit que ſimple, concis, énergique, il nous peignît rapidement l'ame honnête de ſon Héros; que, ſavant dans l'*art de la repréſentation*, il le fît voir formant les Acteurs, les ramenant au beau naturel, & leur laiſſant une tradition ſûre; il faudroit, ſur-tout, qu'initié dans les myſteres de *Thalie*, il ſuivît *Mo-*

liere observateur, au milieu du grand monde & dans tous les états. Il décomposeroit devant nous le *Misanthrope*, l'*Avare*, le *Tartuffe*, pour nous en faire admirer les beautés; encore la plus grande partie lui échapperoit-elle. Il en est qui sont pour ainsi dire un secret entre le Poète & les Muses. Le chef-d'œuvre, le monument existe; mais le génie qui y présida, qui l'anime encore, ne se manifeste point. Qui nous dira comment un sujet se présentoit dans tous ses rapports, à l'esprit de *Moliere*? comment il en embrassoit l'étendue? comment il déterminoit l'action, régloit la marche, plaçoit le caractere dominant, l'environnoit de personnages & de circonstances convenables? comment, Auteur comique & grand Philosophe, il savoit se ménager de loin les scènes de pur agrément, ou celles qui devoient démasquer les travers & les vices? C'est ainsi que *Phidias*, mesurant d'un coup-d'œil le bloc informe nouvellement sorti des carrieres de *Paros*, fixoit la grandeur, le nombre, la distance des figures animées déjà par son génie, & que son imagination, subjuguée d'avance par elle-même, brûloit avec *Mars* aux pieds de *Vénus* endormie sous la garde des *Graces*, ou trembloit à l'aspect de *Jupiter*, prêt à lancer le tonnerre.

On a souvent dit que la nature accordoit une belle ame aux hommes doués d'un génie extraor- L'Homme.

dinaire. *Moliere*, les pieces d'or que tu donnes à un pauvre vertueux ; ton Théâtre dont tu te prives pour la veuve *Raiſin ;* & la maniere dont tu combles de bienfaits un Comédien malheureux, prouvent cette vérité.

L'amitié, ce ſentiment le plus durable, le plus ſacré, le plus doux pour les grandes ames, eſt fait ſur-tout pour la tienne ; tu le conſerves juſqu'à ta mort pour *Rohaut*, *Mignard*, *La Fontaine*, *Bernier*, *Cirano* & *Chappelle*. Tu apprends le peu de ſuccès des *Plaideurs?* tu braves les ſuites d'une maladie dangereuſe, tu te fais porter à un Théâtre qui n'eſt pas le tien, tu applaudis la piece, tu la défends à la Cour, à la Ville ; & tu punis ainſi l'amitié refroidie (1).

LE COMÉDIEN. On demande ſi tu fus un Comédien parfait. Je demande à mon tour : en eſt-il ?

Le Comédien pour exceller doit avoir reçu de la nature, une taille, une figure, une voix propres aux rôles auxquels elle le deſtine, & beaucoup d'eſprit pour concevoir tout ce que les Auteurs ont imaginé, pour ſentir les détails, l'enſemble d'un Drame, & ſaiſir à tous les inſtants, & toujours avec certitude, ce que l'un & l'autre demandent de lui.

(1) Moliere & Racine avoient eu quelques démêlés. Le premier croyoit avoir à ſe plaindre de l'autre, du côté du cœur,

Il eſt un don plus précieux : j'entends cette extrême ſenſibilité qui s'approprie ſucceſſivement tous les divers mouvements de l'ame. L'ame ſeule peut concevoir l'ame. Il n'eſt point de ſecret, point d'étude, point de ſupplément qui puiſſent maſquer les défauts d'un Acteur né peu ſenſible. Le cœur ne ſe laiſſe pas tromper ; cette noble, cette ſuperbe partie de l'homme n'entend que ſon propre langage.

Tels ſont à-peu-près les préſents que le Comédien doit tenir de la nature. *Moliere*, tu en poſſédois une grande partie ; & tu ſus, à force d'art, ne pas laiſſer le moindre regret ſur ceux qui te manquoient. Tu corriges tes défauts ; tu réformes ceux de tes camarades ; tu les inſtruits ; je te vois au milieu d'eux, tel que dans l'*Impromptu de Verſailles*. Tu es le Légiſlateur du goût ; que dis-je ! c'eſt le goût lui-même & la raiſon qui parlent par ta bouche. Ecoutons.

Acteurs comiques, obligés à repréſenter tous les ridicules, ſongez qu'en les outrant vous aviliſſez la ſcène.

Acteurs tragiques, ſouvenez-vous que la véhémence employée mal-à-propos, ou pouſſée à l'excès, n'exprima jamais rien. Il ne ſuffit pas de frapper, il faut frapper juſte.

Amants, toucher, plaire, intéreſſer ; voilà votre agréable emploi.

Petits-Maîtres, ne confondez pas le jeu facile

avec le jeu négligé. Que le naturel n'ôte rien à la fineſſe, & que la fineſſe ne paroiſſe jamais aux dépens du naturel. Que votre fatuité ſur-tout ait un air de nobleſſe ; faites voir que vous ne l'avez pas puiſée chez des fats ſubalternes, mais chez des originaux diſtingués, ébauchés par la nature, achevés par le grand monde, & par le *poli* de l'éducation.

Valets, *Soubrettes*, que le deſir d'être applaudis ne vous faſſe pas outrer votre jeu ; mais gardez-vous auſſi d'être nobles ou maniérés ; le grand nombre diroit que vous avez trop d'eſprit ; les gens de goût verroient que vous n'avez pas celui de connoître la nature & de l'imiter.

Ainſi tu parles ; on ſuit tes avis. La révolution eſt opérée ; & tes ſuccès, loin de borner ton ambition, ne font que l'accroître. Des monſtres dramatiques ſe ſont emparés de la ſcène, & y regnent ſous des titres pompeux ; tu veux les étouffer ou les bannir, pour élever le Théâtre de ta Nation au-deſſus des Théâtres de toutes les Nations & de tous les âges.

Tes projets paroiſſent téméraires ; ton génie ſaura les juſtifier.

LE POETE COMIQUE. Tu trouves chez les *Grecs* réduits pour nous au ſeul *Ariſtophane*, des beautés ſans doute, mais la plupart trop éloignées de nos mœurs ; tu y remar-

ques de l'irrégularité, beaucoup d'indécence, & toute la malignité d'une allégorie criminelle.

Plaute, chez les *Latins*, te fait voir l'imagination la plus vaſte & la plus féconde, mais accompagnée de tous les inconvénients du déſordre. *Térence*, au contraire ſi admirable par ſes détails, ne s'éleve juſqu'à cinq actes que par le ſecours emprunté d'une double action.

En *Eſpagne*, des intrigues étonnantes, des ſituations bonnes mais ſans liaiſon, ſont amenées par des moyens ſurnaturels & ſuperſtitieux.

Chez les *Italiens* où les incidents perpétuels tiennent lieu de tout, ta pénétration te ſuffit à peine pour ſuivre, pour démêler des événements qui naiſſent, qui s'accumulent ſans ſatisfaire le ſpectateur ſur ceux qui les ont précédés.

Tu vois avec étonnement ſur le *Théâtre Anglois* les trois unités continuellement violées, tous les genres confondus, les indécences les plus révoltantes, & une gaieté groſſiere mêlée à des teintes de férocité.

Le *Théâtre François* enfin t'offre des Myſteres, des Paſtorales, des Tragi-comi-paſtorales, & ſurtout des Tragi-comédies, monſtres amphibies que les *Dramaturges* de l'autre ſiécle avoient le front d'élever au-deſſus de la Tragédie & de la Comédie.

Te voilà donc, *Moliere*, les yeux fixés ſur ce cahos où rien n'eſt à ſa place par ſa nature, où

rien n'eſt lié par ſes rapports. Comment ameneras-tu la raiſon ſur la ſcène ? Ouvrons tes Ouvrages, nous l'y verrons dans tout ſon éclat.

Tu ſens qu'une expoſition bien ou mal faite influe ſur toute une piece. Tu ne marches pas ſur les traces de *Plaute*, qui, dans un prologue, inſtruit le ſpectateur de tout ce qui doit arriver, & enleve par-là toute eſpece d'intérêt. Tu ne racontes pas froidement, comme *Térence*, l'avant-ſcène à un eſclave qui ne doit pas avoir part à l'action. Tu te gardes bien d'imiter les *Italiens* & les *Eſpagnols* qui débutent par des *lazzis*, ou par des *proceſſions* avant que d'expoſer leur ſujet. Tu devines qu'une expoſition doit être courte, rapide, claire; que le Public veut être inſtruit promptement des événements qui ont précédé une action déjà avancée, du lieu où elle ſe paſſera, & ne voir faire cette confidence qu'à un perſonnage utile; qu'il deſire enfin de tenir dans ſes mains, avant la fin du premier acte, les fils de tous les reſſorts de la machine, ſans deviner les effets qu'ils produiront. Le *Tartuffe* nous offre une expoſition où toutes ces qualités ſont réunies ; ajoutons qu'elle a le mérite de la gaieté & de l'action.

Homme immortel ! la raiſon elle-même te dit qu'un Auteur Comique, loin de ſe ſingulariſer par une diction particuliere, doit avoir celle de tous ſes perſonnages. Tu ſais t'en faire une toujours con-

forme à la nature. Tes Acteurs parlent le langage de leur éducation, de leur caractere, de leur ſituation, de leur état, de leur ſexe. Point de ces mots du *jour*, point de ces ornements qui nuiſent à la vérité, point de ce qu'on appelle traits d'eſprit, épigrammes, bons mots, qui énervent l'expreſſion des caracteres, détournent de l'action, accoutument le public à s'en paſſer, & les Auteurs à ſe diſpenſer d'en mettre dans leurs pieces.

Pere de la Comédie, on ne peut certainement pas te reprocher le défaut d'action, tu ſais en mettre juſques dans la plus petite ſcène. Les yeux des connoiſſeurs y démêlent autant de reſſorts que dans l'enſemble d'une piece. *Orgon* voit clairement l'ingratitude du *Tartuffe*, le fond de la ſcène précédente eſt dénoué. Le perfide veut ſe juſtifier, nous voyons naître une nouvelle intrigue. *Orgon* lui ſignifie avec fermeté de ſortir de ſa maiſon; nous croyons tout fini : le ſcélérat annonce qu'il a des titres pour ſe venger; & le ſpectateur, à peine ſatisfait ſur un incident, en voit éclore un nouveau qui augmente ſa curioſité.

La ſcène que je viens de citer, eſt d'autant plus piquante, qu'elle termine un acte. Elle nous invite naturellement à réfléchir ſur l'art avec lequel tu les finis, tu les commences & tu remplis l'intervalle qui les ſépare. Tes Acteurs ont toujours des raiſons eſſentielles pour laiſſer le Théâtre vuide. Ils nous

intéreſſent à ce qu'ils vont faire pendant leur abſence : ils agiſſent derriere le Théâtre, & ne paroiſſent que pour nous rendre compte de leur conduite, de leurs progrès ou de leurs revers.

Cette adreſſe particuliere, que nous avons remarquée dans les ſcènes & dans leur liaiſon, nous diſpenſe de nous étendre ſur le nœud général. Telle une longue chaîne doit néceſſairement ſa force, ſa ſolidité à la perfection de chacun de ſes chaînons.

Le bel eſprit, la futilité ou l'ignorance appellent les dénouements de *Moliere*, ſa *partie foible*. Tu ſouris, ombre chérie ! Eh ! qui peut en effet te diſputer la gloire de bien dénouer un Drame ? Les Anciens ? ouvrons leurs Ouvrages, nous y trouverons deux eſpeces de dénouements ; les uns faits par un récit ennuyeux, les autres par une reconnoiſſance qui n'eſt ni vraiſemblable, ni préparée, qui ne ſatisfait point l'intérêt, ou qui manque de gradation. T'oppoſera-t-on Regnard ? Voyons le calquer tous ſes dénouements ſur celui d'une de tes pieces. Les avares du *Légataire*, du *Retour imprévu*, de la *Sérénade*, qui conſentent à tout pour ravoir le porte-feuille, le ſac, le collier qu'on leur a volés, ne reſſemblent-ils pas à *Harpagon*, renonçant à ſon amour, *à condition qu'on lui rendra ſa chere caſſette ?*

Les Modernes oſent-ils ſe meſurer avec toi ? qu'ils ſe réuniſſent, pour t'oppoſer un dénouement

qui vaille celui de l'*Amour-Médecin*, celui de l'*Ecole des Maris*, &c. qu'ils ſe vantent ſur-tout d'y joindre comme toi le goût, la fineſſe, la vraiſemblance, l'économie, à la ſurpriſe la plus agréable.

Les bornes ordinaires d'un diſcours de la nature de celui-ci, ne me permettent pas, MESSIEURS, de ſuivre mon Héros & le vôtre dans tous ſes *détails*; il vaut mieux s'élever à la ſublimité de ſes *vues*. Cette noble hardieſſe n'a rien qui doive ſurprendre; je l'ai puiſée dans ſes chefs-d'œuvre.

Moliere, tu décompoſes tous les Théâtres; & tu diſtingues trois genres propres à la Comédie. Tu vois que la ſcène comique peut adopter avec ſuccès des pieces d'intrigue, des pieces à caracteres, des pieces mixtes. Ce n'eſt pas tout; dans chacun de ces genres tu en démêles pluſieurs : un ſeul valet intrigue les *Fourberies de Scapin*; pluſieurs perſonnes concourent à l'intrigue de *Pourceaugnac*; une reſſemblance forme celle d'*Amphitrion*; le hazard ſeul, celle de *Sganarelle* (1).

C'eſt avec la même habileté que tu varies tes pieces mixtes. Tantôt, comme dans l'*Etourdi* (2), c'eſt le caractere qui donne du reſſort aux incidents;

(1) *Ou le Cocu imaginaire.*

(2) Si Moliere pouvoit aſſiſter à la repréſentation de cette piece, il conviendroit que le rôle de *Lelie* n'a jamais été ſi bien rempli qu'il l'eſt aujourd'hui par *Molé*.

tantôt, comme dans les *Précieuſes*, ce ſont les incidents qui rendent les caracteres plus frappants. Quelquefois l'intrigue & le caractere ſe ſervent mutuellement, ainſi que dans l'*Ecole des Femmes*. La ſimplicité d'*Agnès* & le double nom d'*Arnolphe*, concourant enſemble, forment cette Comédie étonnante dans laquelle les ſurpriſes, les événements, les ſituations, les motifs de curioſité, de crainte ou d'eſpoir, doivent toute leur force à des récits, plus attachans que ne ſeroit l'action elle-même.

Tu mets enfin des caracteres ſur la ſcène. Ton génie vaſte, guidé par un eſprit d'ordre inimitable, te fait voir pluſieurs manieres. As-tu différents caracteres à eſquiſſer? aucun d'eux n'eſt-il aſſez fort pour dominer ſur les autres? Tu les traites avec une eſpece d'égalité qui les met tous de niveau; l'un d'eux eſt bien le principe de l'action: mais il ne nuit cependant pas aux autres; la *Comteſſe d'Eſcarbagnas* en eſt un exemple.

Veux-tu offrir le tableau d'un caractere dominant? Tu en fais la baſe, le premier mobile de l'ouvrage entier. Ce caractere eſt la ſource d'où tout part; c'eſt par lui que tout ſe trame & ſe dénoue. Arrive-t-il quelque incident, quelque coup de théâtre, même pendant l'abſence du principal perſonnage? C'eſt lui qui le produit tout abſent qu'il eſt: tu lui aſſocies à la vérité quelques autres caracteres, mais ils lui

ſont

ſont ſubordonnés. Un bel eſprit de Cour, des Petits-Maîtres, une Prude, une Coquette, loin d'éclipſer *Alceſte*, ne ſervent qu'à le faire reſſortir ; & la Comédie du *Miſanthrope* eſt, après le *Tartuffe*, le chef-d'œuvre de tous les Théâtres.

LE PHILOSOPHE.

Je voudrois, MESSIEURS, pour achever le portrait de *Moliere*, rendre tous ces traits, qui caractériſent plus particuliérement & font connoître le grand Philoſophe ; mais j'échouerois dans une entrepriſe auſſi téméraire, ſi j'abandonnois le projet de ne louer *Moliere* que par *Moliere* même.

Ici, *Soſie*, par la vérité de ſes diſcours, fait trembler quiconque a l'imprudence d'enchaîner ſon ſort à celui des Grands. Là, *Scapin*, s'attendant à tous les mauvais traitements de la part de ſon maître, & remerciant ſa bonne fortune de ceux qu'il n'éprouve point, nous donne plaiſamment la plus ſérieuſe & la plus utile leçon de Philoſophie.

La France eſt inondée de Prudes qu'une affectation inſipide rend ridicules dans leurs penſées, dans leur langage, dans leur parure même ; les *Précieuſes* paroiſſent, & cette eſpece n'exiſte plus.

La jalouſie eſt une paſſion qui aveugle l'homme ; *Sganarelle* & le *Prince jaloux* l'inſtruiſent à ne pas juger du moins avec précipitation.

La morale qui regne dans les *Femmes ſavantes*, l'*Ecole des Maris*, l'*Ecole des Femmes*, le *Malade*

imaginaire, le *Bourgeois Gentilhomme*, &c. ſans qu'on la faſſe remarquer, annonce aſſez le Précepteur du genre humain.

Arrêtons-nous avec complaiſance ſur les trois chefs-d'œuvre qui illuſtreront à jamais la ſcene Françoiſe. *Harpagon*, nuit & jour aſſiégé de craintes & d'alarmes, au milieu de biens qu'il ne poſſede pas, mais dont il eſt poſſédé; malheureux & par ſa paſſion & par la jouiſſance des objets de ſa paſſion; ſans amis, que dis-je? haï de l'Univers, mépriſé de ſes plus vils domeſtiques, entouré de ſes enfants qui le redoutent, & qu'il force de manquer à leur devoir, donne-t-il une leçon aſſez frappante aux avares? *Alceſte*, outrant ſans beſoin & ſans fruit la probité, & par-là ſe nuiſant à chaque pas, & ſe rendant ou ridicule ou inſupportable, apprend-il ſuffiſamment aux Sages mêmes que la vertu, comme tout le reſte, peut avoir ſes excès, & que ces excès ne ſont pas moins à fuir que le vice, pour les intérêts même de cette vertu, quand on veut la faire aimer, goûter & pratiquer aux hommes. Ah! *Moliere*, combien ton ame ſublime dût s'eſtimer heureuſe, quand, dans le *Tartuffe*, tu triomphas de l'hypocriſie, & que tu fis reconnoître ce monſtre à ſes affectations, à ſon adreſſe, à ſes amours exécrables, à ſon ingratitude, à ſon audace, à ſa lâcheté, à ſa barbarie! quand enfin tu l'abattis à tes pieds & que tu lui arrachas ſon maſque!

Jeunes Auteurs Comiques, vous qui ſentez tout le pouvoir d'une noble émulation, que le deſir d'obtenir une place auprès du vainqueur de *Térence* & de *Plaute*, vous enflamme ! Un démon jaloux de vos progrès tentera peut-être de vous décourager, en vous rappellant la préférence que l'Académie ſemble accorder à *Melpomène* ſur *Thalie ;* mais, dites vous hardiment : « *Moliere* Aca-« démicien protégera ſes Eleves. Il fera ſentir le « mérite ſuprême & les difficultés inconcevables « d'un genre de poéſie, où les défauts ſont à « la portée de tout le monde, & dont les beau-« tés, apperçues ſeulement par le goût le plus « exercé, ne ſont appréciées qu'avec le temps. » Si le bas peuple des envieux, ſi la foule des *Mécenes* qui veulent de lâches complaiſants & non des protégés, ſi les travers, les ridicules, les vices que vous aurez trop bien démaſqués, contrarient ſourdement vos deſirs & les nôtres, apprenez de votre maître comme on ſe venge de cette horde mépriſable, en l'immolant ſur la ſcène ; apprenez, ſurtout, de votre maître, comment un véritable Philoſophe ſait ſe paſſer noblement & ſans la dédaigner, d'une récompenſe méritée.

Et toi, *Moliere*, divin *Moliere !* ſi ta Patrie trop indifférente n'a pas encore ſongé à t'élever un monument digne d'elle & de ta cendre, il en exiſtera à jamais un dans ce ſanctuaire rempli de l'éclat de

ta renommée. Vois les Muſes Françoiſes s'y ranimer au bruit de ton nom ; vois l'admiration graver dans nos cœurs, comme au bas de ton buſte, ce vers déſormais immortel comme toi :

« Rien ne manque à ſa gloire ; il manquoit à la nôtre. »

COMPLIMENT

D'ouverture, prononcé par BELMONT, *ſur le Théâtre de la Nation, le* 12 *Avril* 1779.

MESSIEURS,

NOUVELLEMENT admis au nombre des Comédiens François (1), mon bonheur ſeroit imparfait, s'il ne m'étoit point permis de vous en faire hommage; je vous le dois, MESSIEURS : vous avez ſouffert avec complaiſance les différentes tentatives que j'ai faites pour vous plaire ; vous m'avez averti de celles qui ne méritoient pas votre approbation; vous avez daigné m'applaudir dans celles qui vous ont paru moins malheureuſes ; & mon cœur avoue que je ſuis redevable autant à votre ſévérité qu'à votre indulgence : l'une m'a inſtruit, l'autre m'a encouragé.

C'eſt ce mélange heureux de critique & d'éloge qui, dirigé par le goût & dégagé de toute eſpece de partialité, forma de tout temps les Comédiens ;

(1) C'eſt le dernier reçu qui prononce les Compliments de Clôture & d'Ouverture.

je le réclame pour tous mes camarades, même pour ceux que vous honorez plus particuliérement de votre ſuffrage. Leur réputation ſeroit uſurpée, s'ils avoient l'orgueil de ſe croire ſans défauts. Non, MESSIEURS, aucun d'eux n'a cette préſomption : ils ſavent trop bien que le Théâtre eſt un livre immenſe, fermé après les premieres pages, pour la médiocrité, mais ſans ceſſe ouvert à l'Auteur, au Comédien, au Spectateur, hommes de génie.

Pourquoi craindrions-nous de le dire ? la nature ébauche le Comédien ; le Public le perfectionne.

Qu'eſt-ce qu'un Comédien parfait ? C'eſt un Acteur qui, riche de tous les dons de la nature, de toutes les acquiſitions de l'art, ſauroit ſubjuguer en même temps les yeux, les oreilles, le cœur.

Le Comédien doit d'abord avoir reçu de la nature une taille, une voix, une figure, propres au rôle qu'elle lui deſtine ; mais, qui le lui indiquera ce rôle auquel il eſt réellement appellé ? Le Pere du Théâtre François, Moliere, ſe croyoit un bon Acteur tragique ; le Public, en le détrompant, en fit un Comédien excellent dans les rôles à manteau.

Il en eſt des acquiſitions de l'art, comme des préſents de la nature. Cet Acteur qui, pour s'élever en quelque ſorte juſqu'à des Juges éclairés, ſe familiariſe comme eux avec l'enſemble, avec les détails d'une piece, & s'étudie à graduer tous leurs effets ; cet Acteur qui, à force de travail, parvien-

dra bientôt à le faire diſparoître, qu'on le ſuppoſe condamné à repréſenter devant des Juges moins inſtruits, il recherchera des applaudiſſements faciles, il aura le malheur de les obtenir, & il réduira à un état méchanique, un art qui peut être ſublime.

Heureux les Comédiens qui peuvent ſe former dans la Capitale des Arts, ſous les yeux de ce Public qui inſtruiſit la tendre Gauſſin à fondre les nuances dans les nuances mêmes, qui habitua Armand à toutes les variations des rôles de Valet, ſans qu'il en réſultât jamais une grimace, qui donna à Bellecour une contenance toujours convenable, qui permit à le Kain d'eſſayer une infinité de jeux muets, pour les adopter, ou les rejetter d'après l'effet; qui le rendit enfin dans ſes divers rôles l'homme de toutes les Nations, ſans qu'il ceſſât d'être lui-même.

Vous retracer, MESSIEURS, le ſouvenir de ce que vous avez fait pour la gloire du Théâtre de la Nation, c'eſt le ſeul hommage que nous puiſſions vous rendre; employer tous nos ſoins (1) pour

(1) Je tiens un peu aux deux petits Ouvrages que je viens de mettre ſous les yeux du Public; & ce n'eſt pas ſans raiſon, puiſqu'ils m'ont valu quelques éloges, & que les *Connoiſſeurs en titre* ſe ſont écriés: « Pourquoi l'Auteur « n'écrivoit-il pas ainſi l'*Art de la Comédie*, ſon Livre « auroit eu bien plus de ſuccès? » Le Lecteur ſera cepen-

mériter les bienfaits dont vous avez comblé nos Prédéceſſeurs, c'eſt le ſeul tribut que nous puiſſions vous promettre.

---

dant bien, très bien, de ne pas ſe laiſſer prévenir en ma faveur par un pareil jugement : je lui avoue en confidence que *la Réponſe au Diſcours de Moliere* & le *Compliment d'Ouverture*, ſont pris mot à mot dans l'*Art de la Comédie*.

Voilà de vos arrêts, Meſſieurs les gens de goût.

FIN.

TABLE

Des Mémoires hiſtoriques & des Pieces contenus dans les deux Volumes.

TOME PREMIER.

PRÉFACE GÉNÉRALE, Page 1

Mémoire ſur l'Allégreſſe Champêtre, 10

ſur Criſpin Gouvernante, 12

ſur le jeune Préſomptueux, ou ſur le Nouveau Débarqué, 17

ſur le Tuteur dupé, 23

ſur les Étrennes de l'Amour, 34

ſur le Mariage interrompu, 39

ſur Arlequin Mahomet, ou le Cabriolet volant, 48

ſur la ſuite du Cabriolet volant, ou ſur Arlequin cru Fou, Sultane favorite & Mahomet. 53

ſur le Nouveau Marié, ou ſur les Importuns, 58

ſur la Bonne Fille, 60

ſur l'Égoïſme, 63

Le Jeune Préſomptueux, ou le Nouveau Débarqué, Comédie en cinq Actes, en vers, 99

Le Tuteur dupé, Comédie en cinq Actes, en proſe, 199

Les Étrennes de l'Amour, Comédie-Ballet en un Acte, en proſe & en vers, 325

Le Mariage interrompu, Comédie en trois Actes, en vers, 357

TOME SECOND.

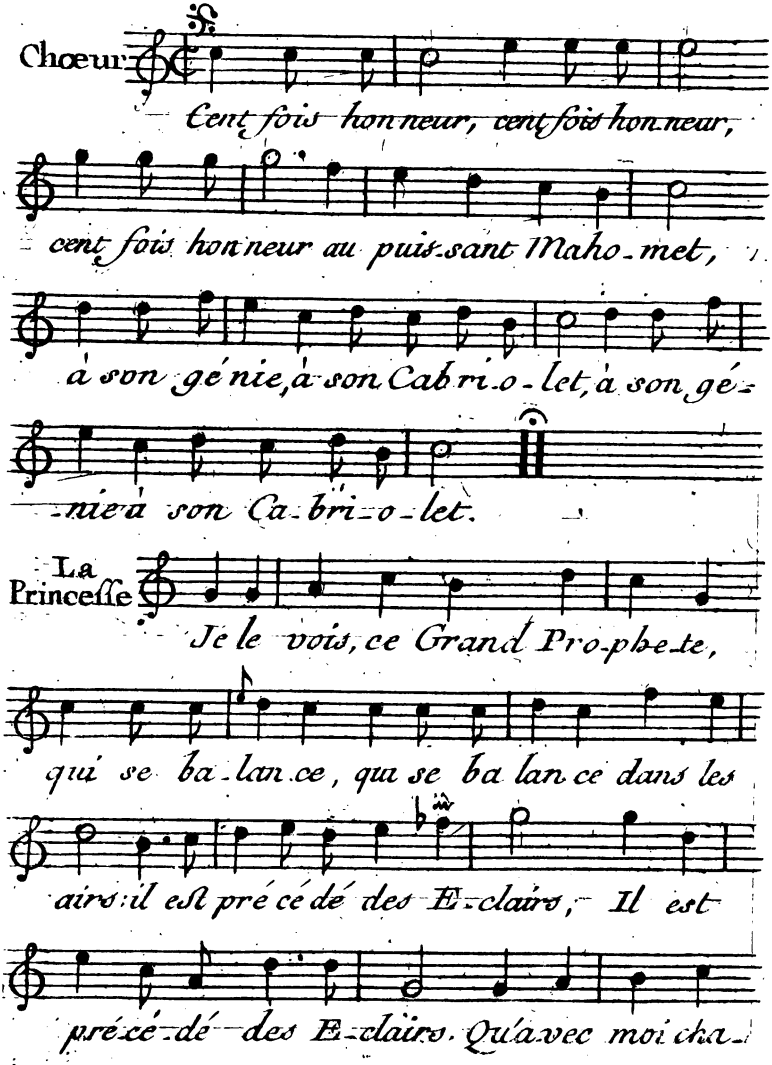
Arlequin Mahomet, ou le Cabriolet volant, Piece en quatre Actes, en proſe, 1

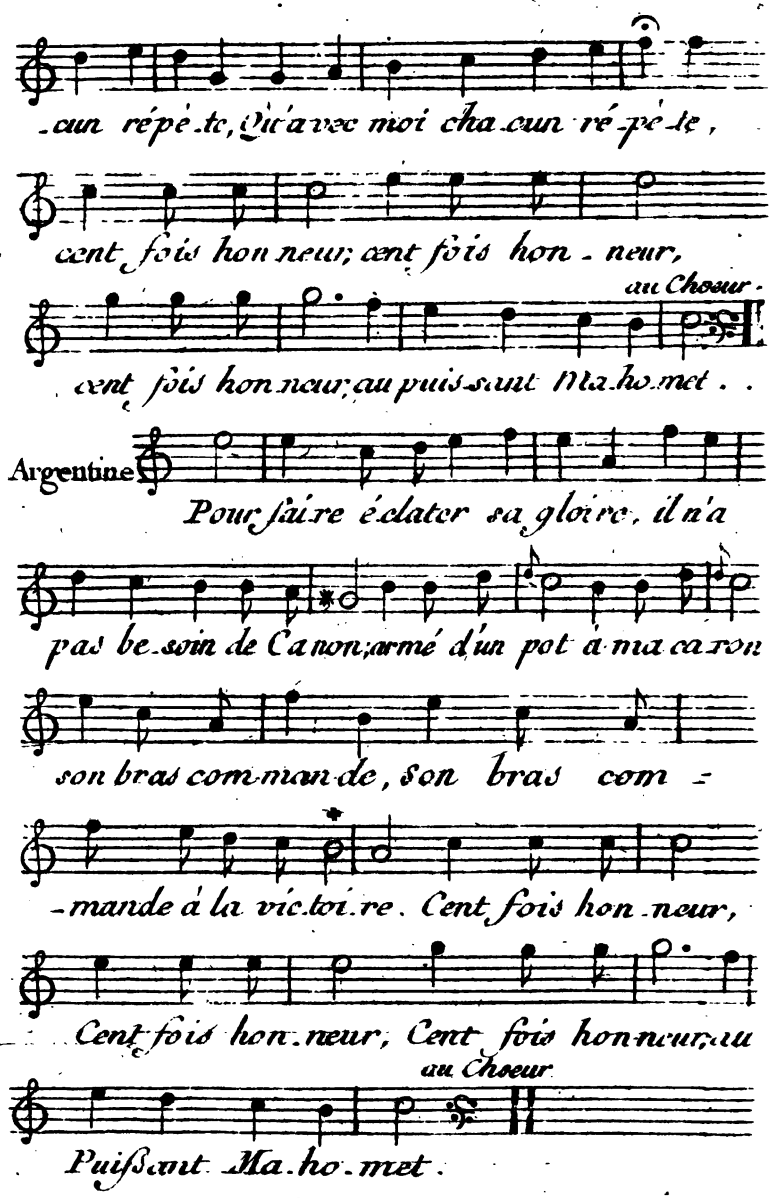
Suite du Cabriolet volant, ou Arlequin cru Fou, Sultane favorite & Mahomet, Piece en trois Actes & en proſe, 89

Le Nouveau Marié, ou les Importuns, Opéra-Comique en un Acte, 159
La Bonne Fille, Opéra-Comique, en trois Actes, 195
Les Causes de la décadence du Théâtre, & les moyens de le faire refleurir; 257
L'Égoïsme, Comédie en cinq Actes, en vers, 295
Discours prononcé par Moliere le jour de sa réception posthume à l'Académie Françoise, 443
Réponse au Discours de Moliere, 455
Compliment d'Ouverture prononcé par Belmont sur le Théâtre de la Comédie Françoise, 468

Fin de la Table.

Le Cabriolet Volant.




-cun répé-te, Qu'avec moi cha-cun ré-pé-te,
cent fois hon-neur; cent fois hon-neur,
au Chœur.
cent fois hon-neur; au puis-sant Ma-ho-met . .
Argentine
Pour faire éclater sa gloire, il n'a
pas be-soin de Ca-non; armé d'un pot à ma-ca-ron
son bras com-man-de, son bras com-
-mande à la vic-toi-re. Cent fois hon-neur,
Cent fois hon-neur, Cent fois hon-neur; au
au Chœur
Puiſſant Ma-ho-met.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le *Théâtre* de M. CAILHAVA : les Pieces qu'il contient ſont déja connues très avantageuſement, & cette Collection ſera ſans doute reçue favorablement du Public. A Paris, ce 8 Mars 1780.

Signé, DE SANCY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le ſieur CAILHAVA, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, *ſes Œuvres de Théâtre* ; s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege à ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il joüiſſe de l'effet du préſent Privilége, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à perſonne ; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'Acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la ceſſion ; & alors par le fait ſeul de la ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilége ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décéde avant l'expiration deſdites dix années ; le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Priviléges en Librairie. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Ouvrages ſous quelque prétexte que ce puiſſe être ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état, en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les